This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 400854

PRESENTED TO THE LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF MICHIGAN

BY

MR. WILLIAM J. HOWARD

IN MEMORY OF HIS LATE WIFE, MRS. ANNIE
HALLECK KELSEY HOWARD, A GRADUATE
OF THE LAW DEPARTMENT,
CLASS OF 1880.

APRIL 8, 1902

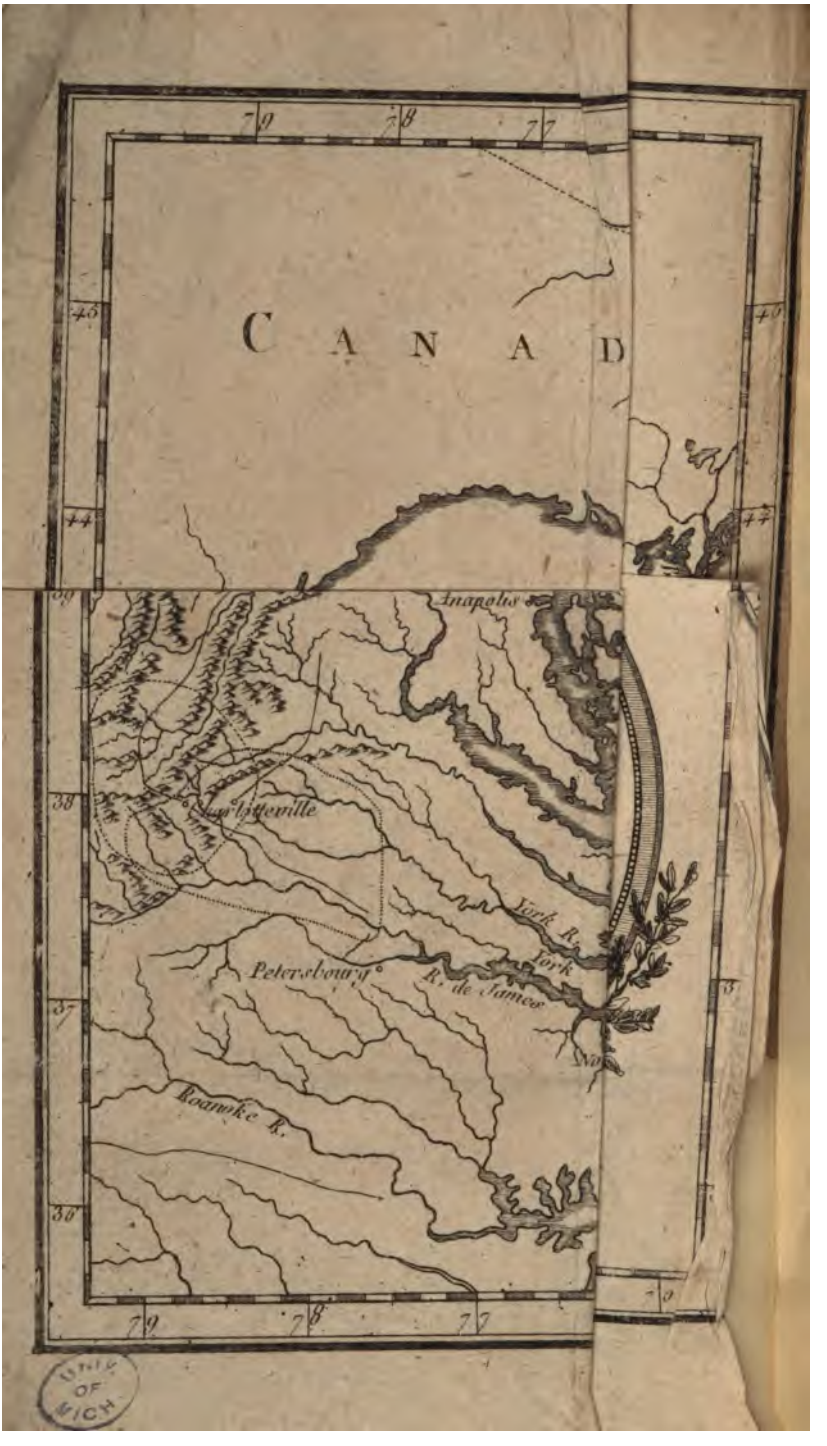
E
163
.A544

E
163
.A544

VOYAGES

DANS LES PARTIES INTÉRIEURES

DE L'AMÉRIQUE.



79
78
77
45
46
44
43
39
38
37
36
CANAD
Anapolis
Charlottesville
York R.
York
Petersbourg
R. de James
Roanoke R.

UNIV. OF MICH.

VOYAGES

DANS

LES PARTIES INTÉRIEURES

DE L'AMÉRIQUE,

PENDANT LE COURS DE LA DERNIÈRE GUERRE;

PAR un OFFICIER de l'Armée Royale.

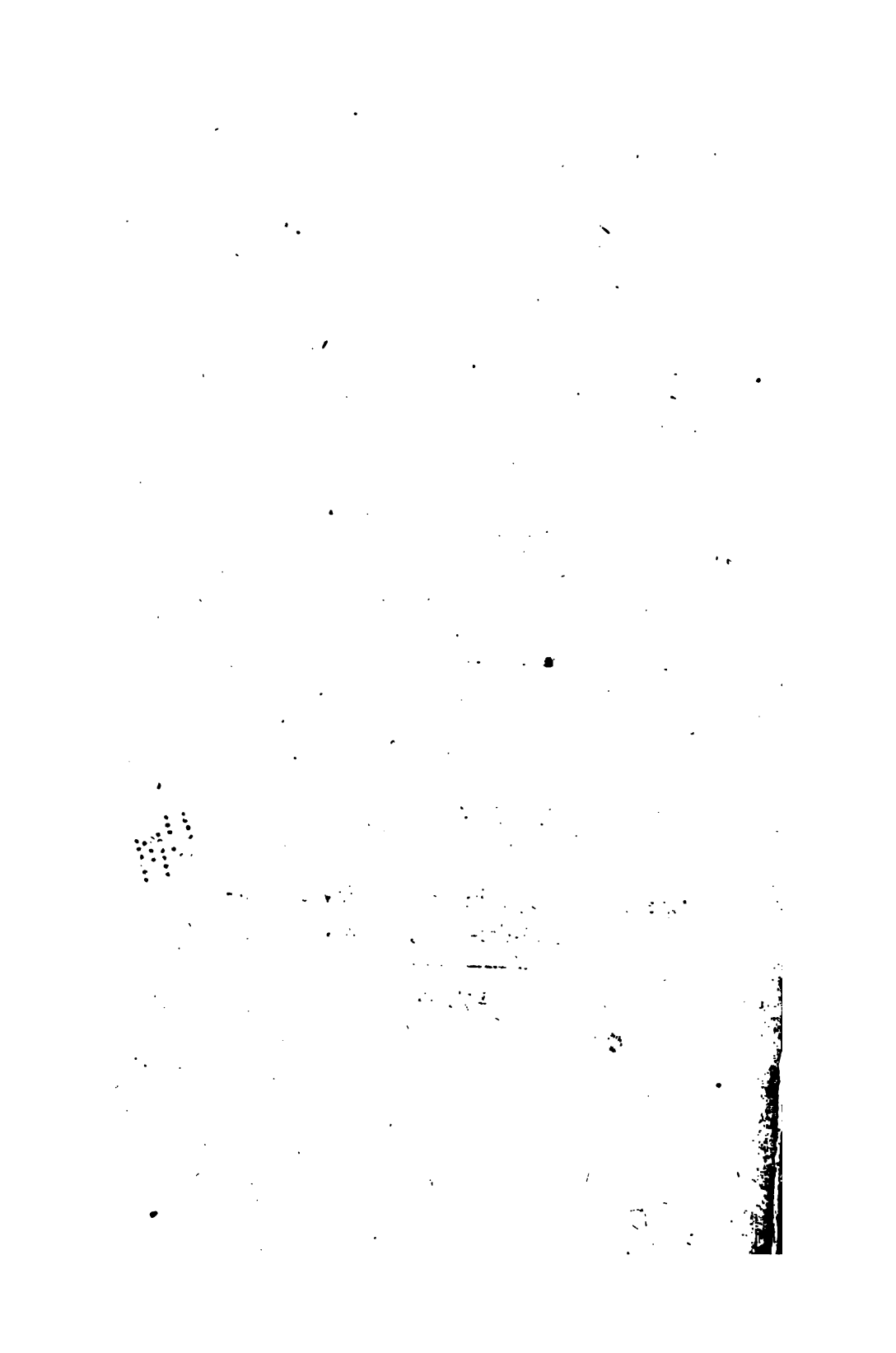
Traduit de l'Anglois.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 22.

1790.



Libri-
Howard Mem. Lit.
9-24-28
1788
2

VOYAGES
DANS LES PARTIES INTÉRIEURES
DE L'AMÉRIQUE.

LETTRE PREMIERE.

De Cork, le 8 Août 1776.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre, datée du 2 du courant, &, bien sûrement, rien ne pouvoit être plus flatteur pour moi que les témoignages sinceres d'estime & d'amitié que j'y retrouve à chaque ligne. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que vous consentîtes à me voir prendre le parti des armes; mais une vie oisive ne convenoit, ni à ma situation, ni à mes goûts. Un penchant irrésistible pour la vie militaire avoit, depuis long-temps, déterminé mon choix. Pouvois-je

conſacrer mon exiſtence à un plus noble emploi qu'au ſervice de mon roi & de ma patrie!

Je n'éprouve point d'autre regret, en quittant l'Angleterre, que celui de ne plus vous voir. Je ne puis me flatter de jouir de long-temps de votre converſation auſſi agréable qu'inſtructive ; mais je ſuis perſuadé que vous ferez tout ce qui ſera en votre pouvoir pour adoucir le chagrin que me cauſe cette réflexion douloureuſe, & que vous ſaiſirez pour m'écrire toutes les occaſions qui ſe préſenteront. De mon côté, ne craignez point que j'oublie ce que je vous dois, & l'amitié que je vous ai vouée. Je penſerai toujours à vous, & vous en donnerai des preuves toutes les fois que je ſerai aſſez heureux pour en avoir la poſſibilité. Je me ferai un devoir d'exécuter vos intentions en vous faiſant une peinture exacte des perſonnes avec leſquelles je me trouverai, des lieux que je verrai, des événemens qui pourront m'arriver ; & ſi par haſard je peſe quelquefois trop ſur des ſujets qui pourroient ne pas l'exiger, vous me le pardonnerez, en vous ſouvenant

des deux motifs qui me guideront. —Ainſi que vous avez eu la bonté de me dire que vous y trouveriez du plaiſir, vous m'avez démontré combien cette correſpondance me ſeroit utile, en me forçant de donner toute mon attention aux choſes qui pourroient mériter de la fixer.

Cette lettre eſt la derniere que vous devez attendre de moi, ſur ce côté de l'Océan, car ſous peu de jours nous mettrons à la voile, avec quelques ſoldats de recrue, que nous ſommes chargés de conduire au quarante-ſeptieme régiment.

On ne croit jamais avoir ſollicité aſſez fortement ce que l'on deſire ardemment. Ne laiſſez échapper aucune occaſion de me donner de vos nouvelles, & croyez que le temps & l'éloignement ne diminueront jamais rien du reſpect & de l'amitié que vous a voués pour jamais, votre, &c.

LETTRE II.

A bord du Howe, ſur le banc de Terre-Neuve, le 11 Septembre 1776.

MON CHER AMI,

J'exécuterois mal la promeſſe que je vous ai faite, ſi je ne ſaiſiſſois pas l'occaſion qui ſe préſente de vous faire tenir de mes nouvelles. Nous avons ici un bâtiment prêt à partir pour l'Europe. Le capitaine n'attend que nos dépêches pour mettre à la voile, & je n'ai que le temps de vous donner un détail très-ſuccint de ce qui s'eſt paſſé depuis que nous avons quitté l'Irlande.

Le temps a été très-agréable pendant preſque toute notre traverſée ; mais quelques jours avant d'arriver ſur ce banc, nous avons eſſuyé une tempête affreuſe. Le bâtiment étoit incapable de porter la moindre voile. Abandonné à la fureur des flots, il n'étoit plus poſſible que qui que ce ſoit reſtât ſur le pont, & l'on fut même obligé d'abandonner la barre du gouvernail.

Le troiſieme jour, l'orage commença à s'appaiſer, & le ſoir le temps étoit calme; mais la mer étoit encore ſi houleuſe, que nous nous attendions à tous momens à être engloutis. Nous avions été tellement pouſſés ſous le vent, que, quoique nous ne puiſſions pas diſtinguer la terre, les vergues & toutes les manœuvres étoient couvertes d'oiſeaux, qui en étoient chaſſés par l'orage, & qui venoient ſe repoſer ſur notre bâtiment.

Un de mes recrues étant monté ſur le pont, & n'y voyant perſonne, mais obſervant que la mer étoit furieuſe, ſe laiſſa tomber, & cria de toutes ſes forces, à ſes compagnons : « Sur mon ame, mes amis, la mer eſt terrible, & nous allons être tous noyés, car le vaiſſeau coule ». — Et après un inſtant de réflexion : « N'importe; ce qui me conſole, c'eſt que le capitaine doit répondre de nous quand nous ſerons arrivés à Quebec ». La frayeur eut un effet ſi puiſſant ſur lui, qu'il pouſſa auſſi-tôt un cri & s'évanouit.

Quelques jours après, cette mer, qui nous avoit paru ſi formidable, & qui préſentoit à nos regards des montagnes roulant

les unes ſur les autres, devint auſſi calme qu'un étang. Il eſt ordinaire dans ce cas, lorſqu'on fait partie d'une flotte, qu'un bâtiment invite le capitaine & les paſſagers des autres bâtimens à venir dîner à ſon bord. La maniere de faire l'invitation eſt de hiſſer une nappe au mât de pavillon.

Nous fîmes ce ſignal, & le capitaine du vaiſſeau qui étoit le plus voiſin du nôtre, vint à bord, avec un officier. Après le dîner, il s'éleva une briſe ſi ſubite, & en même temps ſi forte, que nos hôtes ſe trouvant dans l'impoſſibilité de retourner, reſterent deux jours avec nous, avant de pouvoir riſquer de le faire; encore ne ſe rendirent-ils alors à leur bâtiment, qu'en courant le plus grand danger. Je n'ai pas cru devoir me diſpenſer de rapporter cette petite anecdote, qui prouve combien les capitaines & les officiers de vaiſſeaux doivent être circonſpects ſur les viſites qu'ils font ſans néceſſité, en paſſant d'un bâtiment ſur un autre.

Le banc ſur lequel nous nous trouvons maintenant, doit être rangé parmi les ouvrages les plus ſurprenans & les plus merveilleux de la nature. C'eſt une montagne

formée ſous les eaux, & compoſée d'une matiere viſqueuſe qui ſe détache continuellement du continent. L'étendue du banc de Terre-Neuve n'a jamais été bien reconnue, mais on l'eſtime ordinairement à cent ſoixante lieues de long, & à quatre-vingt-dix de large. Vers ſon centre, il y a une baie à laquelle on donne le nom de foſſé. La profondeur de l'eau varie beaucoup, n'ayant dans quelques endroits que cinq braſſes, & dans d'autres ſoixante. On y voit rarement le ſoleil; un brouillard épais & froid couvre ordinairement tout l'atmoſphere, ce qui rend ces parages extrêmement dangereux pour une flotte. Il y a des inſtans où l'obſcurité eſt telle, qu'il faut tirer, à chaque inſtant, le canon, ou faire battre la caiſſe, pour empêcher que les vaiſſeaux ne ſe jettent les uns ſur les autres.

Les vents, autour de ce banc, ſont généralement fort impétueux; l'agitation continuelle de l'eau eſt occaſionnée, comme je m'en ſuis fait informer, par les courans qui ſe croiſent & chaſſent l'eau de la mer. Ces courans n'ayant pas de direction fixe, frappent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, &

repouſſent avec force les vagues contre les bords du banc, qui, étant par-tout preſque perpendiculaires, renvoient les lames avec une égale violence. Cependant, ſur le banc même, à quelque diſtance de la côte, l'eau eſt auſſi tranquille que dans une baie, excepté qu'il y a quelquefois des vents très-forts qui y ſouffient & viennent de fort loin.

Lorſque nous nous trouvâmes ſur le banc, ce qui eſt facile à appercevoir, ſans être obligé de ſonder, parce que l'eau, de bleu d'azur qu'elle étoit, devient d'une couleur blanchâtre, nous mîmes en panne pour pêcher de la morue. Cette pêche ſe fait d'une maniere qui n'eſt pas moins amuſante pour les Européens, qu'elle leur paroît ſinguliere.

Après avoir amorcé nos hameçons avec les entrailles d'une poule, nous attrapâmes en peu de minutes une morue. Les matelots prirent quelques parties de ſes entrailles, comme étant un meilleur appas, & ils amenerent alors des morues en ſi grand nombre, qu'en moins d'une demi-heure que nous reſtâmes dans cet endroit, nous en attrapâmes

une quantité qui auroit ſuffi pour nourrir notre équipage pendant tout le reſte du voyage.

Vous avez ſans doute peine à concevoir comment on s'apperçoit que le poiſſon a mordu, lorſqu'il y a une ſi grande longueur de ligne filée : quand l'hameçon a été quelques inſtans plongé dans l'eau, on preſſe légérement la ligne avec le pouce & l'index, &, s'il y a un poiſſon, les mouvemens qu'il fait pour ſe débarraſſer occaſionnent une vibration qui, quoique légere, eſt fort ſenſible. On le retire alors, & auſſi-tôt que le poiſſon commence à être apperçu, l'eau le groſſit à tel point, que l'on jugeroit preſque qu'il eſt impoſſible de l'enlever juſqu'à bord. Il faut s'y prendre adroitement pour l'avoir; car quand la morue ſort de l'eau, elle ſe débat avec tant de violence, que ſouvent elle parvient à ſe détacher avant qu'on ait pu la faire arriver ſur le bâtiment.

Les vaiſſeaux qui ne ſont deſtinés qu'à la pêche de la morue, parent cette difficulté, en élevant des galeries ſur les côtés, en dehors, depuis le grand mât juſqu'à la poupe, & quelquefois de toute la longueur du vaiſſeau.

On y place des barrils défoncés, dans leſquels ſe mettent les pêcheurs, pour ſe garantir des injures de l'air. J'imagine que leur ſéjour, dans cet endroit, ne doit pas être long, car la maniere de nettoyer le poiſſon eſt auſſi expéditive que celle de l'attraper. Auſſitôt que la morue eſt priſe on lui coupe la langue, & on la paſſe à un autre qui lui coupe la tête & en ôte le foie & les entrailles; elle paſſe enſuite dans les mains d'un troiſieme, qui en tire l'arrête juſqu'au milieu du corps. On la jette alors dans le bâtiment, où on la ſale, & où on la met en piles. Celui qui la ſale prend bien ſoin de laiſſer aſſez de ſel entre chaque rangée, pour que les morues ne ſe touchent point, & n'en met cependant pas une trop grande quantité, car l'excès les gâteroit.

Le droit de pêcher ſur le grand banc, devroit naturellement appartenir à toutes les Puiſſances de l'univers; mais l'Angleterre & la France, étant les ſeules qui aient des colonies dans l'Amérique ſeptentrionale, n'ont point fait de ſcrupule de s'en arroger le droit excluſif. Les Eſpagnols pouvoient y prétendre plus que perſonne, ils étoient

les premiers qui en avoient fait la découverte ; mais en ſignant le dernier traité de paix, ils y abandonnerent toute prétention. Depuis cette époque, l'Angleterre & la France fréquentent ſeules ces parages, & envoient, toutes les deux, des frégates qui y croiſent continuellement pour empêcher les tentatives que pourroient faire les autres puiſſances.

Le produit de cette pêche eſt une ſource inépuiſable de richeſſes pour les deux nations qui la font ; & il n'eſt pas ſurprenant, par cette raiſon, qu'ils prennent tant de ſoin de ſe la conſerver excluſivement. On eſt cependant étonné, en conſidérant le long circuit que les bâtimens ſont obligés de faire avant d'achever leur voyage. Les bénéfices qui réſultent de cette pêche ne reviennent à ceux qui doivent en profiter qu'après que leurs bâtimens ont parcouru ſur les mers, preſque la moitié du globe. Ils partent d'abord de leurs ports reſpectifs, en Europe, pour ſe rendre au grand banc de Terre-Neuve. Après qu'ils ſont chargés, ils vont dans les îles de la Méditerrannée & de l'Afrique, pour y échanger leur poiſſon contre les productions du pays. De-là ils font voile pour les Indes

occidentales, où ils ſe défont de leur ſeconde cargaiſon ; & reviennent enfin en Europe, chargés de ſucre, de rum & d'autres denrées.

Ce qui paroît ſingulier, & ce dont les plus habiles naturaliſtes n'ont pu rendre raiſon, eſt que ce banc abonde en morue, & que l'on n'y trouve aucune autre eſpece de poiſſon.

Le capitaine du navire qui attend nos lettres, trouve que j'écris longuement, & me preſſe de conclure. C'eſt ce que je vais faire en vous ſouhaitant une bonne ſanté, un bonheur ſans fin, & en vous aſſurant que je vous donnerai de mes nouvelles auſſitôt que je ſerai arrivé à Quebec. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Quebec, le 8 Octobre 1776.

MONSIEUR,

Après une traverſée ennuyeuſe, & qui a duré onze ſemaines, après avoir couru pluſieurs dangers, nous ſommes enfin arrivés ſaufs à Quebec. Cependant, avant de vous

donner la deſcription de cette ville, je crois à propos de vous faire part des dernieres circonſtances de notre voyage.

Je vous ai marqué dans ma derniere, qu'il y avoit des frégates qui croiſoient continuellement autour du banc de Terre-Neuve. L'une d'elle nous prévint qu'on avoit vu pluſieurs corſaires ſur le fleuve Saint-Laurent. Si nous euſſions moins prêté l'oreille à cette nouvelle, & que nous euſſions un peu plus redouté les bas-fonds & les ſables dont ce fleuve abonde, & qui en rendent la navigation auſſi difficile que dangereuſe, nous nous en fuſſions trouvés mieux. Peu de jours après que nous eumes doublé le cap Roſier, un vent favorable s'étant élevé, le capitaine mit autant de voiles qu'il put, afin de gagner, le lendemain matin, l'île du Bec, où il comptoit trouver un pilote. Il n'étoit pas ſans inquiétude, n'ayant jamais remonté ce fleuve.

A notre grande ſurpriſe, vers les une heure du matin, nous courûmes avec une vîteſſe étonnante, ſur un banc connu ſous le nom de Mille-Vaches.

Un vaiſſeau appartenant à la flotte qui

avoit gagné de l'avance pendant le jour, & avoit apperçu ce banc, la marée étant alors baſſe, étoit reſté à la cape dans cet endroit, pour nous prévenir du danger. Lorſqu'il nous vit arriver, il fit le ſignal, en tirant un coup de canon; mais le capitaine trompé, & croyant que c'étoit un corſaire, lui lâcha ſa bordée.

Nous le dépaſſâmes avec une vîteſſe incroyable, & nous nous attendions à chaque moment à être mis en pieces, lorſque la marée venant à ſe retirer, notre vaiſſeau reſta ſur le ſable, &, à notre grand étonnement, nous nous trouvâmes, à la pointe du jour, ſi près du bord, que, pour nous ſervir de cette phraſe uſitée parmi les gens de mer, nous aurions pu jetter un biſcuit ſur le rivage.

Lorſque le brouillard ſe fut diſſipé, nous diſtinguâmes de loin un vaiſſeau que nous reconnûmes enſuite pour celui qui avoit fait feu pendant la nuit. Il étoit à environ trois lieues de diſtance. Nous lâchâmes auſſi-tôt un coup de canon, en ſigne de détreſſe: comme il n'y répondit pas, nous crûmes, ce qui n'arrive que trop fréquemment, en

pareil cas, qu'il nous avoit abandonné, parce que nous étions dans l'embarras, & que nous avions beſoin de ſon ſecours.

Nous rencontrâmes cependant de l'aſſiſtance dans le lieu où nous nous y attendions le moins. Un canot conduit par trois hommes partit du rivage, & s'avança vers nous; un d'eux étant venu à bord, nous dit: que nous étions fort heureux d'avoir touché à l'inſtant de la marée haute, car autrement, il n'y auroit pas eu de poſſibilité de dégager le vaiſſeau. Il nous indiqua les moyens que nous devions employer, lorſque la marée monteroit, pour filer l'encre d'affourche à la longueur du cable, & nous dit qu'il ne doutoit pas qu'à la marée haute, le vaiſſeau ne ſe remît à flot, & que nous ne parvenions à nous dégager.

Après nous avoir donné toutes les inſtructions qui pouvoient nous être néceſſaires, il prit congé de nous, nous invitant, au cas où nous ſerions aſſez malheureux pour ne pouvoir ſauver le bâtiment, de vouloir bien aborder à ſa maiſon. Il nous aſſura qu'il nous fourniroit tous les ſecours néceſſaires pour retirer la cargaiſon, & qu'il

viendroit nous prendre ſur la riviere, avec une corvette qui lui appartenoit.

Suivant nos inſtructions, on fit ſortir quelques matelots avec l'ancre, lors du retour de la marée; & quand elle fut à ſa plus grande hauteur, nous nous retrouvâmes à flot. Vous devez juger de la ſatisfaction que nous éprouvâmes, lorſque nous nous vîmes hors de tout danger. Nous en fûmes quittes pour perdre deux ancres. Cependant, l'attention & l'inquiétude du capitaine, pour les intérêts des propriétaires du navire, étoient tels, que je ſuis perſuadé qu'il n'auroit pas eu, pour la perte de toute la cargaiſon, & même de l'équipage, la moitié du chagrin que lui cauſa celle de ſes deux ancres. Pour les capitaines de bâtimens de tranſport que l'on loue, l'équipage & le chargement ne ſont que des objets ſecondaires.

On peut trouver dans ceci une raiſon des accidens ſans nombre auxquels ſont expoſés les bâtimens de tranſport. Je ſuis convaincu que le ſervice eſt retardé, & que pluſieurs opérations importantes, qui dépendent de la prompte arrivée des troupes & des proviſions, manquent ſouvent, ſoit par

par des raiſons connues ſeulement de ces capitaines, ſoit par leur négligence. Figurez-vous la ſituation d'une armée, compoſée d'autant de milliers d'hommes que celle que nous avons ſur le continent, & qui ne ſubſiſte que des denrées tirées de la métropole, lorſque l'importation de ces denrées éprouve le plus léger délai.

On doit, par cette raiſon, regretter que tous les tranſports ne ſoient pas commandés par des officiers de la marine royale, ou qu'au moins les maîtres d'équipage ne ſoient pas ſoumis à un contrôle plus exact quand ils ſont employés à ces tranſports. Ce ſeroit un moyen de prévenir beaucoup d'accidens, beaucoup de haſards qui préjudicient infiniment au bien du ſervice.

Vous trouverez, ſans doute, ſurprenant que ceux qui ont en main le pouvoir, n'aient point fait attention à ces abus, ou n'aient pas cherché les moyens d'y remédier. J'aurois cru que l'hiſtoire du bâtiment chargé de poudre, qui eſt entré dans Boſton, auroit mérité que l'on jettât un œil plus attentif ſur ces manœuvres criminelles.

Les capitaines de vaiſſeaux de tranſport

ſont, en général, des hommes qui ont infiniment plus à cœur leur intérêt perſonnel que le bien de leur pays. On ſait que, parmi eux, il s'en trouve pluſieurs qui ſont ennemis du gouvernement. C'eſt le cas du capitaine du vaiſſeau dont je viens de parler. Mais, ſur qui le blâme en doit-il être rejetté ? C'eſt ce que je n'entreprendrai pas de déterminer. Comme vous n'avez vraiſemblablement pas entendu parler de cette affaire, ou que, ſi elle eſt parvenue juſqu'à vous, vous n'avez jamais pu avoir de certitude ſur la maniere dont elle s'eſt paſſée, je vous la raconterai telle qu'elle m'a été rapportée par le capitaine d'un vaiſſeau de la même flotte : vous pouvez compter ſur l'authenticité de ce récit, & vous formerez votre jugement lorſque vous connoîtrez les circonſtances ſingulieres qui ont accompagné la perte de ce vaiſſeau.

Il paroît que ce bâtiment étoit très-conſidérable, & contenoit quinze cents barrils de poudre, outre une grande quantité d'autres munitions. Pluſieurs perſonnes, amies du gouvernement, & qui connoiſſoient la façon de penſer du capitaine, avoient informé

ceux qui avoient la direction des tranſports, à Cork, que cet homme abandonneroit le convoi à la premiere occaſion, pour ſe joindre aux Américains ; mais on dédaigna de faire attention à cet avis. Ces mêmes perſonnes firent alors part de leurs craintes au capitaine de la frégate qui devoit eſcorter le convoi, & qui promit de ſurveiller attentivement ce bâtiment, pendant tout le voyage. Tous ceux qui étoient ſur la flotte ſe perſuaderent cependant que l'avis étoit faux, le capitaine ayant eu grand ſoin de ne pas s'éloigner un moment de la frégate.

Quand la flotte arriva devant le port de Boſton, une frégate qui croiſoit à ce deſſein l'informa que les troupes royales avoient évacué cette place, & s'étoient retirées à Hallifax. Pendant que le convoi ſe rendoit à ce dernier port, au milieu d'un de ces brouillards épais, dont je vous ai déjà parlé, le capitaine du bâtiment chargé de poudre quitta la flotte, & reprit la route de Boſton. Il trouva, à l'embouchure du havre, un vaiſſeau de guerre anglois, de cinquante canons, qui y étoit ſtationné, pour empêcher d'entrer dans ce port les navires que n'auroient

point apperçus les frégates qui croiſoient.

Le capitaine du bâtiment de tranſport répondit aux queſtions de celui du vaiſſeau de ligne, qu'il avoit été deſtiné pour Boſton, qu'il n'avoit point entendu parler de la retraite des troupes, & il donna pluſieurs autres raiſons. Comme elles donnerent cependant lieu à quelques ſoupçons, & qu'il trouva le bâtiment chargé d'un tréſor auſſi immenſe, le capitaine du vaiſſeau jugea à propos d'envoyer à bord de l'autre un lieutenant ; &, pour plus grande précaution, la nuit approchant, il le fit amarrer à ſon grand mât, & ſe propoſoit de le faire partir le lendemain pour Hallifax, ſous la meilleure eſcorte qu'il pourroit lui fournir.

Pendant la nuit, le traître s'empara du lieutenant qui étoit ſur ſon bord, coupa le cable qui le tenoit attaché au vaiſſeau de guerre, &, à la faveur de l'obſcurité, fit toute la diligence poſſible pour entrer dans Boſton.

La marée ne favoriſoit pas ſon deſſein, mais le vaiſſeau de guerre ne put pas le pourſuivre, l'eau n'ayant pas aſſez de profondeur. Il mit ſa chaloupe en mer, &

envoya un autre lieutenant à ſon bord. Lorſque cet officier tenta de monter, le capitaine lui porta un coup de hache ſur l'épaule ; il retomba dans la chaloupe, & les autres voyant qu'on étoit diſpoſé à faire réſiſtance, & qu'ils n'avoient pas la force en main, abandonnerent l'entrepriſe.

La marée commença alors à monter, & il força de voiles pour arriver ſous le canon des Américains, avant qu'on ait pu envoyer après lui un bâtiment en état de le reprendre.

Ce fut une grande perte pour nous ; mais, l'avantage qu'en retirerent les Américains fut dix fois plus conſidérable. Ils étoient alors ſur le point de manquer abſolument de poudre ; & c'eſt peut-être à cette trahiſon qu'eſt due la continuation de cette guerre malheureuſe.

Deux jours après le dernier accident qui nous eſt arrivé, nous ſommes parvenus à la vue de l'île de Coudre, où nous trouvâmes un pilote ; &, trois jours après, nous mouillâmes dans le port de cette ville.

Je ne veux pas manquer l'occaſion de vous faire part de cette lettre, par un bâtiment qui part pour l'Europe, & il ne

me reſte que le temps de vous aſſurer d'une amitié ſans bornes. Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Quebec, le 15 Octobre 1776.

MON CHER AMI,

Avant de vous donner des détails ſur cette ville & ſur ſes environs, je vous ferai la deſcription du fleuve Saint-Laurent, qui, pour tous les Européens qui le remontent pour la premiere fois, eſt un ſujet d'étonnement & d'admiration. Quand on veut ſe former l'idée d'une riviere, on porte ſa vue ſur quelqu'objet de comparaiſon. Ceux qui ont fait le tour de l'Europe ſe rappellent le Danube ou le Rhin; ceux qui ne ſont point ſortis d'Angleterre, ſe repréſentent la Tamiſe. Que direz-vous, mon ami, quand je vous aſſurerai que ces rivieres, qui roulent ſi majeſtueuſement leurs ondes juſques dans les gouffres de l'Océan, ne ſont que de ſimples ruiſſeaux auprès du fleuve Saint-Laurent.

Ce fleuve prend ſa ſource dans le lac Ontario, s'étend au Nord-Eſt, baigne Montréal, où il reçoit l'Outtonais, & forme pluſieurs îles des plus fertiles, & un lac, que l'on appelle le lac Saint-Pierre. Il pourſuit ſa courſe, & la marée y eſt ſenſible à quatre cents milles de diſtance de la mer, où il eſt navigable pour des vaiſſeaux d'un poids conſidérable. Après avoir reçu une infinité de ruiſſeaux, ce fleuve immenſe ſe décharge dans l'Océan, au cap Roſier. Il a quatre-vingt-dix milles de largeur à ſon embouchure; il y fait ordinairement très-froid, & la mer ne ceſſe d'y être fort agitée. On rencontre, en le remontant, un grand nombre de baies, de havres, & beaucoup d'îles, dont la plupart extrêmement fertiles, forment le coup-d'œil le plus agréable.

Le fleuve Saint-Laurent a toujours été regardé comme un excellent rempart pour cette province; car, dans le voiſinage de Quebec, il eſt rempli de roches cachées ſous l'eau, & dans pluſieurs endroits des courans très-violens, qui obligent les vaiſſeaux à faire une infinité de détours. Lorſque Quebec fut aſſiégé en 1690, par le chevalier

Williams Phipps, qui fut obligé de ſe retirer avec perte d'un grand nombre de vaiſſeaux, ce fleuve n'étoit que fort peu connu aux Anglois. Il ne le fut bien qu'en 1759, lorſque le chev. Charles Saunders, avec une flotte de cinquante vaiſſeaux de guerre anglois, & près de trois cents bâtimens de tranſport, arriva devant Quebec; il ne perdit pas une ſeule chaloupe, ce qui prouve que le danger de cette navigation n'étoit pas directement auſſi grand qu'on l'avoit d'abord repréſenté. Depuis cette époque, on l'a mieux reconnu encore; &, quoique nous n'ayions pas aujourd'hui, dans cet endroit, tant de vaiſſeaux de guerre, on y voit cependant preſqu'autant de vaiſſeaux de tranſport. On convient, malgré cela, qu'il y a des dangers à courir en remontant ce fleuve. Ils proviennent de la force des courans, & du grand nombre de bancs de ſable qui ſe forment ſouvent dans des endroits où l'on n'en avoit jamais vu avant. Pluſieurs vaiſſeaux l'ont malheureuſement éprouvé pendant le cours de cette guerre.

On voit dans ce fleuve un nombre infini de marſouins qui ſont preſque blancs; &

qu'on prendroit pour des cochons qui nagent, lorſqu'ils s'élevent à la ſurface de l'eau. Pendant la nuit, ils jettent une ſorte de lumiere. Il s'en trouve en ſi grand nombre, ils nagent avec tant de vîteſſe, & font, dans l'eau, tant de tours & de détours, qu'on s'imagine voir des feux d'artifices qui raſent la ſurface du fleuve. Les formes en ſont ſi variées qu'aucune deſcription ne pourroit donner une idée juſte de cet agréable coup-d'œil.

Lorſque nous entrâmes dans le fleuve, nous vîmes, à la hauteur de l'île d'Anticoſti, un grand nombre de veaux marins, & nous en attrapâmes un. On claſſe aſſez ordinairement cet animal parmi les poiſſons; quoiqu'il naiſſe ſur terre, & qu'il y reſte beaucoup plus long-temps que dans l'eau. Sa tête reſſemble à celle d'un gros chien; il a quatre pattes fort courtes, principalement celles de derriere, qui lui ſervent plutôt à ramper qu'à marcher, & qui ſont en forme de nageoires; ſes pattes de devant ſont armées de griffes; ſa peau eſt très-dure & couverte d'un poil fort court. En naiſſant, & dans ſa jeuneſſe, cet animal eſt blanc;

quand il vieillit, il devient grisâtre ou noir, & il y en a quelques-uns qui ſont à-la-fois de ces trois différentes couleurs.

On diviſe ces animaux en deux eſpeces. Ceux de la plus grande ont un grouin beaucoup plus pointu que les autres, & peſent juſqu'à deux milliers. On m'a dit que les Indiens avoient trouvé l'art de les apprivoiſer, & qu'ils parvenoient à les faire ſuivre comme des chiens.

Je ſuis porté à croire qu'ils s'accouplent & mettent bas leurs petits ſur les rochers. La preuve en eſt dans ce qu'ils ne ſavent point nager en naiſſant.

J'en vis un jour pluſieurs gros qui portoient ſur leurs dos leurs petits ; ils les laiſſoient tomber dans l'eau, les retiroient enſuite, & répétoient pluſieurs fois ce jeu, ſans doute pour leur enſeigner à nager. Cela ne doit pas paroître ſurprenant, quand on conſidere que ces animaux ſont amphibies. Il en eſt de même dans un autre élément. Les oiſeaux inſtruiſent leurs petits à voltiger de branches en branches, avant de leur permettre de prendre leur eſſor. On voit l'aigle porter ſes aiglons, & les ac-

coutumer petit à petit à réſiſter à la fureur des vents.

On attrappe ces animaux ſur la côte de Labrador. Les Canadiens ſe rendent dans ces régions glacées & preſqu'inhabitables, au milieu du mois d'octobre, & y reſtent juſqu'en juin. Le moyen qu'ils emploient eſt de placer des filets entre le continent & quelques petites îles qui l'avoiſinent; & les veaux marins venant en bande pour paſſer ces détroits, ſe prennent dans les filets. On les porte enſuite à terre, où ils reſtent gelés juſqu'au mois de mai. C'eſt alors que l'on en extrait l'huile; & ſept ou huit de ces animaux en rendent juſqu'à un muid. L'uſage que l'on fait de leur peau eſt ſi généralement connu, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire mention ici. On prétend que leur chair eſt très-bonne à manger; mais ſi vous en euſſiez goûté comme je l'ai fait, vous conviendriez avec moi que le meilleur parti que l'on en peut tirer, c'eſt de la convertir en huile.

La marée remonte à une lieue au-delà de l'endroit appellé Trois-Rivieres, & qui eſt à trente lieues plus loin ſur le fleuve. La

différence de la hauteur de l'eau, au temps de la marée haute, eſt de quarante-cinq à quarante-huit pieds; mais dans le temps de la nouvelle & de la pleine lune, cette différence va de cinquante-quatre à cinquante-ſept pieds, ce qui eſt très-conſidérable.

Ici, la riviere a trois-quarts de mille de largeur; & comme l'eau de la mer, quoique ne venant pas directement à la ville, donne à celle de la riviere un goût âpre, les habitans n'en font uſage que pour leur cuiſine, & boivent de l'eau de ſource.

En remontant le fleuve Saint-Laurent, les premieres plantations que l'on rencontre ſur ſa rive méridionale, ſont à environ cinquante lieues; &, ſur ſa rive ſeptentrionale, à vingt lieues, au-deſſous de Quebec. Elles ſont en petit nombre, éloignées les unes des autres, & leur produit eſt peu de choſe. Les campagnes ne commencent à être riches qu'auprès de la capitale; &, ſuivant ce que l'on m'a dit, elles le ſont davantage à meſure que l'on arrive plus près de Montréal.

A la moitié de notre route ſur le fleuve, nous rencontrâmes les îles aux oiſeaux, & nous les doublâmes à la diſtance d'une portée

de canon. Ce ſont deux rochers de forme conique, qui s'élevent à environ ſoixante pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau, & la plus grande paroît avoir deux ou trois cents pieds de circonférence; elles ſont très-près l'une de l'autre, & il n'y a pas aſſez d'eau entr'elles, pour ſupporter une petite chaloupe. Il ſeroit difficile de déterminer la couleur de ces rochers, leurs ſurfaces & leurs bords étant entiérement couverts de la fiente des oiſeaux qui s'y retirent; on peut cependant y diſtinguer, dans quelques endroits, des veines rougeâtres.

Un de nos gens nous dit qu'il étoit monté ſur ces îles, & qu'il avoit rempli une chaloupe d'œufs de différentes ſortes, mais que l'odeur que cette fiente exhaloit étoit preſqu'inſupportable. Outre les mouettes & tous les oiſeaux que l'on voit dans les terres voiſines, il s'y en trouve une eſpece particuliere & qui ne peut voler. Je ſuis étonné comment, parmi une ſi grande quantité de nids, chaque oiſeau peut reconnoître le ſien. A ma demande, le capitaine tira un coup de canon qui répandit l'alarme au milieu de cette république emplumée. Il s'éleva auſſi-tôt au-deſſus de

ces îles un nuage épais de toutes ſortes d'oiſeaux, & qui avoit au moins deux ou trois lieues de circonférence.

J'ai oublié de vous parler, dans le temps, d'un événement remarquable qui a eu lieu pendant notre traverſée, & avant d'arriver à Terre-Neuve. C'étoit au milieu du mois d'août, &, depuis pluſieurs jours, il faiſoit une chaleur exceſſive. Un matin, auſſi-tôt que nous fûmes ſortis du lit, nous reſſentîmes un froid ſi piquant, que le capitaine & moi, nous fûmes obligés de mettre nos redingottes. Nous ne pouvions concevoir la cauſe de ce changement ſubit; le temps continuoit à être beau, & le vent ne venoit point du Nord. Le troiſieme jour au matin, il faiſoit à peine jour, un matelot cria au timonnier, de toutes ſes forces: *Luff! luff!* (mettez la barre ſous le vent). Le matelot qui étoit à la barre du gouvernail eut à peine fait ce mouvement qu'un morceau de glace d'une groſſeur énorme paſſa le long du vaiſſeau; & il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût mis en pieces, s'il l'avoit touché. Après le ſoleil lever, nous revîmes de loin cette île flottante, qui nous parut être environ

ſix fois auſſi large que notre vaiſſeau, & excéder en hauteur deux fois celle de nos mâts. Vous ſavez que, quand la glace flotte, il n'en paroît jamais qu'un tiers au-deſſus de la ſurface de l'eau ; & je ne m'étonne plus, après ce que j'ai vu, que les gens crédules ajoutent foi aux relations que des voyageurs leur préſentent ſur ces productions glacées de la nature.

Ayant déja excédé de beaucoup les bornes que je voulois donner à cette lettre, & deſirant éviter, autant qu'il me ſera poſſible, d'être trop diffus ſur des ſujets qui ne le méritent pas, je conclus en faiſant des vœux pour vous, & en vous aſſurant de ma conſtante amitié, & de ma parfaite eſtime.

Votre, &c.

LETTRE V.

De Quebec, le 24 Octobre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

En conſéquence de la promeſſe que je vous ai faite dans ma derniere lettre, je continuerai ma deſcription du fleuve Saint-Laurent, & je vous ferai part des circonſtances de notre voyage, juſqu'à notre arrivée à Quebec.

Une des plus belles baies que l'on rencontre en remontant le fleuve, eſt celle de Saint-Paul. Comme nous fûmes obligés de jeter l'ancre devant cette baie, pour y attendre le retour de la marée, j'obtins du capitaine que nous allaſſions à terre.

Lorſque nous abordâmes, le curé de la paroiſſe vint à notre rencontre; il nous engagea à aller chez lui, & nous traita avec une politeſſe infinie. C'étoit un homme avancé en âge, François d'origine, & qui avoit un grand fonds d'érudition. Il avoit été recommandé par la Cour de France à l'évêque de Quebec, lorſque le Canada appartenoit

à

à cette Puiſſance; &, comme cela n'arrive que trop ſouvent aux gens de bien, pour des ſervices eſſentiels qu'il avoit rendus à ſon pays, on croyoit l'avoir trop récompenſé en lui donnant la cure de cette petite paroiſſe, à laquelle, il eſt vrai, il y avoit pluſieurs privileges annexés.

Témoins de la grande vénération & du reſpect que lui marquoient ſes paroiſſiens, nous conclûmes qu'il devoit en être chéri comme un pere. Sa converſation ne rouloit que ſur les moyens de les rendre heureux, en leur enſeignant les devoirs que preſcrivent la religion & la ſaine morale, en encourageant l'induſtrie parmi eux, & en cherchant à détruire ces reſtes de barbarie, dont il nous fit remarquer que les Canadiens de la derniere claſſe conſervoient encore trop de traces.

Il m'eſt impoſſible de dire ce que nous devions le plus admirer en lui, ou de la ſatisfaction qu'il nous témoignoit de nous recevoir, ou de la propreté du repas, ou de l'agrément de ſa converſation. Nous eûmes encore plus de plaiſir à nous rappeller ce moment agréable lorſque nous comparâmes

ce digne paſteur avec les autres prêtres françois que nous rencontrâmes enſuite, dont la ſévérité & l'extérieur auſtere compoſent toutes les vertus.

La baie de Saint-Paul eſt à environ dix-huit lieues au-deſſous de Quebec. Elle ne contient que cette ſeule paroiſſe, qui eſt à quelque diſtance du rivage, ſur une plaine baſſe formée par la riviere. Elle eſt entourée de montagnes très-hautes de tous côtés, excepté de celui qui fait face au fleuve. Les fermes ſont à quelque diſtance les unes des autres, & on regarde l'égliſe comme une des plus anciennes du Canada. Cela paroît aſſez vraiſemblable, ſi l'on conſidere ſa mauvaiſe architecture & le défaut d'ornemens. Les murailles ſont formées de pieces de bois élevées à deux pieds de diſtance les unes des autres, pour ſupporter le faîte, & l'eſpace qui ſe trouve entre deux eſt rempli avec une ſorte de mortier. Cette égliſe n'a point de clocher; le toît eſt plat, & il y a au-deſſus une cloche ſuſpendue & expoſée au grand air. La plus grande partie du pays qui entoure la paroiſſe appartient au curé qui loue les terres à des fermiers.

Les habitans vivent principalement du produit des terres, & de ce qu'ils tirent du commerce du goudron. La maniere de ſe le procurer eſt de faire une inciſion au pin de l'eſpece rouge, au printems, & lorſque la ſeve commence à monter, & de recueillir la liqueur qui en découle. Avant que la ſeve ſoit arrêtée, cet arbre produit pluſieurs gallons (1) de réſine dont on fait aiſément du goudron.

On peut conjecturer que le terrein ſitué près de la baie, étant fort bas, a fait anciennement partie du lit du fleuve, & qu'il fut enſuite mis à ſec, ſoit par la diminution de l'eau, ſoit par une addition de terre, qui y fut portée par les ruiſſeaux, ou jettée par des orages; ce qui peut appuyer cette aſſertion, c'eſt qu'une grande partie des plantes qui y croiſſent ſont toutes marines. Pour mieux ſavoir ſi mes conjectures étoient fondées, je demandai à pluſieurs des habitans, ſi, lorſqu'ils creuſoient la terre, dans cet endroit, ils y rencontroient des coquillages; mais on

(1) Le gallon eſt une meſure contenant environ quatre pintes & demie, meſure de Paris.

m'aſſura que l'on n'y trouvoit que des couches de différentes ſortes de terre & de ſable.

Une choſe ſinguliere, & dont j'ai eu la preuve, c'eſt que dans l'intérieur de la baie le vent eſt toujours différent de celui qui regne ſur le fleuve. Avant d'entrer dans cette baie, nous avions le vent abſolument contraire, & auſſi-tôt que nous y fûmes, il étoit tel que nous ne pouvions pas en deſirer de plus favorable; la raiſon en eſt cependant fort naturelle: la baie étant entourée, excepté d'un ſeul côté, de montagnes très-élevées & couvertes de bois épais, quand le vent vient du fleuve, il frappe contre quelques-unes de ces montagnes qui le repouſſent, & il prend par conſéquent une direction entierement oppoſée.

Les habitans de cette baie, ainſi que ceux qui ſont établis au-deſſous, ſur les bords du fleuve, paroiſſent très-pauvres. Ils ont en abondance toutes les néceſſités de la vie, mais ils ſe privent de l'aiſance que pourroit leur procurer leur travail, & ne vivant que de pain & de lait; ils portent leurs autres denrées, telles que beurre, fromage, viande,

volailles, œufs, &c., au marché, où, après les avoir vendues, ils achetent des habits, de l'eau-de-vie, & des parures de femme. Ils paroiſſent cependant toujours joyeux & contens de leur ſort, malgré ce genre de vie ſi miſérable.

Notre objet, en nous rendant à terre, n'avoit pas été ſeulement de ſatisfaire notre curioſité, nous voulions nous procurer quelques légumes; & comme le capitaine du vaiſſeau ne pouvoit pas parler un ſeul mot de françois, quelque foible que je ſois dans cette langue, je fus obligé d'être ſon interprête dans cette occaſion. Je me fis, malgré cela, entendre aſſez paſſablement des habitans, je m'adreſſai à l'un d'eux & lui demandai des *pommes de terre*, nom que l'on donne par-tout en France, à cette racine; il ne put pas comprendre ce que je voulois dire. On prétend que les Canadiens parlent un françois auſſi pur que les Pariſiens eux-mêmes: il ſe tuoit de me dire qu'il ne ſavoit pas ce que je voulois lui demander, & moi de l'aſſurer *que j'étois bien certain qu'il en avoit.* En me promenant dans ſa plantation, je foulai, par haſard, aux pieds, une parcelle de

pommes de terre ; & la lui montrant, je lui dis : *Voilà ce que je demande ;* il s'écria auſſi-tôt avec un air ſatisfait : *Oh ! monſieur, ce ſont des patates* (1), & il ajouta qu'il en avoit en grande abondance, & qu'il pouvoit nous ſatisfaire. Comme je lui payai fort généreuſement tout ce que je pris chez lui, il me dit, lorſque je le quittai : « Monſieur, je me ſouviendrai toujours de vos bontés, & des *pommes de terre* ».

On s'imagineroit que le Canada doit retirer de grands avantages de la fertilité de ſon ſol, & de la ſalubrité de ſon climat ; mais, dans ce lieu, comme dans beaucoup d'autres, ces avantages ſont contre-balancés par de grands inconvéniens. Le Canada n'a qu'une ſeule riviere pour effectuer ſes tranſports, & elle eſt ſi ſouvent obſtruée par les glaces, qu'elle n'eſt gueres navigable que pendant ſix mois de l'année ; encore pendant ce temps des brouillards épais en rendent-ils la navigation lente & difficile. Le produit du Canada eſt infiniment ſupérieur à celui des provinces

(1) Patates, c'eſt le nom que l'on donne dans pluſieurs endroits aux pommes de terre.

voiſines; mais celles-ci n'ayant pas les mêmes difficultés à éprouver, & les tranſports pouvant s'y faire preſque ſans interruption, elles jouiront toujours d'un avantage décidé.

Les fermes ſont preſqu'entiérement conſtruites en bois; elles ſont compoſées de trois ou quatre chambres, dans l'une deſquelles on met un poële de fer, où on fait un feu ſi violent qu'il ſuffit pour échauffer toutes les autres. Les couvertures ſont faites de planches, & les entre-deux des pieces de bois, ainſi que les crevaſſes, ſont remplis de terre-glaiſe. Quant aux bâtimens extérieurs, ils ſont couverts de paille.

Au-deſſous de la baie de Gaſpey, il y a une île, appellée *Iſle-percée*. Lorſqu'on en approche, elle a l'apparence d'un pan de vieille muraille : c'eſt un rocher eſcarpé d'environ trente braſſes de longueur, dix de hauteur & quatre de largeur; notre pilote nous dit que l'on aſſuroit qu'il avoit été anciennement joint au mont Joli, qui s'éleve ſur la rive oppoſée du continent. Ce rocher a dans ſon centre une ouverture en forme d'arche, à travers de laquelle une petite chaloupe peut paſſer à toutes voiles. C'eſt

de-là, comme vous l'imaginerez aiſément, que ce rocher a pris le nom d'*Iſle-percée.*

Le dernier objet qui peut fixer l'attention avant d'entrer dans le port de Quebec, eſt l'île d'Orléans. Elle eſt belle, grande, & ſituée au milieu du fleuve Saint-Laurent; elle a ſept lieues & demie de longueur ſur deux de travers dans ſa plus grande largeur; elle eſt auſſi fort élevée, ſes bords ſont eſcarpés & couverts de bois. Dans quelques endroits, cependant, le terrein dérive en pente douce vers le fleuve; il eſt découvert, & on y voit des fermes qui ſont abſolument ſur le rivage.

Cette île eſt bien cultivée, & l'œil ſe promene avec plaiſir ſur de grandes maiſons bâties en pierres, ſur des champs de bleds, des prairies, d'excellens pâturages, des bois: On y voit pluſieurs égliſes bien conſtruites; & il y en a qui ſont ſi près du fleuve, qu'en paſſant auprès de cette île (c'étoit un dimanche matin) nous entendions la voix de ceux qui chantoient la Meſſe.

Juſqu'à la hauteur de cette île, le fleuve Saint-Laurent a preſque toujours quatre ou cinq lieues de largeur; mais au-deſſus, il ſe

rétrécit ſi ſubitement, que, près de Quebec, il n'a pas plus d'un mille. C'eſt à cela que cette ville doit ſon nom, le mot indien *Quebeis* ou *Quebec*, ſignifiant une choſe étroite ou qui ſe rétrécit.

Dès que nous eûmes doublé cette île, & tourné le cap Levy, nous entrâmes dans le havre qui reſſemble à une grande baie, car le cap Levy s'étend vers l'île d'Orléans, aſſez pour cacher le canal méridional, & l'île s'avance de maniere qu'elle ôte la vue du canal ſeptentrional.

En entrant dans ce havre, on eſt frappé de la beauté, de la grandeur & de la variété des objets qui ſe préſentent à la vue. En face eſt la ville : ſur la droite, on voit la magnifique cataracte de Montmorency, & une perſpective de la riviere Saint-Charles ; ſur la gauche, on a une vue fort étendue du fleuve Saint-Laurent ; & au-deſſus de la caſcade de Montmorency, on découvre des payſages ſuperbes, à pluſieurs lieues à la ronde, entremêlés de villages, tels que Beauport, Charlebourg, &c. Je vous donnerai une deſcription particuliere de ces différens endroits, dans ma prochaine. Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Quebec, le 27 Octobre 1776.

MON CHER AMI,

Dans la deſcription que je vous ferai de cette province, vous ne devez pas vous attendre à un détail ennuyeux de diſtances, ou à un compte minutieux des moindres monticules ou ruiſſeaux qui couvrent ce pays. Je me contenterai de quelques obſervations générales ſur les choſes qui me paroîtront le plus dignes de remarque, & à meſure qu'elles ſe préſenteront.

Cette ville, la capitale du Canada, peut, par la ſingularité de ſa poſition, ſe vanter d'avoir ce que ne poſſede aucune autre ville du monde connu, un port d'eau douce, éloigné de cent à cent vingt lieues de la mer, & capable de contenir plus de cent vaiſſeaux de ligne. Il eſt bâti en forme d'amphithéatre, ſur le penchant d'une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent & la riviere Saint-Charles, & commande une immenſe étendue

de pays riche, bien cultivé & d'un aſpect magnifique.

Cette ville a eu tant à ſouffrir, pendant le long ſiege qu'elle a ſoutenu l'hiver dernier, que ce que je vous en dirai ne répondra nullement à la deſcription que nous en donne M. Brookes, dans ſon Emilie Montagne. Pluſieurs maiſons ont été détruites par le feu; d'autres ont été raſées, pour ôter des moyens de retraite à l'ennemi; le reſte enfin a été preſqu'entierement ſaccagé par les boulets & par les éclats de bombe, de maniere qu'aujourd'hui elle n'eſt encore preſque qu'un monceau de ruines.

La ville eſt diviſée en deux parties; l'une connue ſous le nom de ville *haute*; & l'autre, ſous celui de *baſſe* ville. Pendant le ſiege, elles étoient ſéparées par une forte barricade; ce qui fut très-heureux pour nous: l'ennemi étant entré dans la baſſe ville, mais ne pouvant s'y maintenir, ils y mirent le feu, & la détruiſirent preſqu'entierement.

Il y a deux communications de la baſſe ville à la haute; l'une, pour les voitures, par une route de forme ſpirale, ſur une monticule très-roide; l'autre, pour les gens

de pieds, qui eſt un eſcalier taillé dans le roc.

Le chemin des voitures, ainſi que les rues, ſont en général preſqu'impraticables pour les gens de pieds, & pour les animaux, le pavé n'ayant pas été rétabli depuis le ſiege. On avoit alors eu la précaution de l'enlever par-tout, afin que les bombes puſſent s'enterrer d'elles-mêmes avant d'éclater, & de diminuer par-là le danger.

Les habitans d'une ville aſſiégée ſont ſûrement bien à plaindre dans tous les temps, mais ici leur poſition étoit plus terrible encore qu'on ne peut ſe le repréſenter : le froid étoit extrême, & ils étoient privés de matieres combuſtibles, & forcés de demeurer dans leurs caves, comme le ſeul lieu où ils pouvoient eſpérer de trouver un abri.

La maiſon du gouverneur eſt ſituée ſur une éminence très-élevée ; & comme elle eſt conſtruite à l'épreuve de la bombe, ceux qui l'habitoient s'y croyoient parfaitement en ſûreté ; ils la ſuppoſoient auſſi hors de l'atteinte du canon, par rapport à ſa grande élévation. Ils eurent cependant lieu d'être convaincus de leur erreur. Un ſoir que la

famille du gouverneur étoit à faire une partie, un boulet pénétra dans la chambre voiſine de celle où étoit l'aſſemblée : cet événement inattendu répandit la conſternation dans cette maiſon, & força tout le monde de ſe réfugier dans les caves, ainſi que les autres habitans de la ville.

Vous vous ſouvenez que, quelques mois avant mon départ d'Angleterre, M. W...., qui eſt un aimable épicurien, diſoit plaiſamment que s'il étoit obligé de ſe renfermer dans une ſeule chambre, ce ſeroit à la cave. Il étoit alors chez le gouverneur, & ſon vœu le plus ardent fut exaucé ; la bonne compagnie & le bon vin ne lui manquoient point, & chaque coup de canon que l'on tiroit étoit un ſignal pour verſer une raſade.

Un major qui étoit ici pendant le ſiege, m'a dit qu'il étoit inconcevable comment la ville avoit pu réſiſter ſi long-temps, vu l'extrême rigueur de la ſaiſon, & les autres difficultés ſans nombre que l'on avoit eues à ſurmonter : il en attribuoit toute la gloire à l'activité intelligente du général Carleton, qui encourageoit ſans ceſſe les habitans, en

quoi conſiſtoit preſque toute la force de la garniſon.

Le fauxbourg de Saint-Fauxbourg eſt entiérement détruit, mais on le rebâtit aujourd'hui, ainſi que la baſſe ville; & quand ces travaux ſeront achevés, ils ajouteront infiniment à la beauté de la ville. On y voit pluſieurs quais, & un endroit commode pour placer les vaiſſeaux en réparation, que l'on appelle *le Cul-de-Sac;* pendant l'hiver on y met les vaiſſeaux de roi, pour les garantir du danger qu'ils courroient ſur le fleuve, quand la gelée prend, & lors de la débacle. Ce danger eſt plus grand que vous ne pouvez le concevoir, car ſi on ne fait pas rentrer à propos les bâtimens dans le Cul-de-ſac, ils ſont fort endommagés, & quelquefois au point de ne pouvoir être réparés, par les monceaux énormes de glace que le courant entraîne avec lui.

Quebec eſt aujourd'hui fort incommodé pour les étrangers qui n'y trouvent que deux auberges; l'une dans la ville haute, & l'autre dans la baſſe, encore ſont-elles toutes les deux dans l'état le plus pitoyable: on peut

s'y procurer d'aſſez bons repas ; mais les autres commodités y ſont telles qu'il n'y a pas, dans Londres, de cabaret, tel mal-propre qu'il ſoit, qui ne leur ſoit préférable ; il n'y a aucun ſervice à attendre des domeſtiques ; vous ne pouvez pas avoir d'appartemens ſéparés, & quinze ou vingt perſonnes ſont obligées de coucher dans une même chambre ; les lits n'y ſont pas à plus de trois pieds de diſtance les uns des autres : privé de ſommeil dans de ſemblables dortoirs, on eſt preſque toujours mal à ſon aiſe pendant le reſte de la journée ; & je puis vous aſſurer que, depuis que je ſuis ici, je n'ai pas encore paſſé une bonne nuit. Les maîtres de ces auberges s'imaginent, malgré cela, que, quand ils vous ont fourni de bons mets & de bon vin, ils ont fait des merveilles. Il faut cependant avouer que ce n'eſt peut-être pas entiérement leur faute, & que, depuis le ſiege, la ville n'a pas encore eu le temps de ſe remettre ſur ſon ancien pied.

Les Canadiens, d'un certain rang, ſont très-polis & fort attentifs pour les étrangers qu'ils reçoivent. Je fus invité à dîner, il y a quelques jours, chez un des principaux

négocians de la ville, un M. Roberdeau. Le dîner étoit tout entier à la françoiſe, & préparé avec la plus grande délicateſſe; mais telle eſt l'opiniâtreté de mon eſtomach breton, qu'il ne put trouver aucun des mets à ſon goût: quoique je m'efforçaſſe de manger, pour faire comme les autres, le maître de la maiſon s'apperçut que je n'aimois pas ce qui étoit devant moi: il m'obſerva que je ne faiſois que d'arriver, & que, quand j'aurois réſidé quelque temps dans le pays, j'aimerois la cuiſine françoiſe; il ajouta qu'il étoit fâché qu'il n'y eût rien dans ce moment, ſur la table, qui fut préparé à l'angloiſe, mais qu'une autre fois, quand il auroit le plaiſir de me recevoir, il auroit ſoin de me tenir du roaſt beef & du plumb pudding. Lorſque le deſſert parut (on n'avoit pas encore enlevé la nappe), je me dédommageai de n'avoir rien mangé à dîner. M. Roberdeau me dit alors: « Si vous n'avez pas mangé, ce n'eſt pas que la viande vous déplaiſe, mais c'eſt que vous êtes un peu comme les enfans, vous préférez les friandiſes »; & enſuite, craignant que je ne priſſe mal la plaiſanterie, il changea de propos

propos, &, avec une politeſſe vraiment françoiſe, il remplit ſon verre, ajoutant : « Allons, monſieur, verſez, vive le roi d'Angleterre » !

Voulant ſaiſir l'occaſion qui ſe préſente de faire partir ma lettre, je remets à une autre fois ce qui me reſte à vous dire, & je ſuis pour toujours votre, &c.

LETTRE VII.

Quebec, le 30 Octobre 1776.

MON CHER AMI,

La maniere précipitée dont j'ai conclu ma derniere lettre, m'ayant empêché de vous donner autant de détails que je me l'étois propoſé, ſur cette ville, je vais vous rapporter quelques particularités relatives à ſon ſiege & à la religion de ſes habitans.

La chauſſée, par laquelle le général Montgommery fit ſon attaque, n'a pas plus de vingt-quatre pieds de largeur ; d'un côté, c'eſt un grand rocher perpendiculaire, &, de l'autre, un précipice eſcarpé, ſans aucune

ouverture, & dont le pied eſt baigné par le fleuve. Cette chauſſée étoit défendue par deux fortes barrieres; &, s'il m'eſt permis de donner mon opinion, il n'y avoit qu'une néceſſité déſeſpérée qui pût juſtifier l'attaque. L'événement le prouva : lorſque l'ennemi ſe fut avancé juſqu'à la premiere barriere, ceux qui la défendoient l'abandonnerent; après l'avoir forcée, Montgommeri & les ſiens, enflés de ce ſuccès, & pleins d'eſpérance de gagner aiſément la ville ſupérieure, coururent, avec cette intrépidité qui ne connoît point d'obſtacle, juſqu'à la ſeconde barriere; c'étoit-là où on les attendoit, on y avoit caché deux pieces de canon, &, à leur approche, on fit feu : il y en eut un grand nombre de tués & de bleſſés, &, dans leur retraite précipitée, pluſieurs tomberent du haut en bas des rochers. Cette défaite contribua beaucoup à faire lever le ſiege; mais on fut bien près de manquer ce coup important, par l'ardeur des gens que l'on avoit apoſtés pour ſervir les canons; ce fut avec la plus grande difficulté qu'on les empêcha de faire feu, lorſque l'ennemi attaqua la premiere barriere; & ſi les pieces

d'artillerie euſſent alors joué, le carnage n'auroit pas été ſi grand, & les Américains n'auroient peut-être pas perdu leur brave commandant. Ce ne fut qu'à force de menaces que les officiers purent contenir les canoniers & les empêcher de tirer juſqu'à ce que l'ennemi ne fût qu'à quelques pas d'eux ; &, comme il s'avançoit en lignes auſſi larges que pouvoient le permettre la chauſſée, vous pouvez aiſément concevoir dans quel horrible déſordre il fut jetté.

On vit tomber, dans cette entrepriſe hardie, un homme qui avoit aſſez vécu pour ſe faire une réputation. Montgommeri, ſon nom ſera cité, ſans doute, par les Américains, juſques dans les ſiecles les plus reculés. Il mourut trop tôt pour le bien d'une faction rebelle, à laquelle, par des principes erronnés, il s'étoit trop ſincerement attaché. Comme il mérite réellement d'être connu, je vous ferai part de quelques particularités de ſa vie que j'ai raſſemblées.

Pendant la derniere guerre, il étoit officier attaché à notre ſervice, & s'étoit diſtingué dans pluſieurs circonſtances ; lors de la paix il paſſa ſur ce continent, y épouſa une

Américaine, & ſut, par ſa conduite & par ſes mœurs, s'attirer le reſpect & l'eſtime des habitans, comme s'il eût été leur compatriote. Par ſon mariage, & le long ſéjour qu'il avoit fait dans le pays, on le conſidéroit comme un homme entre les mains duquel on pouvoit confier un commandement, & le congrès le nomma au grade de brigadier général. Il auroit bien voulu d'abord refuſer cette commiſſion honorable, ſentant de la répugnance, comme né de la Grande-Bretagne, & comme ayant été au ſervice du roi, à porter les armes contre ſon ſouverain. Il n'eut malheureuſement pas la force de réſiſter aux ſollicitations d'une femme aimable, & qu'il idolâtroit, à celles de ſes parens & de ſes amis; il céda. Quand il eut une fois pris ſon parti, ſa conduite répondit pleinement à la haute opinion que l'on avoit conçue de ſes talens & de ſa fidélité. Il n'y a pas d'homme qui, ayant vécu ſi peu de temps dans un emploi, l'ait mieux honoré, & ait rendu des ſervices plus importans.

Quand il ſe fut laiſſé entraîner à ſacrifier le bonheur dont il jouiſſoit dans ſa vie

privée, pour entrer au ſervice du congrès ; on ceſſa de le croire ſecrettement attaché au parti contraire (ce que l'on avoit juſqu'alors fortement ſoupçonné), & on le conſidéra comme un homme qui, par des motifs de conſcience, avoit pris part dans la cauſe de la juſtice. C'eſt ſous ce jour qu'on le regarda pendant ſa vie, & c'eſt ce qui lui mérita l'eſtime générale après ſa mort. Il eut le bonheur ſingulier de jouir également de la vénération des amis du parti qu'il avoit épouſé, & de ceux du parti contraire. Les derniers lui accordoient un mérite infini, tout en blâmant la cauſe qu'il avoit embraſſée, & dont il avoit été la victime. Je dois ajouter à la louange du général Carleton, que, par ſes ordres, le corps du malheureux Montgommery fut enterré avec tous les honneurs militaires.

Fort peu de temps après l'attaque dont je viens de faire mention, un ſoldat américain voulant ſortir de ſon bateau, à Wolfe's Cove (la calanque de Wolfe), tomba dans l'eau ; s'étant alors emparé d'un morceau de glace qui flottoit ſur l'eau, il grimpa deſſus & fut entraîné par le courant. En

paſſant près de Quebec, tout près du rivage, il fut apperçu par la ſentinelle qui, voyant un homme en détreſſe, appella auſſi-tôt à ſon ſecours : un grand nombre de gens tenterent l'entrepriſe, on amena le glaçon, & on trouva deſſus l'homme ſans mouvement : à l'aide de quelques liqueurs ſpiritueuſes, on le rappella à la vie pour quelques minutes, mais il n'eut que la force de dire que la ville ne ſeroit pas long-temps en notre poſſeſſion, & il expira ſur-le-champ.

A un mille de la ville eſt un couvent, autour duquel il y avoit autrefois un magnifique jardin ; mais le jardin, ainſi que l'égliſe & les tableaux & ornemens qu'elle renferme, ont été fort endommagés. L'ennemi, après s'être emparé du couvent, l'a métamorphoſé en hôpital, & a forcé les religieuſes de ſoigner les malades & les bleſſés. Ce qui fut encore plus contraire à leur religion qu'à leurs deſirs ſecrets, c'eſt que pluſieurs d'entr'elles, après avoir abandonné le couvent, prouverent qu'elles étoient capables de réparer les ravages de la guerre, en produiſant ce qui pourra, par la ſuite, devenir la force & le ſoutien de leur pays.

Il y a pluſieurs égliſes dans chacune des deux villes, mais celles que l'on voit dans la haute ville ſont plus belles & ont eu moins à ſouffrir que celles de la baſſe ville. La plus grande de ces égliſes, & à laquelle on peut donner le nom de cathédrale, n'a rien de bien remarquable, ſi ce n'eſt le clocher; il eſt entiérement couvert d'ardoiſe, & c'eſt le ſeul bâtiment, que j'aie obſervé, qui eut cet avantage, tous les autres n'ayant que des couvertures de bardeau. Cette égliſe eſt très-ornée dans l'intérieur; la galerie eſt hardie, légere & bien travaillée, elle eſt entourée d'une baluſtrade de fer peinte & dorée, & du plus beau fini; une choſe qui paroît ſinguliere, c'eſt que la chaire eſt pareillement dorée & ſemble avoir exigé plus de travail pour le deſſus que pour la partie inférieure. Il y a trois autels magnifiquement travaillés & quelques bons tableaux: cette égliſe n'a ni dôme ni coupole, ſon plafond eſt plat & artiſtement travaillé; le plancher n'y eſt pas, comme dans la plupart des cathédrales, couvert de pierres, mais de planches, &, en hiver, il en paroît beaucoup meilleur.

Le dimanche, après que le ſervice de l'égliſe romaine eſt achevé, le gouverneur avec les officiers, les ſoldats de la garniſon, & tous les habitans proteſtans de la ville, s'y rendent pour aſſiſter au prêche. Je vous rappelle cette circonſtance par rapport au bruit que fit, en Angleterre, la paſſation du bill de Quebec, & pour vous prouver qu'il n'exiſte point d'animoſité réelle parmi les habitans, ſur les différentes opinions en matiere de religion. Dans les endroits où les Canadiens, qui conſtituent la plus grande partie des habitans de cette province, n'ont pas voulu ſe conformer aux principes de notre religion, je crois que le gouvernement ne pouvoit s'empêcher de tolérer la leur. Au temps où l'on paſſa le bill dont je viens de parler, on jugea à propos de leur faire ce ſacrifice pour ſe les concilier, car alors ils paroiſſoient indécis ſur le parti qu'ils prendroient, & ne ſavoient s'ils devoient ſe joindre aux autres provinces, lorſqu'ils déployerent l'étendard de la révolte.

Quant à moi, d'après les converſations que j'ai eues avec pluſieurs des principaux habitans, je ſuis diſpoſé à croire qu'ils n'ont

jamais eu la crainte de voir leur religion ſupprimée, mais que cette idée leur avoit été inſinuée par quelques ennemis ſecrets de la patrie, qui ſont toujours plus dangereux que ceux du dehors.

Malgré tous les avantages de nos loix conſtitutionnelles, malgré que leur religion ſoit tolérée, & qu'ils jouiſſent comme nous du plus grand de tous les biens, de la liberté, les Canadiens n'aiment pas le gouvernement anglois, & ſe remettroient volontiers ſous la domination de la France. Je ſuis certain qu'ils ſe rangeroient dans ce moment du côté des Américains, ſi nous n'avions pas dans cette province des forces auſſi impoſantes.

La garniſon de cette ville, & quelques habitans de Montréal, ſont ſincérement attachés aux intérêts du gouvernement. Leur fidélité & leur courage en ont été une preuve convainquante. Au commencement du ſiege, le général ordonna à tous ceux ſur leſquels il avoit des ſoupçons, de ſortir de la ville, & aucun d'eux n'y eſt revenu depuis.

L'armée revient maintenant des Lacs, &

la garniſon conſiſte aujourd'hui dans le régiment du colonel Maclean, & dans les recrues dernierement arrivés d'Angleterre. On attend de jour en jour le trente-quatrieme régiment, parce que l'armée eſt ſur le point de prendre ſes quartiers d'hiver. Les généraux Carleton & Burgoyne ſont tous deux dans cette capitale; le dernier mettra ſous peu de jours à la voile pour l'Angleterre.

Mon ami, le capitaine W....n, qui s'embarque pour la Grande-Bretagne, vous remettra cette lettre. Il me preſſe de conclure : je vous écrirai par le premier bâtiment qui partira. Adieu, toujours votre, &c.

LETTRE VIII.

Quebec, le 4 Novembre 1776.

MON CHER AMI,

En viſitant deux ou trois des villages voiſins de cette ville, je me ſuis mis en état de vous donner quelques détails ſur le pays & ſur ſes habitans.

Aux environs de Charlebourg & de Beauport, le pays eſt preſqu'entiérement découvert, mais en s'avançant du côté de Lorrette, il eſt plus garni de bois. Il y a une grande quantité de fermes éparſes dans la campagne; & comme elles ſont preſque toutes blanchies au dehors, cela forme un coup-d'œil agréable & tout-à-fait pittoreſque. Ces maiſons n'ont, pour la plupart, que des rez-de-chauſſée, & il y en a très-peu qui aient un étage au-deſſus.

Vous auriez du plaiſir à voir l'extrême propreté qui regne dans les fermes, le ſoin que les Canadiens prennent de leurs troupeaux, & l'attention qu'ils mettent à conſerver tous les uſtenſiles & toutes les proviſions. Ils font maintenant du bois pour l'hiver, tant pour leur propre uſage, que pour en porter au marché; car, quoique la ſaiſon ne ſoit pas encore avancée, il y a déjà eu des chûtes de neige conſidérables. La coupe des bois les occupera pendant le reſte de ce mois, & pendant une partie de celui de décembre. Quand le froid ſera bien établi, on portera le bois à la ville ſur des traîneaux qui gliſſent aiſément ſur la neige;

cette maniere de le tranſporter eſt beaucoup plus commode que s'il falloit ſe ſervir de charrettes, vu que les routes ſont preſque impraticables.

Les Canadiens ſont, pour la plupart, baſanés & de petite taille ; leur habillement conſiſte en une ſorte de jaquette, &, quand il fait froid, ils portent une eſpece de couverture qu'ils attachent autour d'eux avec une ceinture de laine ; ils ont, pour la plupart, un bonnet de laine, ou, dans l'hiver, un bonnet de fourrures ; leurs queues ſont d'une longueur extrême, & dont ils en ſont fort orgueilleux. On les voit rarement ſans une pipe à la bouche ; c'eſt une habitude qu'ils contractent dès l'enfance : je fus très-ſurpris, en entrant dans une maiſon qui renfermoit une nombreuſe famille, dont la plus grande partie étoit des enfans, de voir que, depuis le plus jeune juſqu'au pere, ils fumoient tous. J'en vis même un, à peine âgé de trois ans, qui avoit ſa pipe comme les autres. Leurs principaux alimens étant d'ordinaire du lait & des végétaux, & ayant, en outre, un grand nombre de jeûnes qu'ils s'impoſent par eſprit de religion, ils ſont

preſque tous fort maigres, & d'une conſtitution foible.

Les femmes ſont vives, d'un bon caractere & très-obligeantes; elles ſont propres dans leur miſe, mais elles n'ont nulle prétention à la beauté. Les hommes ſont bien éloignés d'avoir un extérieur agréable : depuis qu'ils ont connu les douceurs du gouvernement anglois, ils ſont devenus inſolens & opiniâtres. On les offenſe aiſément, & lorſqu'ils ſe croient inſultés, leur cri eſt : *Je vais le dire au général Carleton.* Ce général eſt d'un caractere ſi doux & ſi affable qu'il prête toujours l'oreille à leurs plaintes, & il eſt continuellement ennuyé par le récit des différens les moins importans qui s'élevent parmi ces gens naturellement querelleurs : ils s'imaginent que leur gouverneur eſt obligé de les écouter, & ſur-tout d'entendre les plaintes des ſeigneurs de leurs villages. Ce titre de *ſeigneur de village* n'exiſte point parmi vous : je puis vous aſſurer que ceux qui le poſſedent ici ſe croient des gens de la premiere importance, & qu'ils ſont plus fiers que le premier pair de la Grande-Bretagne.

Ces ſeigneurs ſont les deſcendans d'of-

ficiers & de gentilshommes qui vinrent s'établir dans cette province, & y obtinrent des terres, lorſque le Canada n'étoit encore qu'une vaſte forêt : n'étant pas capables de les cultiver eux-mêmes, & n'ayant pas des fonds ſuffiſans pour les faire cultiver, ces propriétaires louerent leurs poſſeſſions à un prix très-modique ; de maniere qu'avec ces rentes, & ce qu'on appelle ici *droits de moulin & de métairie*, une ſeigneurie de deux lieues de largeur, & d'une profondeur ſans limites, leur rapportent à peine de quoi ſubſiſter. Il y a pluſieurs fermiers dans ces fiefs, qui, par leur induſtrie, ſont devenus plus riches que leur ſeigneur même ; malgré cela, ils conſervent pour lui le plus grand reſpect. Ils conſiderent que ces ſeigneurs ſont deſcendus d'ancienne nobleſſe de France, & que Louis XIV donna à leurs ancêtres la permiſſion de faire le commerce ſur terre & ſur mer, ſans qu'ils ſoient obligés de demander de permiſſion, ſans qu'on puiſſe les troubler dans leurs opérations, enfin ſans déroger à leur qualité & à leurs droits. Vous connoiſſez aſſez bien les François, pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire de vous

dire de quelle maniere ſe conduiſent ces nobles ſi fiers de leur antique origine, & avec quelle hauteur ils traitent leurs inférieurs.

A environ trois lieues de cette ville, il y a un petit village que l'on appelle *Lorette-Indienne*, & qui eſt habité par une tribu d'Indiens. Ils ſont tout-à-fait policés, ont une égliſe, vont régulierement à la meſſe, & ſont ſingulierement adroits à faire de jolis ouvrages en grenailles.

Ces Indiens, qui ſont réellement chrétiens & profeſſent la religion romaine, ont leur égliſe bâtie ſur le modele, & preſque dans les mêmes dimenſions que celle que je vous ai entendu dire que vous aviez vu en Italie, appellée *Caſa Santa*. Ils y ont une image de la Vierge qui, d'après les informations que j'ai priſes, paroît être copiée ſur celle qui exiſte dans la chapelle de *Caſa Santa*. Eſt-ce un effet de l'imagination ? eſt-ce un mouvement de dévotion, ou bien, cela provient-il de quelqu'autre cauſe ? c'eſt ce que je ne ſaurois définir ; mais quand j'entrai dans cette chapelle, j'éprouvai au-dedans de moi un ſentiment de vénération qu'il me ſeroit impoſſible de

décrire. La piété vraie de ces Indiens (que l'on nous repréſente comme ſi féroce, que tout ce que la religion & la morale ont de plus perſuaſif ne ſauroit dompter) ajoutée à l'auguſte obſcurité qui régnoit dans ce lieu, fit, ſur moi, une impreſſion qui devint encore plus forte lorſque j'obſervai avec quelle ferveur & avec quelle humilité ils rempliſſoient les devoirs de leur religion.

Ces Indiens ont avec eux un grand nombre de chiens, & il paroît que ce ſont les ſeuls animaux domeſtiques qu'ils élevent. Ils ſont tous dreſſés pour la chaſſe, & égalent en bonté nos meilleurs chiens : il paroît qu'ils ſont tous de la même eſpece, de couleur rouſſe, ayant les oreilles droites, & la gueule allongée, ſemblable à celle d'un loup. Nous n'avons pas de chiens anglois plus remarquables pour la fidélité, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que leurs maîtres les nourriſſent fort mal & ne les careſſent jamais.

Comme il m'arrivera, par la ſuite, & ſans doute avant que je revoie ma patrie, de me rencontrer avec des Indiens de différentes nations, & dont les mœurs & les uſages

uſages ſeront encore plus différens, permettez-moi de faire quelques réflexions ſur ces gens que l'on appelle ſauvages, & ſur l'homme civiliſé.

Je ne m'arrêterai pas à examiner quelle peut être l'origine & l'antiquité des premiers : c'eſt un ſujet ſur lequel on n'a point de données certaines. L'objet de mes recherches ſera de tâcher de découvrir ſi ces peuples, qui n'ont reçu leurs inſtructions que de la ſeule nature, ſont plus ou moins heureux que nous ; ſi ces hommes qui ne ſont guidés, dans toutes leurs actions, que par une ſorte d'inſtinct, qui paſſent leur vie à chaſſer, à manger, à ſe reproduire & à ſe repoſer, ne coulent pas des jours plus heureux que nous, qui pouvons goûter tous les plaiſirs, & varier nos jouiſſances & nos beſoins de mille manieres différentes.

Il exiſte en nous un ſentiment naturel qui nous porte à employer tous les moyens poſſibles de nous procurer le bonheur. En quoi conſiſte-t-il ce bonheur ? dans l'exiſtence préſente, dans l'idée d'une exiſtence future (je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas d'hommes, ſi ſauvage qu'il ſoit, en qui cette idée ne ſoit

innée), & dans l'eſpérance de jouïr des biens qui doivent l'accompagner.

Le ſauvage n'a jamais de beſoins ; il ne fait jamais de proviſions, parce que la terre & l'eau lui fourniſſent toutes celles qui lui ſont néceſſaires ; il peut ſe procurer, dans tous les temps de l'année, du gibier & du poiſſon. Le ſauvage n'a point de maiſons pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air ; il n'a point d'endroit deſtiné pour faire du feu, ſes fourrures lui en tiennent lieu. Il ne travaille que pour ſon propre avantage ; lorſqu'il eſt fatigué, il s'abandonne aux douceurs du ſommeil. Il connoît peu ces ennuis auxquels des eſpérances déçues donnent l'être, ces inquiétudes qui ont leur ſource dans l'ambition ou dans le préjugé. Auſſi loin que mes idées peuvent s'étendre, l'Indien n'eſt point ſujet à d'autres maux que ceux auxquels la nature a aſſujetti tous les mortels.

En quoi donc faiſons-nous conſiſter ce bonheur plus grand dont nous prétendons jouir ? Notre nourriture eſt peut-être plus ſaine & plus délicate, nos habits ſont plus commodes, nos maiſons nous garantiſſent mieux de l'intempérie des ſaiſons. Conſidérons

maintenant le pauvre qui eſt réellement le ſoutien de la ſociété civile ; le grand nombre d'hommes qui, dans tous les états, ſupportent le fardeau du travail : peut-on dire qu'ils ſont heureux, ceux qui, par une ſuite du luxe ou de la police qui ſe ſont introduits dans le gouvernement ſous lequel ils vivent, ſont réduits à un état de ſervitude ? Et ces hommes qui ſe trouvent dans une ſphere plus élevée, à quels revers ne ſont-ils pas expoſés ? Si vous avez un bien en propre, vous ne ſavez pas juſqu'à quel point vous pouvez l'appeller votre propriété. Vous ſerez, ſelon toute vraiſemblance, obligé d'abandonner une grande partie de ſon produit à l'homme de loi, qui vous indique les moyens de le conſerver, & au collecteur qui vient exiger de vous des impôts arbitraires. Si vous n'avez pas de propriété, comment pourrez-vous compter ſur une ſubſiſtance aſſurée ? Quel art, quel génie peuvent vous mettre à l'abri des viciſſitudes de la fortune, ou vous garantir des pieges que vous tendront des êtres avides de s'enrichir de vos dépouilles ?

Au milieu des forêts de l'Amérique, le

ſauvage, s'il éprouve une diſette dans le nord, prend ſa courſe vers le ſud; & nous, dans nos états policés, nous ſommes renfermés dans des limites étroites. Si la famine, la guerre, la peſte viennent exercer chez nous leurs ravages, il ne nous eſt pas permis de nous ſouſtraire, par la fuite, à ces fléaux deſtructeurs.

Tout le monde eſt à portée de voir que l'injuſtice préſide trop ſouvent à la répartition des fortunes & des états; c'eſt ce qui eſt à-la-fois & l'effet & la cauſe de l'oppreſſion. En vain l'habitude, le préjugé, l'ignorance ou l'excès du travail, abrutiſſent-ils les gens de la derniere claſſe du peuple, au point de les rendre inſenſibles à leur aviliſſement; il n'eſt point au pouvoir de la religion ni de la morale de les empêcher de voir & de ſentir ces arrangemens de convention dans la diſtribution de ce que nous appellons le bien & le mal; & ſans doute vous avez ſouvent entendu le pauvre élever ſa voix vers le ciel, & s'écrier: « Qu'ai-je fait pour mériter de naître dans un tel état d'indigence & de ſervitude »?

La raiſon qui nous fait préférer notre con-

dition à celle des ſauvages, c'eſt que la civiliſation nous a rendu incapables de ſupporter quelques maux naturels qu'ils endurent plus aiſément, & qu'elle nous a fait connoître des jouiſſances que l'habitude nous a rendu néceſſaires. Pour vous prouver cette aſſertion, & avec quelle facilité l'homme policé peut s'accoutumer aux uſages des peuples ſauvages, & rentrer dans l'état primitif, permettez-moi de vous parler de la ſituation d'un Ecoſſois qui fut abandonné ſur l'île de Fernandez, où il vécut ſeul : ſon unique plaiſir étoit de pourvoir à ſa ſubſiſtance, & il étoit ſi ſatisfait du bonheur dont il jouiſſoit, qu'il oublia ſon pays, ſon nom, ſa langue, & juſqu'à la maniere d'articuler les mots. Après avoir été délivré, pendant quatre années, du fardeau de la vie ſociale, il avoit perdu toute idée du paſſé, & toute inquiétude pour l'avenir.

Le ſentiment le plus naturel à l'homme, celui qui ſe manifeſte le premier en lui, c'eſt le deſir d'être indépendant. Vous avez, ſans doute, remarqué que l'homme qui poſſede une fortune modérée eſt inconteſtablement plus heureux que le riche qui eſt

ſans ceſſe gêné par des préjugés, par des uſages qui lui rappellent à chaque inſtant la perte de ſa liberté : c'eſt en cela qu'exiſte trop ſouvent la cauſe des crimes & des ſuicides fréquens.

En comparant l'état des ſauvages à celui des enfans, on pourra aiſément parvenir à réſoudre cette queſtion, qui a été ſi long-temps & ſi chaudement diſcutée par les gens les plus inſtruits : « Si l'état de nature eſt préférable à celui de la vie ſociale » ? Vous conviendrez, ſans héſiter, que, malgré la contrainte de l'éducation, le temps de votre enfance fut, pour vous, le plus heureux de la vie. Rien ne peut plus ſûrement indiquer le bonheur dont jouiſſent les enfans, que cette gaieté habituelle qui brille en eux, auſſi-tôt qu'ils ſont hors de la férule du maître.

Il eſt encore un autre moyen de décider cette grande queſtion. Demandons à l'homme civiliſé s'il eſt heureux : demandons au ſauvage s'il eſt malheureux ; s'ils répondent tous deux négativement, il ne reſte plus aucun doute.

Que cette comparaiſon eſt humiliante pour

les nations civiliſées ! Cette réflexion eſt d'autant plus douloureuſe qu'elle nous rappelle la cauſe de nos ſouffrances. Sans doute, il viendra une époque où nous remonterons juſqu'à la ſource ; les hommes reconnoîtront que cette ſource exiſte dans la confuſion de leurs idées, dans les défauts de leurs conſtitutions politiques, dans le caprice de leurs loix, qui ſe trouvent preſque toujours en oppoſition avec les loix de la nature. Mais, mon cher ami, je crains que vous ne m'accuſiez de philoſopher hors de propos, ou trop longuement, & je reviendrai, par cette raiſon, à la deſcription que j'ai commencée de cette province.

Les bois du Canada ſont remplis d'une eſpece de lapins très-gros, qui ſont bruns pendant l'été, & deviennent blancs pendant l'hiver ; ce qui eſt ſans doute un effet du froid qui regne dans ce climat, ou de la neige qui y tombe en abondance. Nous y vîmes auſſi une grande quantité de perdrix beaucoup plus groſſes que les nôtres, & auxquelles les habitans du Canada donnent le nom de faiſans ; il y en a de deux ſortes. La chair des premieres paroît excellente à

ceux qui aiment l'odeur du ſpruce (1). Le marché de cette ville eſt abondamment fourni de toutes ſortes de proviſions, de poiſſons, de légumes, &c.

Les endroits les plus favorables pour récompenſer les travaux du laboureur, lui ſont marqués par les productions qui y croiſſent naturellement. Où l'on ne voit que des pins, des ſapins & des cedres, le terrein eſt humide & ſablonneux; mais dans les lieux où croiſſent le chêne, l'érable, le hêtre, le charme, l'orme, l'hickory, & les ceriſiers de la petite eſpece, on eſt ſûr de trouver à ſe dédommager de la peine que l'on ſe donne pour abattre les bois & défricher le terrein, & il produira d'abondantes récoltes, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y mettre aucun engrais.

Le paquebot met à la voile cet après-midi, & j'ai pluſieurs lettres à écrire. Je ſuis par conſéquent obligé de remettre à ma prochaine, la ſuite de mes remarques;

(1) Le ſpruce, autrement le ſapinette noir d'Amérique, porte une odeur très-forte. On fait avec ſes branches une bierre très-ſaine.

c'eſt pourquoi, vous m'excuſerez de vous quitter ſi promptement, & de vous tenir en ſuſpens. Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Quebec, le 5 Novembre 1776.

MON AMI,

Obligé de terminer ma derniere lettre avant de vous avoir fait part de toutes mes obſervations ſur cette province, je les reprendrai ſans autre préambule.

La plupart des plantations du Canada fourniſſent amplement à leurs propriétaires tout ce qui peut leur être néceſſaire, & il y en a peu qui ne produiſent du riz, du maïs, de l'orge, du chanvre, du lin, du tabac, des légumes & des herbes potageres en grande abondance & d'une excellente qualité.

Le pays peut donner un grand nombre d'articles qu'il ſeroit avantageux de tranſporter aux Indes occidentales. On n'y a fait aucune attention, tant que cettte province a été ſous le gouvernement François; mais

depuis qu'elle eſt en notre poſſeſſion, on en a exporté une grande quantité de farines, de planches & de bois de conſtruction. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier un pays qui produiſe plus de bois de différentes eſpeces, & d'une meilleure qualité. Vous pouvez juger, d'après cela, des richeſſes immenſes que l'on peut retirer de cette contrée, puiſque la plus grande partie des terreins qui ne ſont pas cultivés ſont couverts de bois.

Lorſque j'arrivai dans ce pays, je fus ſurpris de la hauteur extraordinaire des pins, des ſapins & des cedres, qui ſont en même temps d'une groſſeur énorme. Il y a deux ſortes de pins qui produiſent également de la réſine. Les pins blancs donnent tout au haut de l'arbre une eſpece de champignon que les Canadiens adminiſtrent dans les cas de diſſenterie. Les pins rouges contiennent plus de réſine; ils ſont plus peſans & ne deviennent pas auſſi épais; dans les endroits où ils portent des fleurs, on peut être aſſuré que le ſol eſt très-bon pour la culture du froment.

Il y a pluſieurs eſpeces de ſapins qui s'é-

levent à une très-grande hauteur, & peuvent faire des mats magnifiques, ou être employés à toutes ſortes d'ouvrages de charpente.

On diſtingue auſſi deux ſortes de cedres, l'un blanc & l'autre rouge. Le cedre blanc eſt celui qui devient le plus gros; ſon odeur eſt dans les feuilles, tandis que celle du cedre rouge eſt dans le bois, & paroît beaucoup plus agréable. C'eſt avec ce bois que les Canadiens font leurs paliſſades, & preſque tout le bardeau qui couvre leurs maiſons, à cauſe de ſon extrême légéreté.

Dans tout le Canada, on trouve deux eſpeces de chênes, le blanc qui croît dans les terreins bas & marécageux, & le rouge qui ne ſe plaît que dans les terres ſeches & ſablonneuſes.

Il y a trois ſortes de noyers, l'une dont le bois eſt dur; la ſeconde dont le bois eſt plus tendre; & la troiſieme qui porte une écorce très-épaiſſe. Le noyer à bois dur porte une petite noix très-bonne au goût, mais fort aſtringente; ſon bois n'eſt bon qu'à brûler. La ſeconde eſpece produit une noix très-groſſe, dont la coquille eſt fort dure & l'amande excellente: le bois de cet arbre

eſt fort curieux ; il eſt preſque incorruptible dans la terre & dans l'eau, & ce n'eſt qu'avec peine que le feu peut le réduire en cendre ; les Canadiens s'en ſervent pour faire leurs cercueils. La troiſieme eſpece de noyer produit une noix qui eſt extrêmement amere, mais dont on tire une huile excellente, dont les habitans ſe ſervent pour leurs lampes.

Il y a une grande quantité d'ormes & de hêtres qui croiſſent dans ces forêts immenſes, & on trouve dans les endroits les plus fourrés, beaucoup de ceriſiers & de pruniers.

On y voit un nombre infini d'autres eſpeces de bois ; mais comme je ne ſuis pas naturaliſte, vous m'excuſerez ſi je ne vous donne pas la deſcription exacte de toutes les différentes eſpeces. Des perſonnes qui ſe ſont principalement attachés à cette recherche, & qui avoient tous les talens néceſſaires pour y réuſſir, n'ont pas pu parvenir à en décrire la moitié. Je terminerai cette longue deſcription d'arbre, en vous diſant un mot de l'érable qui a pluſieurs propriétés précieuſes.

L'érable produit, en quantité, une liqueur froide, rafraîchiſſante & agréable au goût. Les Canadiens en font un ſucre qui eſt très-pectoral, & dont ils font uſage pour la toux. On trouve pluſieurs autres eſpeces d'arbres d'où découle une liqueur que l'on peut convertir en ſucre, mais aucune n'en donne en auſſi grande abondance que l'érable.

Le bétail que l'on trouve dans les fermes des habitans de cette province, conſiſte ordinairement en vingt ou quarante moutons, dix ou douze vaches, & cinq ou ſix bœufs que l'on met à la charrue. Ce bétail eſt, en général, petit, mais d'un goût excellent. Les habitans, depuis qu'ils ſont paſſés ſous la domination angloiſe, vivent dans une aiſance inconnue aux gens de la campagne en Angleterre; ils améliorent leurs fermes, & s'enrichiſſent avec une vîteſſe ſurprenante. Avant le commencement de la guerre, ils exportoient de grandes quantités de grains dans les provinces voiſines, & aux Indes occidentales; mais lorſqu'ils étoient ſoumis à la France, ils étoient tellement opprimés par leurs ſeigneurs, qu'ils ne cultivoient jamais plus de grain qu'il ne leur en falloit

pour eux, pour leurs gens & les animaux de la ferme. S'ils récoltoient plus que ce qui leur étoit néceſſaire, les ſeigneurs s'en emparoient auſſi-tôt *pour l'uſage* du gouvernement. Les Canadiens étoient alors, par cette raiſon, fort indolens; mais aujourd'hui qu'ils peuvent jouir des fruits de leurs travaux, ils ſont devenus fort laborieux.

Je ſuis allé voir hier la chûte d'eau de Montmorency, qui eſt réellement magnifique. Sa largeur n'eſt pas de plus de cinq à ſix toiſes, & ſa hauteur perpendiculaire eſt de cent vingt pieds. La chûte peſante d'un volume d'eau auſſi immenſe occaſionne à l'entour un brouillard fort épais qui retombe en pluie continuelle : deſirant l'examiner avec toute l'attention poſſible, je m'étois approché juſqu'à ſix toiſes de cette chûte, lorſqu'un coup de vent renvoya ſur moi une partie du brouillard, & en moins d'une minute, je fus auſſi mouillé que ſi j'avois marché pendant une demi-heure, expoſé à une violente pluie d'orage. Ce petit inconvénient ne m'empêcha pas de chercher à ſatisfaire ma curioſité; mais il m'arriva, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux gens

qui pourſuivent une choſe avec ardeur, je n'eus pas la ſatisfaction d'être récompenſé de ma peine comme je l'avois eſpéré. Etant parvenu à l'endroit où je voulois arriver, entre le rocher & le volume d'eau qui tomboit d'une hauteur ſi prodigieuſe, au lieu de voir le coup-d'œil magnifique auquel je m'attendois, je me trouvai enveloppé du brouillard épais formée par les éclabouſſures, pouvant à peine appercevoir ma main lorſque je l'étendois, & dans le danger d'être noyé, ſi je fuſſe reſté cinq minutes, ou que le vent eût changé. Le bruit que faiſoit l'eau en tombant étoit tel qu'un officier qui m'avoit accompagné étoit obligé de crier de toutes ſes forces pour que je puſſe entendre ce qu'il me diſoit. Ce bruit ſe fait quelquefois entendre juſqu'à Quebec, qui eſt à deux lieues au ſud de cette chûte, &, quand cela arrive, on eſt aſſuré d'avoir bientôt un vent fort du nord-eſt.

Ce qui eſt bien ſingulier, c'eſt qu'on s'imagineroit que cette chûte ſi abondante, qui ne tarit jamais, devroit être produite par quelque grande riviere. C'eſt le contraire; elle provient d'un chétif ruiſſeau qui, dans

quelques endroits, a à peine aſſez d'eau pour monter juſqu'à la cheville du pied; il coule ſans diſcontinuer & prend ſa ſource dans un joli lac qui eſt à douze lieues de diſtance de la caſcade.

J'ai viſité les campagnes d'Abraham pour y examiner les débris du camp des ennemis, & je ne pus m'empêcher de faire la comparaiſon entre ceux qui ont abandonné ces plaines depuis ſi peu de temps, & ceux qui en étoient les poſſeſſeurs quand le brave Wolf tomba frappé du coup mortel. Je donnai un ſoupir à la mémoire de ce guerrier intrépide, qui, dans un âge ſi peu avancé, s'étoit déjà acquis l'eſtime & l'admiration des hommes; de ce héros qui, même en rendant le dernier ſoupir, ajoutoit aux conquêtes & à la gloire de l'empire britannique.

Je déplorai encore le deſtin malheureux d'un officier diſtingué, quoique notre ennemi, du brave Montgommery, qui commandoit les troupes qui vinrent aſſiéger Quebec, & dont je vous ai parlé dernièrement. Il poſſédoit toute l'ardeur du héros, il ſe précipitoit avec intrépidité dans les

endroits

endroits les plus dangereux, & il rencontra la mort où il ſe flattoit de triompher. Victime de faux principes, entraîné dans la révolte par des ambitieux intéreſſés, ſon courage & ſa mort euſſent fait honneur à une meilleure cauſe!

On fait ici, dans ce moment, les proviſions pour l'hiver. Si vous voyiez l'immenſe quantité de trains de bois que l'on flotte ſur le fleuve, vous ne pourriez jamais vous perſuader qu'il ſoit poſſible de la conſommer. On m'aſſure cependant que ce n'eſt qu'une très-légere portion de ce qui doit arriver. D'après cela, il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait été obligé d'abattre des maiſons pour ſe procurer du bois de chauffage l'hiver dernier, tandis qu'on faiſoit le ſiege.

Les Européens doivent néceſſairement être effrayés de la rigueur de la ſaiſon, quand ils examinent les précautions que prennent les Canadiens pour s'en garantir, & le ſoin avec lequel ils collent du papier autour de leurs fenêtres, & bouchent toutes les crevaſſes, & juſqu'aux moindres fentes par où le froid peut pénétrer.

Au lieu d'avoir, comme nous, des che-

minées, ils ſont uſage de poëles de fer qui doivent être très-mal-ſains. J'entrai, il y a quelques jours, dans une chambre où il y en avoit un allumé, mais je n'y reſtai pas cinq minutes ſans être ſaiſi d'un mal de tête inſupportable, que je ne puis attribuer qu'à l'air ſulphureux qui émane de ces poëles. Je ſuis perſuadé que c'eſt à cet uſage que les Canadiens doivent cette conſtitution débile qu'ils ont tous. L'habitude triomphe de tout, & j'eſpere qu'avec le temps, je pourrai me réconcilier à cette maniere de ſe chauffer.

Tous les bâtimens qui ſont ici ſe préparent à remettre à la voile pour l'Angleterre, de peur que le fleuve, venant à ſe geler, ne les retiennent plus long-temps qu'ils ne voudroient.

Je me ſuis rendu, cet après-dîner, ſur les remparts, pour voir partir la frégate l'*Appollo*, qui tranſporte le général Burgoyne en Angleterre. Ce général emporte avec lui, j'en ſuis ſûr, les vœux ardens de tous les individus qui compoſent l'armée, pour ſa ſûreté & pour ſon heureuſe arrivée. Ce brave officier unit à la dignité de ſon emploi, &

à cette attention exacte & ſi néceſſaire pour la diſcipline militaire, la bonté, l'humanité, la douceur qui doivent le rendre cher à tous ceux qui ont le bonheur de ſervir ſous ſes ordres. Quant à moi, je dirai volontiers avec Shakeſpéar « : Puiſſent les vents, accourir de tous les coins de l'univers, careſſer ſes voiles, & guider tranquillement ſon navire vers le port » !

Je conſervai mon poſte autant de temps que je pus diſtinguer l'*Appollo* qui, favoriſé d'un bon vent, deſcendoit majeſtueuſement le fleuve & fut bientôt hors de la portée de la vue. Vous ne ſauriez croire combien je me ſuis ſenti affecté. J'avoue que, plus d'une fois, je me ſuis ſurpris à envier le ſort de ceux qui navigoient ſur ſon bord. Cette idée réveilloit en moi une foule de ſouvenirs tendres que l'homme ſenſible ne doit pas déſavouer. Treve à ces idées chagrinantes : je ne ſuis pas encore parvenu à l'inſtant de ſoupirer après mon pays, après mes amis ; &, pour ne pas m'appeſantir ſur ce ſujet, je finis en vous aſſurant, &c.

LETTRE X.

Montréal, le 16 Novembre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je ſuis arrivé bien portant à Montréal, après une marche extrêmement ennuyeuſe, de près de trois ſemaines, ce qui eſt un aſſez bon apprentiſſage pour un jeune ſoldat.

Comme nous ne pouvions pas faire beaucoup de milles par jour, vu la rigueur de la ſaiſon, le mauvais état des chemins & le peu de longueur des jours, je me trouve en état de vous donner quelques détails ſur le pays qui ſe trouve entre Quebec & cette ville.

Les deux côtés de la riviere ſont parfaitement bien cultivés, & forment des perſpectives très-agréables. La plupart des fermes ſont bâties tout-à-fait ſur le bord de l'eau. Elles ſont ſituées à une certaine diſtance les unes des autres, de maniere que le fermier a ſon terrein parfaitement diſtinct de celui

de ſes voiſins. Si une ordonnance rendue en 1745, lorſque le pays étoit ſous le gouvernement de la France, eût eu ſon exécution, on n'auroit vu qu'une rue de Quebec ici. Cette ordonnance défendoit aux Canadiens de donner à leurs plantations plus d'un acre & demi de largeur, ſur trente ou quarante de profondeur. Les héritiers oiſifs n'auroient pas alors attendu ſi tranquillement la mort de leurs parens. Ils auroient été forcés de former de nouvelles plantations, & des forêts immenſes n'auroient pas long-temps ſéparé les habitations les unes des autres.

Cette indolence étoit-elle alors dans leur caractere, ou provenoit-elle de la rigueur de leur gouvernement ? c'eſt ce que je ne déciderai pas ; mais ils paroiſſent n'être plus les mêmes aujourd'hui. Ils ſont devenus actifs, induſtrieux ; & je les ai vu, dans pluſieurs endroits, occupés à abattre les bois, pour former des plantations nouvelles.

La plupart des fermes ſont bâties en pierres : elles ſont compoſées de trois ou quatre chambres, dans l'une deſquelles ſe trouve un poële conſtruit, à peu de choſe

près, comme ceux dont j'ai déjà eu occaſion de vous parler. On voit, à côté de quelques-unes, des vergers qui y ſont adjacens, mais c'eſt dans le plus petit nombre, toutes ont un très-bon jardin potager.

De trois lieues en trois lieues on trouve une égliſe avec une eſpece de petit village compoſé du presbytere, de l'auberge, de l'école pour les garçons & pour les filles, & de quelques maiſons appartenantes à des négocians; mais ces bâtimens ſont tellement épars, & en ſi petit nombre, qu'en les voyant vous pouvez à peine vous former l'idée d'un village. Le commerce eſt regardé, par tous les deſcendans des nobles, comme dégradant : les habitans qui ont quelque degré d'alliance avec les ſeigneurs du pays, quoique ne croyant pas déroger en labourant, en ſemant, en récoltant ſur leurs habitations, s'imagineroient être déſhonorés s'ils ſe livroient à quelques profeſſions méchaniques, ou s'ils trafiquoient. Cependant, une choſe qui me cauſa beaucoup de ſurpriſe, fut de trouver que le principal habitant de chaque village, qui, ordinairement, ſe qualifie de noble, étoit le maître

de poſte, & le ſeul aubergiſte de l'endroit. Cette nobleſſe qui ne veut pas commercer ne croit pas déroger en fourniſſant le gîte & la nourriture aux voyageurs, à leurs domeſtiques & à leurs chevaux. Je me ſouviens que vous m'avez dit que pareille choſe exiſtoit dans beaucoup d'endroits de l'Italie.

Entre chaque égliſe ou village, on trouve des croix placées ſur le côté de la route qui eſt parallele au bord du fleuve; on en voit de même par tout le Canada : elles ſont faites de bois, d'environ quinze ou vingt pieds de hauteur & d'une groſſeur proportionnée. Dans le côté qui regarde la route, il y a un trou carré où ſont placés des figures de cire repréſentant notre Sauveur ou la ſainte Vierge avec l'enfant Jéſus dans ſes bras; un carreau de vître ferme cette ouverture, & empêche que l'image ne ſoit endommagée par le mauvais temps. Ces croix ſont ornées de tous les inſtrumens que l'on ſuppoſe que les juifs employerent pour crucifier notre Seigneur, tels qu'un marteau, des tenailles, des clous, une éponge, &c. On voit au haut de pluſieurs de ces croix la figure d'un coq; cela m'a paru aſſez ſin-

gulier, car cet animal n'a aucun rapport avec la crucifixion. On a vraiſemblablement voulu faire alluſion au chant du coq, quand Saint-Pierre nia, par trois fois, qu'il connût Jéſus.

Ces croix, quelque bonne que ſoit l'intention de ceux qui les y ont placées, ſont très-incommodes pour les voyageurs qui ne ſont pas tout-à-fait auſſi ſuperſtitieux que les Canadiens; elles occaſionnent des délais fort incommodes, ſur-tout quand le temps eſt mauvais; car, lorſque les conducteurs des caleches, qui ſont ouvertes à-peu-près comme nos cabriolets, arrivent auprès d'une de ces croix, ils deſcendent ou de cheval ou de voiture, s'agenouillent & font une longue priere, quelque temps qu'il faſſe.

La maniere ordinaire de voyager eſt de ſe ſervir de ces caleches. Le cocher de celles qui ſont conduites par la poſte ſe met ſur le devant, &, quelque preſſé que vous ſoyiez d'arriver, il mettra pied à terre à chacune des croix, & fera ſon adoration uſuelle.

Un jour, pendant la marche, nous fûmes envoyés en avant, le capitaine Grattan, que vous connoiſſez ſi aimable, & moi,

pour marquer les logis. Afin d'aller plus vîte, nous prîmes une chaiſe de poſte ; le temps étoit ſi froid que nos doubles fourrures pouvoient à peine nous garantir d'être gelés. Nous avions à peine fait un mille lorſque nous parvînmes à une croix ; le cocher s'arrêta auſſi-tôt & mit pied à terre, nous lui en demandâmes la raiſon, & il nous dit que ce n'étoit que pour faire *une petite priere. Cette petite priere* dura au moins cinq minutes, après quoi il remonta ſur ſon ſiege : nous nous plaignions d'être preſque morts de froids, lorſqu'il nous aſſura qu'il alloit ſe dépêcher. Après avoir pris ſa pipe & pouſſé deux ou trois bouffées de fumée, il fouetta ſes chevaux & nous mena d'un train à réparer la perte du temps. Un mille & demi plus loin, une ſeconde croix ſe préſenta : nouvel arrêt, il voulut deſcendre pour faire encore *une petite priere ;* mais comme nous nous y oppoſâmes, il nous demanda ſeulement le temps de faire un ſigne de croix, le fit à la hâte, & nous partîmes comme un trait. Nous n'avions pas trop à nous plaindre, nous roulions avec une vîteſſe incroyable, & nous ne tardâmes

pas à arriver dans le village auquel devoit ſe terminer notre courſe.

Je conclus, trouvant une occaſion de faire partir cette lettre ; malgré le peu de choſes qu'elle contient, elle vous prouvera que je ſuis toujours en bonne ſanté, que je ne vous oublie pas, & elle vous tranſmettra les aſſurances de l'attachement inviolable avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE XI.

De Montréal, le 20 Novembre 1776.

MON CHER AMI,

Je reprendrai mes obſervations, & je vous ferai part des dernieres circonſtances de ma route de Quebec ici.

A la moitié du chemin de Quebec à Montréal, ſe trouve une ville appellée *Trois-Rivieres*. Elle prend ſon nom de trois rivieres qui s'y réuniſſent & ſe jettent dans le fleuve Saint-Laurent. Avant de vous parler de cette ville, vous me permettrez de vous rapporter

une petite hiſtoire qui nous arriva, à l'inſtant même où nous entrâmes dans la ville. A un demi-mille environ de cet endroit, nous fûmes frappés d'une odeur ſi forte & en même temps ſi déſagréable que nous en étions preſque ſuffoqués. Nous en fûmes incommodés juſqu'aux portes des Trois-Rivieres. Nous étant informés d'où pouvoit provenir cette odeur preſqu'inſupportable, nous apprîmes qu'elle étoit produite par un animal que les Canadiens appellent *l'enfant du diable* ou *la bête puante*. Lorſque cet animal eſt attaqué, il laiſſe aller ſon urine qui porte l'infection juſqu'à une grande diſtance, & c'eſt de-là qu'il tire ſon nom. Cette légere imperfection à part, c'eſt un animal magnifique, de la taille d'un chat, & qui porte une ſuperbe fourrure, d'un gris obſcur, ayant, ſur le dos, une raie d'une blancheur éblouiſſante, qui va de la tête à la queue; cette queue eſt très-garnie, ſemblable à celle d'un renard, & torſe comme celle d'un écureuil. Celui-là avoit eté pourſuivi par quelques chiens que les ſoldats avoient avec eux, & qui le forcerent de traverſer le chemin.

. La campagne des environs de la ville eſt très-agréable, & l'on y voit pluſieurs maiſons bien bâties; elles ont cependant été fort endommagées par les Américains quand, cet été, ils abandonnerent le pays après avoir été battus, & que leur armée eut été miſe en déroute. Ce lieu ſert de quartier d'hiver aux troupes allemandes, ſous les ordres du général Reideſel. Il commande pareillement le diſtrict entre Quebec & Montréal.

Cette ville, par rapport aux trois rivieres qui s'y réuniſſent, eſt très-fréquentée par différentes nations indiennes. Elle a été bâtie dans l'intention d'attirer principalement ceux qui habitent le nord. On avoit tout lieu d'eſpérer de la voir devenir la ſeconde de la province, mais le commerce de fourrures en fut bientôt enlevé pour être tranſporté à Montréal, qui eſt de quelques lieues plus voiſin des nations indiennes; & quoique nous ayions pluſieurs marchés ſur le lac Ontario & ſur le lac ſupérieur, Montréal conſervera toujours ſon importance, comme étant l'endroit où les navires peuvent arriver plus facilement pour y prendre les

fourrures que l'on veut exporter en Angleterre. La ville des Trois-Rivieres a maintenant perdu tous ſes avantages mercantiles, & n'eſt plus ſupportée que par les voyageurs qui ſe rendent d'une ville dans l'autre, & paſſent par celle-là.

Il y a pluſieurs égliſes, & deux couvents, dont les religieuſes ſont regardées comme les plus adroites de tout le Canada. Elles s'occupent à faire des ornemens de fantaiſies, des ouvrages à l'aiguille, & des bagatelles curieuſes.

Pendant mon ſéjour aux Trois-Rivieres, il y vint pluſieurs Indiens du pays des Illinois, accompagnés d'un interprête, pour nous informer que les principaux du pays s'y rendroient au printemps, & prendroient les armes en faveur de *leur bon frere qui réſide au-delà des eaux*. Parmi ces Indiens, j'en vis un qui avoit, attachée autour de ſon cou, une image de la vierge tenant l'enfant Jéſus dans ſes bras. Je fus d'autant plus étonné qu'il étoit d'une nation que l'on regarde comme très-féroce, & que les miſſionnaires françois avoient en vain tenté de convertir à la foi chrétienne; j'en demandai la raiſon

à l'interprête qui me répondit que, dans quelques eſcarmouches qui avoient eu lieu entre les Illinois & les Canadiens, parmi d'autres effets, cette image étoit tombée entre les mains des premiers. Quelque temps après, un miſſionnaire françois (il s'en trouve un grand nombre qui voyagent dans l'intérieur du Canada, pour entretenir des liaiſons d'amitié avec ſes habitans, & les convertir au chriſtianiſme), rencontra, par haſard, l'homme qui ſe paroit de cette relique, & il lui en témoigna ſa ſurpriſe : la maniere dont il manifeſta ſon étonnement fut telle qu'elle excita la curioſité du pauvre ſauvage ; il demanda au miſſionnaire ce que repréſentoit cette image, & celui-ci flatté de la queſtion qui le mettoit à même de parler de religion, lui répondit qu'elle repréſentoit la mere de ſon Dieu, & que l'enfant qu'elle tenoit dans ſes bras étoit Dieu lui-même qui s'étoit fait homme pour le ſalut de l'eſpece humaine. Il lui expliqua alors le myſtere de l'incarnation, l'aſſurant que, dans tous les dangers où ſe trouvoient les chrétiens, ils invoquoient cette mere ſainte, & qu'elle manquoit rarement de les délivrer. L'Indien

prêta attentivement l'oreille à ce diſcours ; & enſuite il ſe retira.

Etant quelques jours après à la chaſſe, à l'inſtant même où il venoit de décharger ſon fuſil ſur un daim, un Indien *Outagami*, dont la nation étoit alors en guerre avec celle des *Illinois*, ſortit d'une embuſcade où il s'étoit caché, & le coucha en joue. Dans cette ſituation effrayante, l'Illinois ſe rappella ce que le miſſionnaire lui avoit dit de la mere de Dieu, & il invoqua ſa protection. L'Outagami voulut en vain lui lâcher ſon coup, l'arme ne fit pas feu ; il amorça & arma de nouveau, mais auſſi inutilement ; le fuſil rata cinq fois, ce qui donna à l'Illinois le temps de recharger le ſien, & de mettre en joue ſon adverſaire qui aima mieux ſe rendre priſonnier que d'être tué. Depuis ce temps, il n'eſt jamais ſorti de ſon village ſans avoir ſur lui cette ſauve-garde qui, à ce qu'il imagine, le rend invulnérable. Il n'y a pas de doute que ce ne ſoit cet événement qui l'ait déterminé à embraſſer la religion chrétienne, & à ſe ſoumettre à la perſuaſion de Rome. Je le ſuivis juſqu'à la grande égliſe, où, en entrant, il prit

de l'eau-benite & fit un ſigne de croix. Il ſe mit enſuite à genoux, & pria avec autant de ferveur que le plus dévot des Canadiens. Mais revenons à mon ſujet.

La route, depuis Quebec juſqu'ici, ſuit à-peu-près le fleuve que l'on ne perd pas un inſtant de vue, & le plus ſouvent on longe le rivage : elle eſt, par cette raiſon, très-agréable pour les voyageurs, & principalement en été, où un vent frais, qui ſouffle conſtamment du fleuve, rafraîchit l'air.

Depuis Quebec juſqu'aux Trois-Rivieres, le fleuve Saint-Laurent eſt extrêmement large, &, dans cet endroit, il forme un beau lac, nommé le lac Saint-Pierre, dont l'étendue eſt ſi vaſte que l'œil ne peut atteindre juſqu'à l'autre rive : on ne diſtingue qu'un immenſe volume d'eau, ſemé de quelques îles, entre leſquelles naviguent continuellement une infinité de petits bâtimens, ce qui en rend la vue tout-à-fait délicieuſe. La marée ne ſe fait pas ſentir au-delà de ce lac qui ſe termine à quelques lieues au-deſſus des Trois-Rivieres. On n'y retrouve plus que le fleuve qui court avec une étonnante rapidité,

rapidité, & au point de faire ſept ou huit milles par heure. On a peine à ſe perſuader que ce ſoit le même fleuve, car ou la marée monte, il fait à peine plus de quatre milles à l'heure; & de l'inſtant où ſon courant n'eſt plus gêné par le flux, ſa rapidité augmente tellement, qu'à la hauteur de Montréal, elle parcourt plus de dix milles dans le même eſpace de temps. Il en réſulte que ſa navigation eſt extrêmement difficile, & qu'il n'y a qu'au moyen d'un vent très-fort & favorable, en déployant toutes les voiles, que l'on peut parvenir à le remonter. Il y a des bâtimens qui, ayant vent contraire, & ſeulement de légeres briſes, ont été auſſi long-temps à remonter des Trois-Rivieres à Montréal qu'ils avoient été à faire la traverſée de l'Angleterre à Quebec.

La rapidité du courant rend le paſſage du fleuve non-ſeulement déſagréable, mais dangereux. Si l'on n'a pas un pilote extrêmement habile, on court riſque d'être emporté à une lieue & plus de l'endroit où l'on ſe propoſe d'aborder. Vous ſeriez ſurpris de l'adreſſe avec laquelle les Canadiens manient leurs piroques; mais les Indiens en

déploient encore bien davantage avec les leurs qui ſont conſtruites d'une maniere infiniment plus légere. Comme ces deux eſpeces de piroques ſont d'un très-grand uſage dans ce pays, je tâcherai de vous les décrire de maniere à ce que vous puiſſiez vous en former une idée exacte.

Les canots que les Canadiens emploient ſont appellés canots de bois, étant creuſés à même le tronc de l'orme rouge : on en voit d'aſſez grands pour pouvoir contenir vingt perſonnes.

Les piroques des Indiens ſont conſtruites avec l'écorce du bouleau, & on les appelle piroques de bouleau. Ils en joignent les différentes parties avec un fil formé avec l'intérieur de la même écorce, & les enduiſent avec une poix, ou, pour mieux dire, avec une matiere bitumineuſe, reſſemblante à la poix ; afin de les empêcher de faire eau ; ils en forment les côtes de branches d'hikory. Ces piroques different de grandeur, les unes ne ſont faites que pour contenir deux perſonnes, & les autres peuvent en recevoir juſqu'à trente.

Les Indiens conduiſent aiſément ces légeres

barques, par le moyen de leurs pagaies ; &, quand ils marchent avec le courant, leur vîteſſe eſt prodigieuſe ; un ſeul coup de rame ſuffit pour leur faire faire deux fois la longueur de la piroque. Ce fut dans une piroque de bouleau que le général Carleton, accompagné d'un aide-de-camp, paſſa à travers la flotte ennemie, lorſqu'il quitta Montréal pour aller mettre Québec dans un meilleur état de défenſe.

Ne voulant pas manquer l'occaſion que m'offre un officier qui part pour Québec, & qui ſe charge de ma lettre, je ſuis obligé de conclure. Vous y découvrirez facilement la main & le ſtyle du jeune voyageur, à qui tout ce qu'il rencontre de nouveau fait ouvrir de grands yeux ; tout ce que je deſire eſt qu'elle vous procure un quart-d'heure d'amuſement. Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

De Montréal, le 26 Novembre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Avant de vous faire la deſcription de cette ville, je vous parlerai de l'île ſur laquelle elle eſt ſituée, & d'où elle tire ſon nom.

Cette île, qui a environ dix lieues de longueur ſur quatre de largeur, eſt formée par le fleuve Saint-Laurent. Au centre ſe trouvent deux grandes montagnes, qui ſont les premieres que l'on apperçoit ſur la rive ſeptentrionale du fleuve, & auxquelles les premiers qui pénétrerent dans ce pays, donnerent le nom de *Monts-Royaux*; l'île prit de-là le nom de *Mont-Royal*, & enſuite, par corruption, celui de *Montréal*.

De tous les pays adjacens, on convient qu'il n'y en a pas dont le climat ſoit auſſi doux, auſſi agréable, & le ſol auſſi fertile. Avec tant d'avantages naturels, n'eſt-il pas ſurprenant de la voir ſi peu habitée & ſi

mal cultivée. Excepté à deux ou trois milles autour de la ville, le pays eſt couvert de bois, & on n'y voit que très-peu de plantations.

Une choſe qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que cette île en contient une plus petite, d'environ trois milles de longueur, & d'un demi-mille de largeur, formée par deux ſaignées du fleuve Saint-Laurent. Sur cette petite île, appellée *l'Iſle de Jéſus*, on a abattu preſque tous les bois, & on a bâti une petite égliſe, & quelques maiſons qui font un très-joli point de vue, en les regardant de Montréal. Elle eſt ſituée de maniere que vous ne pouvez pas faire beaucoup de chemin, dans quelque direction que ce ſoit, ſans rencontrer *l'Iſle de Jéſus*, ce qui fait une agréable diverſion pour l'œil du voyageur, fatigué de n'avoir apperçu, juſques-là, que des arbres.

Il eſt très-difficile de gravir les deux montagnes dont je viens de vous parler, & de parvenir juſques ſur leur ſommet; mais lorſqu'on l'a atteint on eſt amplement dédommagé de ſes peines, & des dangers que l'on a bravés, par la perſpective magnifique

qui s'offre de tous côtés à la vue. On domine l'île entiere & le pays adjacent, à pluſieurs lieues à la ronde. On peut même appercevoir de-là les montagnes qui s'élevent au-deſſus du lac *Champlain*, & que l'on appelle les *Montagnes-Vertes*, quoiqu'elles ſoient à près de ſoixante milles de diſtance. Ce n'eſt cependant qu'une vaſte forêt que l'on a ſous les yeux : la ſcene n'eſt diverſifiée que par trois objets : la ville de Montréal, le fleuve Saint-Laurent, & les montagnes de Chanibléc. Ces montagnes ſont très-belles, &, ce qui les rend encore plus remarquables, c'eſt qu'elles s'élevent d'un terrein abſolument uni, & qu'on n'apperçoit pas une ſeule monticule à pluſieurs lieues à la ronde. Elles ſont infiniment plus hautes que les montagnes de l'île de Montréal.

La ville forme un quarré long, partagé en rues régulieres & bien alignées. Il y a pluſieurs égliſes, mais elles ſe ſont reſſenties, auſſi bien qu'un grand nombre de maiſons, des ravages de cette guerre.

Montréal eſt entouré d'une muraille & d'un foſſé à ſec, au bout duquel ſe trouve une fortereſſe. Il y a pluſieurs années que

l'on conſtruiſit les fortifications pour ſe mettre en état de défenſe contre les Indiens ; &, depuis le commencement de la guerre, on y a fait des augmentations conſidérables. Cette ville eſt cependant ſituée de maniere à ne pouvoir pas ſoutenir un ſiege régulier, ayant pluſieurs monticules qui la dominent de différens côtés.

Lorſque le Canada fut cédé aux Anglois, Montréal étoit preſque auſſi conſidérable que Quebec, mais depuis, cette ville a ſouffert beaucoup de dommages par le feu. Il eſt même ſurprenant que, dans un moment ou dans un autre, elle n'ait pas été totalement détruite. L'hiver, lorſque les habitans vont ſe coucher, ils ont coutume d'allumer un grand feu dans leurs poëles, & de le laiſſer brûler toute la nuit : ces poëles ſont rouges le matin, & vous pouvez juger, par-là, du danger que courroient les maiſons, quand elles étoient toutes de bois. Il reſte un fort petit nombre de ces anciennes maiſons, excepté dans les fauxbourgs de la ville. Preſque toutes ſont aujourd'hui bâties en pierres.

Les habitans de cette ville, ainſi que ceux

de Quebec, ont été tant de fois expoſés au ravage des flammes, qu'ils conſtruiſent maintenant leurs bâtimens de maniere à être en ſûreté, non-ſeulement contre le feu, mais encore contre les voleurs qui ſeroient tentés de s'introduire chez eux. Les précautions qu'ils prennent ſont aſſez ſingulieres pour mériter votre attention.

La maniere conſiſte en un étage élevé bâti en pierre; les appartemens ſont ſéparés par des murs ſi épais que ſi le feu prenoit dans une des chambres, il ſeroit impoſſible qu'il ſe communiquât aux autres. Le haut de la maiſon eſt couvert d'une voute épaiſſe, &, quand même le toît qui eſt au-deſſus ſeroit en feu, les flammes ne pourroient pénétrer juſques dans l'intérieur, ni cauſer aucun dommage. Quebec ayant été pluſieurs fois aſſiégé, les habitans font cette voute à l'épreuve même de la bombe.

Chaque appartement a une double porte, l'une de bois dans l'intérieur, l'autre de fer à l'extérieur; on ne ferme cette derniere que lorſque les gens de la maiſon vont ſe coucher. Les fenêtres ont de même de doubles volets. Pour la principale porte de

la maiſon, cette précaution ne paroît pas encore ſuffiſante, & on ajoute une troiſieme porte de fer qui ſe ferme en-dedans.

Ces portes & ces volets ſont faits d'un fer battu qui a près d'un demi-pouce d'épaiſſeur, & ils ſont pleins. Vous vous imaginez, peut-être, que cela doit donner, à la maiſon, une fort vilaine apparence ? Au contraire ; comme ils ſont la plupart peints en vert, cela contraſte très-agréablement avec la blancheur de la maiſon, qui en acquiert un nouveau luſtre.

Les marchands de cette ville ſont maintenant très-occupés à faire leurs préparatifs pour expédier les fourrures deſtinées pour l'Angleterre, avant que l'hiver devienne plus rigoureux. La raiſon qui les engage à différer ſi long-temps eſt qu'ils attendent que tous ceux qui vont en trafiquer avec les Indiens ſoient de retour ; & il y en a pluſieurs qui ne font que d'arriver. Les marchands retardent, en général, leurs envois auſſi long-temps qu'ils eſperent de voir revenir leurs commiſſionnaires ; & ce retard eſt quelquefois ſi long qu'ils manquent,

pour cette année, à ſe défaire de leurs marchandiſes.

Les gens qui vont négocier avec les naturels, rencontrent, ſans ceſſe, tant de difficultés, tant de dangers; leur vie eſt ſi ſouvent expoſée, qu'il n'y a que la certitude qu'ils ont d'amaſſer une groſſe fortune, en trois ou quatre voyages, qui puiſſe les déterminer à les entreprendre.

Ils partent au printems, en bande de vingt ou trente perſonnes, & munis de huit à dix grands canots de bouleau. Ils n'ont point de route fixe à prendre; mais ils vont du côté où ils eſperent rencontrer quelques hordes d'Indiens. Ils voguent la plupart du temps ſur les lacs qui ſe trouvent dans les pays élevés. Quelquefois ils portent leurs marchandiſes & leurs canots à travers les torrens qui ſont des ſaignées du fleuve, dont la rapidité eſt augmentée par les deſcentes, ou bien ils gagnent, par terre, d'autres rivieres qu'ils remontent pendant quelques lieues: s'ils ne rencontrent pas d'Indiens, ils reviennent alors ſur leurs pas juſqu'au lac, & pourſuivent leur route vers le couchant.

Les marchandiſes qu'ils emportent avec eux, pour les changer contre les fourrures, conſiſtent principalement en eau-de-vie, en tabac, & en une ſorte de couverture de laine ou ſerge extrêmement épaiſſe. Ils prennent encore des fuſils, de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, des tomahawks, des miroirs, du vermillon & d'autres peintures; & quand un Indien apperçoit parmi ces objets quelque choſe qui lui fait envie, ou dont il a beſoin, il en donnera, en peaux, dix fois la valeur. Mais c'eſt principalement de la poudre, des balles, des peintures, de l'eau-de-vie & du tabac, dont ils ſont curieux.

Ces marchands traverſent, avec une adreſſe & une patience incroyables, les plus grands lacs, & les rivieres les plus larges, portant avec eux leurs marchandiſes juſques dans les endroits les plus reculés de l'Amérique. Ils ſont ordinairement abſens pendant environ trois ans. Avant leur départ, ils font leur teſtament, ils mettent toutes leurs affaires en regle; pluſieurs d'entre ces compagnies, ou quelquefois toute la troupe entiere, ayant été mis à mort par les Indiens qui vouloient,

ou s'emparer de leurs marchandiſes, ou venger la mort de quelques-uns des leurs, due à l'effet des fuſils qui crevent dans leurs mains, & que ces marchands leur ont vendu. C'eſt un événement qui arrive fréquemment, car les fuſils dont ils ſe muniſſent n'ont jamais été éprouvés, & ne ſont pas ſuſceptibles de l'être. Les Indiens n'attendent pas qu'ils rencontrent l'homme qui leur a cédé l'arme meurtriere pour exercer leur vengeance; il leur ſuffit que ce ſoit un de ſes compagnons. Je dois vous obſerver que les fuſils que l'on prend, pour être ainſi troqués, ſont montés d'une maniere très-propre, afin d'attirer les regards de ces pauvres créatures; & très-ſouvent, après avoir tiré cinq ou ſix coups, ils crevent dans la main du malheureux acquéreur qui perd une main, un bras, ou quelquefois la vie. Ceux qui font ce commerce doivent certainement être meilleurs juges que moi de ce qui leur convient de faire à cet égard, mais je ne puis m'empêcher de penſer qu'il y a en cela de la cruauté, & même une fort mauvaiſe politique.

Une récompenſe ayant été promiſe à celui

qui découvriroit un paſſage au nord-oueſt de l'Amérique, ou ſi le continent touchoit aux grandes Indes, ſuppoſitions toutes deux très-accréditées par les Européens; pluſieurs de ces marchands ont tâché de trouver quelle étoit la véritable. Comme il ſe fait, chaque année, de nouvelles découvertes, il n'y a pas de doute que l'on ne faſſe auſſi celle-là, ſoit dans un temps, ſoit dans un autre. Celui qui a, juſqu'ici, pénétré plus avant eſt un nommé Henry: il a rapporté avoir voyagé pendant dix jours dans une grande plaine couverte ſeulement d'une herbe fort épaiſſe, de trois à quatre pieds de hauteur, & qu'il avoit rencontré de nombreux troupeaux de buffles, & obſervé les traces de pluſieurs autres. Le onzieme jour de ſa marche, il arriva ſur le bord d'une grande riviere qu'il n'oſa pas riſquer de traverſer dans un canot: l'eau de cette riviere étoit ſalée, & ſon cours étoit d'une incroyable rapidité; ce qui lui fit conclure que c'étoit le paſſage du nord-oueſt, cherché depuis ſi long-temps.

Que cela ſoit ou non, il eſt bien à deſirer que lorſque la malheureuſe querelle qui

ſépare l'Amérique de la mere-patrie ſera terminée, le gouvernement s'occupe d'une découverte auſſi importante & qui, ſi elle étoit faite, tourneroit à l'avantage, non-ſeulement de l'Angleterre, mais même du monde entier. Nous avons déjà fait des découvertes ſi ſurprenantes & ſi utiles dans les mers du ſud, qu'aſſurément celle-ci pourroit paroître d'une importance aſſez grande pour juſtifier la dépenſe d'une expédition que l'on confieroit à des perſonnes capables de s'en acquitter, & qui iroient vérifier le fait.

Si, après tant de vains efforts, un homme ſe préſente, dont l'ame noble & courageuſe ſe ſente capable de braver tous les dangers, de vaincre toutes les difficultés, ſi cet homme eſt doué d'une patience que rien ne puiſſe ébranler; s'il eſt animé d'un deſir ardent d'acquérir de la gloire, ſeul motif qui puiſſe engager l'homme à mépriſer la vie en le rendant propre aux plus grandes entrepriſes; s'il eſt aſſez éclairé pour juger ſainement des objets qui ſe préſentent à ſes yeux; s'il a aſſez de bonne foi pour ne rapporter que ce qu'il a vu; ſi, dis-je, cet homme ſe préſente (& il en exiſte aſſu-

rément) & qu'il parte chargé de cette commiſſion glorieuſe, il eſt à croire que ſes recherches ſeront couronnées du ſuccès. Mais dans le cas où, après une telle entrepriſe, ce paſſage célebre reſteroit encore inconnu, on doit conclure, ou qu'il n'exiſte pas, ou qu'il n'eſt pas donné à l'homme de le découvrir.

Je n'ajouterai rien à ces réflexions, dans la crainte de manquer l'occaſion de vous faire paſſer ma lettre. Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

De Montréal, le 30 Novembre 1776.

MON CHER AMI,

J'allai, il y a quelques jours, rendre une viſite à notre ami Shlagell, du vingt-unieme régiment, à Saint-Jean, où il eſt en quartier d'hiver. Je ne vous dirai pas que j'ai trouvé l'endroit fort agréable; il a tout l'air d'un chantier, & on paroît y être fort occupé. On y radoube maintenant les vaiſſeaux de la flotte qui étoit ſur le lac, ainſi que les

bâtimens enlevés aux Américains. Ils ſont poſés ſur les formes pour les garantir de la gelée ; &, au printemps prochain, ces bâtimens, avec ceux que nous avions déjà, & les derniers pris ſur les Américains, formeront une flotte infiniment ſupérieure à celle qu'avec tous les efforts poſſibles nos ennemis pourroient envoyer ſur les lacs.

Nous avons ici deux Goelettes, le *Carleton* & la *Maria* ; elles ont été bâties en Angleterre de maniere à pouvoir être démontées & tranſportées par terre. Après qu'elles eurent fait voile depuis l'Angleterre juſqu'à la bouche des torrens, qui les empêcha de remonter juſqu'à Saint-Jean, plutôt que de perdre du temps à les démonter & à les remonter, M. Shanck, lieutenant de marine, & habile officier, informa le général Carleton qu'on pouvoit les tranſporter entieres & par terre juſqu'à Saint-Jean, ſur un berceau, en faiſant une bonne route pour les conduire. Le général goûta cet avis & on employa toute l'armée à couper une route. On avoit déjà fait faire un demi-mille à l'un de ces bâtimens, par le moyen de cables attachés à des linges, de dix en dix toiſes ; mais

mais le général s'appercevant que ce moyen prenoit tout autant de temps que l'autre, & donnoit beaucoup plus de peine, il ordonna de démonter les deux grelettes, ce qui fut fait en auſſi peu de temps que l'on en avoit mis à faire arriver l'une d'elles à un demi-mille.

Nos forces navales, ſur les lacs, étant l'été dernier de beaucoup inférieures à celles des Américains, on a jugé néceſſaire de les augmenter. Tous les ouvriers ont été employés ſans relâche à conſtruire une frégate, tandis que l'armée coupoit le bois néceſſaire ; elle eſt maintenant en auſſi bon état que toutes celles que le roi a dans ſa marine. Je crains que vous ne m'accuſiez, mon ami, du droit que s'arrogent les voyageurs, quand je vous dirai que l'on a employé tant de diligence à conſtruire cette frégate, que, vingt-huit jours après que la quille eut été placée, elle fut lancée ; &, ce qui vous ſurprendra plus encore, c'eſt qu'il n'y avoit que ſeize ouvriers qui travailleſſent à ſa conſtruction, encore l'un d'eux s'étant grievement bleſſé, le troiſieme jour, d'un coup

d'herminette, ne fut-il en état de travailler que fort peu.

Vous jugez quelle dut être la ſurpriſe des Américains, quand ils vinrent ſur les lacs, d'y trouver cette frégate, ſachant que, lorſqu'ils avoient quitté Saint-Jean, il n'y avoit pas de pareil bâtiment : malgré cela, ils attaquerent courageuſement notre flotte, & le vaiſſeau neuf n'eut que peu de part à l'action, le vent lui ayant manqué. Ce fut le Carleton & la Maria qui ſupporterent la plus grande partie du choc, & qui furent très-endommagés. Le général Carleton étoit à bord de la Maria pendant l'action, & échappa de près à la mort, un boulet de canon ayant paſſé tout à côté de lui pendant qu'il donnoit des ordres à un de ſes officiers. Le général, avec ce ſang froid & cette intrépidité qui forment la baſe de ſon caractere, n'y parut pas faire attention ; mais ſe retournant, il donna ſes ordres avec autant de tranquillité que s'il eût été parfaitement en ſûreté.

Cette place, qu'on appelle la clef du Canada, ſera très-forte lorſque les ouvrages

ſeront achevés. Il n'y a maintenant que des cabanes conſtruites à la hâte, pour y recevoir les ouvriers & les ſoldats. Les anciennes cabanes, ainſi que le fort qui a été détruit par les Américains, lorſqu'ils l'ont abandonné, étoient autrefois entourés de bois qui ont été abattus à une aſſez grande diſtance.

Pour que vous puiſſiez vous former une juſte idée de cette place importante, je joins ici un deſſin repréſentant les deux redoutes, ainſi que la corderie, le vaiſſeau ſur le chantier, & les autres bâtimens à l'ancre près du fort. J'ai pris cette vue du fort érigé ſur la rive oppoſée de la riviere Sorel.

De Saint-Jean j'allai à l'île aux Noix, qui eſt le poſte avancé de l'armée, & ſur laquelle le vingtieme régiment eſt cantonné. Cette île a environ un mille & demi de longueur ſur trois-quarts de mille de largeur; elle étoit entierement couverte de bois, mais on en a abattu une grande partie, & j'imagine qu'avant la fin de l'hiver il n'en reſtera que bien peu. Quoique la ſaiſon ſoit ſi fort avancée & dans un climat ſi froid,

le régiment qui y eſt ſtationné eſt encore ſous les tentes, & y reſtera probablement juſqu'après Noël, époque à laquelle les corps-de-garde que l'on va conſtruire ſeront achevés.

Ces corps-de-gardes ou petites fortereſſes n'étant pas généralement connus en Angleterre, vous ne ſerez vraiſemblablement pas fâché que je vous en donne une idée. Ils ſont conſtruits de pieces de charpente poſées l'une ſur l'autre, & d'une épaiſſeur ſuffiſante pour réſiſter aux coups de mouſquets. Ces bâtimens ſont aſſez larges pour contenir cent ou cent-vingt hommes. Il s'y trouve deux pieces l'une au-deſſus de l'autre, &, dans la chambre ſupérieure, il y a une ſéparation pour les officiers. Dans chacune de ces deux chambres, ſont deux pieces d'artillerie & quatre ouvertures pour pointer les canons de quelque côté que ce petit fort ſoit attaqué. Il y a en outre des meurtrieres au niveau du ſol, à travers leſquelles, au cas où l'ennemi viendroit pendant la nuit pour mettre le feu au fort, on pourroit tirer ſur les aſſaillans. Ces corps-de-garde ſont excellens pour la défenſe, & pluſieurs

fois un nombre d'hommes très-peu conſidérable a repouſſé un ennemi trois fois plus fort. Pour que vous puiſſiez mieux comprendre encore la conſtruction de ces ſortes de fortifications, dont l'uſage n'eſt pas fort commun, je joins à ma lettre un deſſin qui en repréſente l'élévation, & un autre la coupe.

Les ſoldats, non-ſeulement ceux qui habitent l'île aux Noix, mais encore ceux qui ſont en quartier de Saint-Jean, ont été fort ſujets au ſcorbut, n'ayant, pour toute nourriture, que des ſalaiſons; mais ayant bu de la bierre de ſpruce, ils ſont tous maintenant en parfaite ſanté, ce qui prouve que cette liqueur eſt un excellent anti-ſcorbutique. Le ſpruce eſt ſi bien connu en Angleterre qu'il n'eſt pas néceſſaire de m'étendre ſur ce ſujet; la ſeule différence qu'il y ait entre celui de ce pays & celui d'Angleterre, c'eſt que l'un eſt fait avec les branches même de l'arbre qui croît ici (le ſapinette noir) & que, chez vous, c'eſt de l'eſſence de ſpruce dont on fait uſage.

Comme la rigueur de la ſaiſon intercepte toute communication, cette lettre eſt la

derniere que vous devez attendre de moi juſqu'à ce que l'hiver faſſe place au printems. Quoiqu'il me ſoit impoſſible de vous écrire, ſoyez aſſuré que je ne ceſſerai de penſer à vous. Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

De Montréal, le 18 Janvier 1777.

Je ne m'attendois pas, mon cher ami, à pouvoir vous donner ſi-tôt de mes nouvelles; mais un bâtiment partant pour ſe rendre à New-York, par la voie de Ticonderoga, je profite de cette occaſion pour me rappeller à votre ſouvenir. Puis-je employer plus agréablement des inſtans de loiſir, qu'en vous les conſacrant? Je vous dirai quels ſont ici les amuſemens de l'hiver. Le principal d'entre eux eſt de courir ſur la glace, en traîneaux; les habitans forment enſemble, & tous les jours, de nombreuſes parties. On ſe rend ordinairement à la pointe aux Trembles, à environ trois lieues de cette ville: il y a une

Hollandoiſe, établie à cet endroit, qui a la réputation de faire d'excellentes ſauciſſes, & c'eſt dans ſa maiſon que l'on s'arrête preſque toujours pour en manger & pour boire du *Porter* (bierre forte faite à Londres). Comme le vent du nord, qui ſouffle continuellement, eſt très-piquant, on arrive là avec bon appétit, & j'ai ſouvent fait ce petit repas de préférence à celui qui m'attendoit au logis. Très-peu de nos dîners de corps ſe paſſent dans l'ordre & dans la décence que l'on devroit y obſerver, & pour les rendre agréables, & pour l'honneur de la profeſſion, parce qu'il s'y trouve un trop grand nombre de jeunes gens indiſciplinables. Mais retournons aux parties de traîneaux.

Vous vous imaginerez, ſans doute, que c'eſt aller chercher bien loin une colation que de faire neuf milles pour aller & neuf milles pour revenir avant le dîner; mais cette maniere de voyager eſt ſi prompte que la plupart des habitans qui ont affaire à Quebec retardent leur voyage juſqu'à cette ſaiſon de l'année, afin d'eſſuyer moins de

fatigues, & d'être moins long-temps en route.

Les traîneaux ſont de différentes formes & repréſentent ou des oiſeaux ou des quadrupedes ; ils ſont malgré cela conſtruits à-peu-près ſur un même principe, avec cette ſeule différence que la caiſſe des traîneaux des gens du peuple touche à la glace ou à la neige, & que les traîneaux des gens d'un rang plus diſtingué ont leur caiſſe élevée à la hauteur de deux pieds, ſur une ſorte de train. Ils ſont peints de différentes couleurs, ſuivant le caprice du propriétaire. Pluſieurs, pour contraſter avec la ſaiſon, font peindre, ſur les panneaux de la caiſſe, le tonnerre, les éclairs ; &, comme je viens de le dire, c'eſt une maniere très-prompte de voyager, car les chevaux du pays font aiſément quinze milles par heure, ſur la glace. Les habitans regardent comme peu de choſe, d'aller faire, le matin, une viſite à leurs amis, à quarante ou cinquante milles de diſtance, & de revenir le même jour.

Quoique le courant du fleuve ſoit extrêmement rapide (& il eſt à préſent tout-à-

fait gelé), il y a cependant des ſources d'eau chaudes qui ne gelent pas. Pour mettre les voyageurs à l'abri du danger qu'ils courroient en s'approchant trop de ces abîmes, chaque paroiſſe, auſſi-tôt que la riviere eſt priſe, eſt obligée de planter de grands pins dans la glace, à la diſtance de dix pieds les uns des autres. Ces arbres étant de nature à reſter toujours verds, & recevant une certaine humidité de la glace, ils conſervent leurs feuilles pendant tout l'hiver; &, quand vous voyagez ſur le fleuve, vous courez toujours au milieu d'une avenue agréable.

De chaque côté de la riviere, la glace eſt tout-à-fait unie; mais, dans ſon centre, où le courant eſt ſi rapide, la glace forme des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, que les habitans ſont obligés de couper pour ſe former un paſſage par où ils puiſſent traverſer la riviere. Les bords ſont tellement pris qu'ils peuvent porter des voitures longtemps avant que le milieu ceſſe de couler; mais quand il commence à geler, le bruit de la foudre n'eſt pas comparable à celui que l'on entend. Ce bruit eſt occaſionné par la grande quantité de gros glaçons qui

ſe précipitent les uns ſur les autres dès qu'ils trouvent de la réſiſtance, & forment une infinité de montagnes plus ou moins hautes. Dans les vallons qu'elles forment, l'air eſt d'un froid inſupportable; &, lorſque vous arrivez ſur le ſommet de l'une d'elles, vous oubliez preſque la rigueur de ce froid pour vous arrêter à conſidérer la forme des glaçons qui ſont variés à l'infini, les uns repréſentant des pyramides, des cônes, des globes, & d'autres prenant la figure d'hommes, d'oiſeaux, & de toutes les eſpeces poſſibles d'animaux; en un mot, il n'eſt pas de deſcription qui puiſſe rendre la beauté de ce ſpectacle, & l'imagination de l'homme n'eſt pas aſſez féconde pour lui en faire concevoir une juſte idée.

Les Canadiens ont entr'eux une coutume *qui doit nous paroître ſinguliere* : au commencement de l'année, les hommes font tout le tour de la ville & entrent dans chaque maiſon, où ils embraſſent la maîtreſſe du logis qui reſte, pendant trois jours, toujours diſpoſée à recevoir leurs viſites. Les habitans ſe connoiſſant preſque tous, une maîtreſſe de maiſon eſt, par conſéquent, embraſſée

par la plus grande partie des hommes de la ville. Le baiſer ſe donne à la françoiſe, ſur la joue; &, lorſque l'accolade a été donnée à une dame ſur une joue, elle préſente l'autre.

Les dames angloiſes, qui ſont établies ici, plutôt que de paroître ſingulieres, ſe ſoumettent à cet uſage, excepté que le baiſer ſe donne à la maniere angloiſe. Je crois cependant que la méthode françoiſe eſt préférable à la nôtre, dans une occaſion pareille, où une dame eſt obligée de recevoir des baiſers de tous ceux qui ſe préſentent. Il me ſemble vous entendre dire, *ſans doute il a fait auſſi ſa tournée;* c'eſt vrai, je l'ai faite avec un autre officier : nous éprouvâmes même une très-grande mortification dans la maiſon d'un marchand anglois qui a une ſuperbe femme. Vous pouvez ſoupçonner que nous ne nous fîmes pas prier pour entrer, & que tous deux nous brûlions de nous conformer à l'uſage; mais vous auriez ri de la mine que nous fîmes lorſque la premiere perſonne que nous apperçûmes dans la maiſon fut le général Philipps. Il falloit attendre ſon départ avant d'em-

braſſer la maîtreſſe de la maiſon, & ſa viſite ne laiſſa pas que d'être longue. Peut-être penſerez-vous qu'en ce cas, le plaiſir dût être renforcé par la contemplation & par l'attente.

Vous devez ſuppoſer que, n'ayant jamais été juſqu'ici dans un pays catholique, j'ai été curieux d'examiner les cérémonies de la fête de Noël. Le ſoir précédent, je me rendis à la grande égliſe, où il y avoit un concours prodigieux, & je m'approchai le plus près poſſible de l'autel. Vers neuf heures, le ſervice commença par des prieres & des antiennes, ce qui dura juſqu'à dix. On apporta alors le berceau, &, lorſqu'il parut, le peuple pouſſa un grand cri. On ſe remit enſuite à prier & à chanter juſqu'à minuit, où l'officiant produiſit, à la vue du peuple, une figure de cire repréſentant un enfant ſuperbement habillé. La muſique partit auſſitôt & fut accompagnée d'un nouveau cri de joie. L'enfant ayant été dépoſé dans la crêche, on le berça juſqu'à une heure, que la cérémonie finit.

Dans quelques-uns des couvens, il y a des figures de cire parfaitement bien travaillées.

Il exiſte entr'autres une repréſentation du meſſie, faite de maniere que ſa taille augmente tous les jours, & que, d'abord dans l'enfance, il arrive, par les différentes gradations, juſqu'au point de grandeur où l'on ſuppoſe qu'étoit parvenu notre ſeigneur, lorſqu'il alla prêcher, pour la premiere fois, dans le temple. Quand j'allai, le jour de Noël, voir cet ouvrage curieux, il y avoit auſſi une figure de Saint-Joſeph, vêtu d'un habit écarlate, & ayant, ſur ſa tête, une perruque nouée; une autre repréſentant la vierge Marie, & une autre repréſentant un enfant couché dans une crêche, on voyoit à côté une tête de bœuf & une tête d'âne qui paroiſſoient attachés à la même crêche. Peu de jours après on avoit changé cette décoration, & on avoit mis à la place les mages venant faire leurs offrandes au ſauveur du monde. On continue à repréſenter ainſi, & ſucceſſivement, tous les événemens de la vie de Jéſus-Chriſt, juſqu'au temps de ſa premiere prédication dans le temple. Dans quelques momens que j'entraſſe dans l'égliſe, j'y ai toujours vu un grand nombre de perſonnes proſternées & priant.

Il ſeroit impardonnable que je terminaſſe ma lettre ſans vous parler de l'humanité du général Carleton. Il a fait habiller tous les priſonniers qui, pour la plupart, étoient preſque nuds. Il a permis que pluſieurs retournaſſent chez eux, en donnant leur parole de ne point porter les armes pendant le cours de la guerre. Ceux qui ſont ſur le point d'être échangés ont de même été habillés, & on n'a point fait, à cet égard, la moindre diſtinction entre eux & nos ſoldats.

Le haſard peut me mettre dans le cas d'être auſſi fait quelque jour priſonnier; le ſeul vœu que je puiſſe former, c'eſt de n'être pas traité plus mal que celui-là ne l'ont été ici.

Le moyen que j'emploie pour vous faire paſſer cette lettre n'étant pas bien ſûr, peut-être ne vous parviendra-t-elle pas; mais ſi vous la recevez, qu'elle vous faſſe part des vœux toujours ardens que je forme pour votre bonheur. Votre, &c.

LETTRE XV.

De Montréal, le 28 Janvier 1777.

MON CHER AMI,

Nous ſommes maintenant au fort de l'hiver, &, d'après ce que je vous ai déjà dit, peut-être ſeriez-vous tenté de croire qu'il n'y a pas au monde de pays plus déſagréable que celui-ci, ni d'êtres plus malheureux que les gens qui l'habitent ; c'eſt tout le contraire : les habitans de la ville & de la campagne paroiſſent être dans leur élément; on ne voit que parties de traîneaux, feſtins, & amuſemens de tous les genres. Les Canadiens ont, pour la danſe, le même goût que les François ; & ils ſe raſſemblent preſque tous les ſoirs tantôt dans une maiſon & tantôt dans une autre, pour ſe livrer à ce divertiſſement.

Quoique l'air ſoit ſi froid, les habitans ne reſtent jamais chez eux pendant le cours de la journée, à moins qu'il ne tombe de

là neige, ce qui arrive rarement. La premiere chûte de neige eſt ordinairement la ſeule qu'il y ait, & elle dure deux ou trois jours, après leſquels le temps ſe remet au beau. Depuis un mois nous avons toujours eu un ciel ſerein, &, excepté une ſeule fois, nous n'avons pas vu un nuage au-deſſus de nos têtes.

L'air que l'on reſpire dans le Canada eſt regardé comme le plus ſain de tout le globe, &, malgré cela, les Canadiens ſont très-ſujets à la pulmonie. On eſt étonné lorſque l'on conſidere le grand nombre de ceux qui meurent avant d'arriver à l'âge de maturité; mais auſſi quand ils y ſont parvenus, ils atteignent preſque tous à la vieilleſſe.

Un médecin célebre, le docteur Kenneby, qui eſt attaché à notre armée, attribue cela aux poëles dont les Canadiens ſe ſervent pendant l'hiver; & il eſt d'avis que, s'ils y ſubſtituoient une autre méthode de ſe procurer de la chaleur, ils vivroient très-long-temps. La raiſon qu'il en donne eſt que leur habitude eſt de tenir leur poëles toujours extrêmement échauffés; quand ils viennent du dehors, où il fait ſi froid, & qu'ils

entrent

entrent dans une de ces chambres, ils ſont preſque ſuffoqués. Combien cela ne doit-il pas être dangereux pour la ſanté, ſurtout pour les enfans, qui, ſans ceſſe, paſſent du chaud au froid. Leurs poumons & tous leurs pores ſont dilatés par la chaleur des poëles, ils s'expoſent enſuite au grand froid, ſans prendre aucune précaution, & les humeurs, qui ſont ſubitement arrêtés, ſe jettent ſouvent ſur la poitrine, ou l'affectent peu-à-peu. Il eſt très-difficile de déraciner des préjugés, de faire abolir des coutumes établies depuis long-temps; mais, ſi les Canadiens adoptoient la maniere de ſe chauffer des habitans des autres contrées ſeptentrionales, où le froid eſt preſqu'auſſi rigoureux que dans ce pays, je crois qu'ils ne tarderoient pas à en reconnoître tous les avantages.

En Ruſſie, en Allemagne, & dans toutes les parties ſeptentrionales de l'Europe, les habitans ont des poëles ſemblables à ceux des Canadiens, mais ils ſont conſtruits de maniere que, quand la chambre eſt ſuffiſamment échauffée, on ouvre une petite porte à deux battans, qui laiſſe appercevoir dans le fond un foyer bien embrâſé. La

fumée & l'air ſulphureux s'évaporent par un tuyau, & l'on reſſent une chaleur agréable. Quand l'air ſe refroidit trop, on referme les portes juſqu'à ce que la chaleur, qui ſe concentre, ſe répande de nouveau dans la chambre, au degré où on veut l'avoir. Les poëles des Canadiens ſont, au contraire, faits de maniere que, pendant tout le temps que vous reſtez dans une chambre, vous êtes preſque ſuffoqué par les vapeurs ſulphureuſes qui s'élevent & n'ont point d'iſſue pour s'échapper. C'eſt une choſe qui doit être extrêmement pernicieuſe : ſelon toutes les apparences, la complexion débile des Canadiens ne doit pas être attribuée à une autre cauſe, & la preuve en eſt dans ce que les Européens qui viennent s'établir en Canada ſe trouvent dans la même ſituation après y avoir réſidé quelque temps.

Quoique l'air ſoit ſi froid dans ce pays, la maniere de ſe vêtir, & l'uſage des poëles, empêchent que l'on en ſoit incommodé. Il n'y a point ici, non plus, de ces jours obſcurs & humides, dont on ſe plaint tant en Angleterre, & qui ſont tels que les meilleurs habits ne ſauroient vous garantir de leur effet dangereux.

L'habillement des naturels du pays eſt fort bien calculé pour le climat. Par-deſſus des vêtemens ſemblables à ceux que nous portons en Angleterre, ils ont des manteaux de laine très-chauds. Ils font encore uſage de demi-bottines qu'ils recouvrent avec des eſpèces de guêtres, pour empêcher la neige de s'amaſſer à l'entour, & ont des gants & des bonnets fourrés, qu'ils peuvent rabaiſſer pour ſe couvrir les oreilles. Ils ne développent ainſi ces fourrures que lorſque le vent du Nord-Oueſt ſouffle. Il eſt alors très-dangereux de ſortir, car on court riſque d'être gelé : cela peut arriver en un inſtant, quelquefois en tournant le coin d'une rue, & on ne s'en apperçoit pas, parce qu'on ne reſſent aucune douleur. Si on ne frotte pas ſur-le-champ la partie affectée avec de la neige, & ſi l'on ne prend pas toutes les précautions poſſibles pour empêcher la mortification, elle eſt inévitable. C'eſt ce qui arrive ſur-tout lorſqu'après un ſemblable accident on eſt aſſez imprudent pour s'approcher du feu.

Pour vous convaincre de la promptitude avec laquelle la gelée opere ſur le corps

humain, je vous rapporterai un événement qui n'a été que plaiſant, mais qui a manqué d'occaſionner un duel.

Un Officier de la garniſon, qui a un nez extrêmement gros, étoit ſorti de chez lui pour aller dîner. Il n'avoit pas fait dix pas que, tournant le coin d'une rue, un autre officier, qui le vit, lui cria : « O ciel ! votre nez eſt gelé ». Il avoit fait ſi peu de chemin qu'il ne croyoit pas que cela fût poſſible, & il s'imagina que ſon camarade avoit voulu ſe moquer de lui. Il s'enſuivit de gros mots, & les deux officiers ne ſe ſéparerent qu'après s'être donné un rendez-vous pour le lendemain. Il ſe dépêcha alors d'aller gagner ſon dîner ; mais lorſqu'il entra dans la ſalle à manger, les officiers qui y étoient l'empêcherent de s'approcher du feu, lui criant tous à-la-fois que ſon nez étoit gelé. Il commença à croire que ce n'étoit pas une plaiſanterie, & courut ſur-le-champ pour employer le remede uſité. Il fut aſſez juſtement puni de ſa vivacité & de ſon incrédulité ; car, pendant que les officiers étoient à table, il reſta dans la cour, occupé à frotter ſon nez avec de la neige, juſqu'à

ce que la circulation du ſang fût entierement rétablie.

La ſaiſon actuelle ne nous permettant pas d'exécuter aucune manœuvre, & nous portant à faire des réflexions triſtes que banniront, je l'eſpere, les ſaiſons riantes du printemps & de l'été, j'abuſerai encore de votre patience, en vous faiſant quelques obſervations ſur les effets du froid rigoureux que l'on éprouve dans cette contrée. Je me ſouviens que vous avez toujours paru prendre plaiſir à me voir faire uſage des remarques des autres, quand je les croyois plus juſtes & mieux adaptées aux circonſtances que les miennes ; j'agirai en conſéquence dans quelque choſe qui m'a frappé.

Je vous ai déjà dit que la gelée régnoit ici, à ce moment, dans toute ſa force. Parmi le grand nombre d'inconvéniens qui en réſultent pour les habitans de cette région glacée, il en eſt un ſur-tout qui eſt terrible. Le terrein y eſt tellement durci, par la force de la gelée, qu'il eſt impoſſible de creuſer des foſſes pour enterrer ceux qui meurent dans cette ſaiſon. On eſt obligé de les garder

juſqu'au dégel, pour rendre à la terre ce qui en eſt ſorti.

Vous concevez, mon ami, que d'avoir continuellement ſous les yeux le cercueil qui renferme les reſtes d'une épouſe chérie, ceux d'un bon pere, d'un fils, l'eſpoir de ſa famille, doit inévitablement prolonger l'inſtant de douleur que l'on éprouve en les perdant. Ceux que l'amour ou l'amitié attachoient ſincerement au défunt, après un auſſi long temps paſſé dans le deuil, doivent, en lui rendant les derniers devoirs, être eux-mêmes plus morts que vifs: & ces êtres qui, incapables de rien ſentir, ne peuvent s'empêcher de jetter les yeux ſur ce ſpectacle douloureux, ſont ſouvent obligés, ſans doute, de dire comme Arbuthnot:

What am I? How produc'd? And for what end?
Whence then I being? To what period tend? (1).

Vous m'excuſeriez difficilement ſi je ne

(1) Que ſuis-je? Comment ai-je été fait? & pour quelle fin? D'où ſuis-je venu? Où vais-je?

vous faiſois pas part de l'effet ſingulier que cette vue produit ſur les ſoldats allemands. Je ne ſais ſi je dois l'appeller ſimpathie, ou lui donner un autre nom; mais cela prouve fortement la liaiſon intime qui exiſte entre le corps & l'ame.

Les Allemands, par bandes de vingt ou trente à-la-fois, ſe diſent les uns aux autres qu'ils ſont ſûrs qu'ils ne vivront pas aſſez long-temps pour revoir leur patrie, mais qu'au contraire ils mourront ſous peu. Ils s'abandonnent enſuite à une profonde rêverie & à la triſteſſe que fait naître en eux cette idée qu'ils ne preſſeront plus dans leurs bras, leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, & que leurs cendres ne ſeront point dépoſées dans les lieux qui les ont vu naître. Il n'eſt aucun remede, aucun avis qui puiſſent les diſtraire de cette perſuaſion, dont il eſt auſſi certain qu'ils mourront victimes, comme il eſt ſûr qu'elle s'eſt excluſivement emparée de leurs eſprits.

C'eſt ainſi que des hommes qui ont bravé tous les dangers des batailles & des naufrages (car il n'y a certainement pas au monde de plus braves ſoldats), ſe laiſſent

intimider par les fantômes qui s'élevent dans leur imagination.

S'il arrive une mort dans la famille d'un Canadien, on dépoſe le corps dans une chambre particuliere de la maiſon; mais, dans notre hôpital, il y a une longue gallerie deſtinée à cet effet. Le ſurintendant de cette ſalle, qui eſt un apothicaire, étant un homme extrêmement ſingulier, & d'un caractere porté à la plaiſanterie, avoit placé les corps morts des pauvres Allemands dans des poſtures différentes. Les uns étoient à genoux, avec des livres dans leurs mains; d'autres aſſis avec la pipe à la bouche; pluſieurs étoient poſtés debout, appuyés contre la muraille; &, comme ils étoient revêtus de leurs habillemens, on n'auroit pas cru, au premier abord, qu'ils étoient morts: ce n'étoit qu'en s'approchant plus près, & en les conſidérant avec leurs longues mouſtaches bien peignées, & leurs viſages livides que l'on pouvoit s'en appercevoir. Il eſt impoſſible de ſe rien figurer de plus hideux, & en même temps de plus riſible & de plus ridicule.

Je n'approuve pas ces plaiſanteries ſur

un ſujet qui doit, au contraire, exciter tous les mouvemens de la ſenſibilité ; mais meſſieurs de la Faculté ſe familiariſent avec les maux qui accablent l'humanité, & le cœur de quelques-uns d'entr'eux s'endurcit au point qu'ils y deviennent inſenſibles. Je conclus en faiſant des vœux pour que vous ne tombiez jamais entre leurs mains. Quelques ſentimens qui les anime, il eſt toujours heureux de n'être point obligé d'avoir recours à leur miniſtere. Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

De Montréal, le 27 Février 1777.

MON CHER AMI,

Comme ma derniere lettre pouvoit être expoſée à tomber entre les mains de l'ennemi, je me ſuis abſtenu de vous mander quelques particularités qu'il ne devoit pas ſavoir. Je profite d'une occaſion qui ſe préſente pour vous en faire part. Un officier qui ſe rend à Quebec, ſe charge de mettre ma lettre

ſur le premier bâtiment qui partira pour l'Angleterre.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai encore fait un voyage à Saint-Jean, où, malgré la rigueur du froid, les ouvriers & les conſtructeurs ſont occupés ſans relâche. Nous avons jetté ſur les lacs, pour ajouter aux forces que nous y avions l'été dernier, un bâtiment curieux, auquel on donne le nom de Radeau. Il appartenoit anciennement aux François, & avoit été coulé près de cet endroit par les Américains. C'eſt une eſpece de fort d'une ſtructure ſinguliere, & qui contiendra un grand nombre d'hommes. On doit s'en ſervir pour tranſporter la groſſe artillerie ſur les lacs. D'après le rapport de quelques déſerteurs, les Américains n'ont point le projet de s'oppoſer à notre paſſage, mais ils ſe préparent à nous recevoir à notre arrivée à Ticonderoga.

La garniſon de Saint-Jean a toujours été tenue prête à combattre, pendant la plus grande partie de l'hiver. Pluſieurs détachemens ennemis ayant traverſé le lac avec des patins, & s'étant réfugiés dans les bois qui l'avoiſinent, attaquerent deux fois la

redoute qui eſt ſur la rive oppoſée. Leur projet étoit, ſans doute, de détruire notre flotte ; mais, pour mettre les vaiſſeaux plus en ſûreté, on avoit eu la précaution de caſſer la glace à pluſieurs toiſes à l'entour, afin de les empêcher de venir aſſez près pour y mettre le feu.

En revenant de Saint-Jean, mon attention fut attirée vers un objet digne d'exciter la pitié. La ſcene dont je fus témoin auroit mérité, pour être décrite, d'être tracée par la main de l'immortel Sterne.

Lorſque la riviere ſe gele, les Canadiens font, dans la glace, un trou en quarré, pour laiſſer aux troupeaux la liberté d'aller boire. Je vis autour d'un de ces trous un troupeau de brebis qui toutes regardoient avec la plus grande attention, & paroiſſoient ſi triſtes qu'elles auroient attendri l'inſenſibilité même. L'une d'elles étoit plus vivement agitée que les autres ; elle donnoit des marques de la plus extrême inquiétude, & rien ne pouvoit la détacher de l'objet de ſes ſoins. Soit curioſité, ſoit intérêt ou tout ce que vous voudrez, je me ſentis entraîné vers la bouche du trou, & je ſuivis cette

impulſion. Un pauvre petit agneau, qui avoit à peine quatre jours, preſſé ſans doute par la ſoif, étoit tombé dans l'eau, & luttant contre la mort il pouſſoit des bêlemens foibles, mais des plus touchans. Je fus ému au-delà de tout ce qui m'eſt poſſible d'exprimer. Il avançoit ſes petits pieds ſur des glaçons qui ſembloient lui offrir de l'aſſiſtance, & retomboit auſſi ſouvent dans l'eau. Dans des momens, il faiſoit tous ſes efforts pour conſerver ſa vie; dans d'autres, découragé, il paroiſſoit en abandonner le projet. Je fus du temps avant de pouvoir parvenir à le retirer, &, ſi vous me rendez juſtice, vous concevrez quelle a dû être la peine que j'éprouvai juſqu'à ce que j'euſſe ſauvé la vie de cet innocent petit animal. Je le pris dans mes bras, & je le portai juſqu'à la ferme, ſuivi de tout le troupeau. Il m'eſt impoſſible de vous décrire l'inquiétude de la mere, & de ſa joie lorſqu'elle le vit en ſûreté. Le langage ne peut pas rendre ce que l'imagination a de la peine à concevoir. Vous qui penſez comme moi, & qui ſavez jetter un regard d'admiration ſur toutes les productions animées de la nature,

vous ſeul vous aurez une idée de ma ſatiſfaction, après que j'eus obéi à ce que me dictoit mon cœur.

Parmi tant de choſes dont les cauſes nous ſont abſolument inconnues, celle-ci en eſt une que l'eſprit ne peut attribuer qu'à la ſageſſe de la providence. Comment la nature ſeule donneroit-elle naiſſance à de ſi chétives créatures, dans une ſaiſon ſi rigoureuſe, lorſqu'il faut la plus grande chaleur pour les amener à leur point de perfection?

J'allai, il y a quelques jours, à Verchere, pour y voir des officiers du vingt-quatrieme régiment. Ce village eſt très-agréable, & la vue y eſt magnifique, ſoit du côté du fleuve, ſoit du côté de cette ville qu'il commande. Il tire ſon nom d'un événement qui prouve que le beau ſexe poſſede, dans certaines occaſions, un courage égal à celui des hommes, s'il n'eſt pas ſupérieur. En 1690, lorſque le pays étoit perpétuellement en guerre avec les Indiens, & que les habitans étoient obligé de réſider dans des fortereſſes, il arriva qu'une dame de Verchere étoit reſté ſeule dans le fort, pendant que tout le monde étoit à travailler dans les

champs. Un parti indien s'en étant apperçu, ſe détermina à y pénétrer, à le piller & à faire cette dame priſonniere. Madame de Verchere les voyant ſe mettre en devoir d'eſcalader la paliſſade, fit feu ſur eux & les repouſſa à quelque diſtance. Ils revinrent auſſi-tôt & furent encore repouſſés, bien étonnés, comme vous pouvez le croire, puiſqu'ils ne découvroient qu'une femme qui n'avoit pas l'air plus effrayée que ſi elle eût été entourée d'une nombreuſe garniſon. Les Indiens ſachant que le fort n'avoit point d'autre défenſe, firent pluſieurs nouvelles tentatives, & furent toujours repouſſés par cette dame qui ſe défendit pendant près de quatre heures, avec une préſence d'eſprit, & une intrépidité qui auroit fait honneur à un guerrier conſommé. Les habitans du fort qui n'alloient jamais à l'ouvrage ſans être armés de leurs mouſquets, dans la crainte d'être attaqués, revinrent enfin, & mirent d'autant plus vîte les Indiens en déroute qu'ils leur étoient infiniment ſupérieurs en nombre. Ce ne fut pas la ſeule preuve de courage que donna madame de Verchere. Environ deux ans après, un parti

des mêmes Indiens, mais beaucoup plus nombreux, ſurprit & fit les hommes priſonniers, pendant qu'ils étoient à l'ouvrage. Une petite fille qui réuſſit à s'échapper, courut au fort & informa madame de Verchere de ce qui venoit d'arriver. Peu de temps après les Indiens parurent devant le fort, ayant leurs captifs à leur ſuite. Il n'étoit reſté dans le château qu'un jeune ſoldat & une certaine quantité de femmes qui pouſſerent les cris les plus lamentables en voyant leurs maris conduits comme priſonniers. Madame de Verchere ne perdit ni ſon courage ni ſa préſence d'eſprit; après avoir enfermé les femmes, pour que leurs cris & leurs gémiſſemens ne ſerviſſent pas à augmenter le courage des Indiens, elle fit feu d'une piece de canon, & de pluſieurs mouſquets; elle ſe montra avec le ſoldat qui l'accompagnoit, tantôt dans une redoute, tantôt dans une autre. Lorſque les Indiens vouloient s'approcher du parapet, une nouvelle décharge les en empêchoit. Leurs efforts ne furent pas conſidérables, car, par le ſtratagême qu'elle employa, ils ſuppoſerent qu'il y avoit pluſieurs hommes dans la garniſon. Heureu-

ſement pour madame de Verchere, elle ne reſta pas long-temps dans cette poſition déſagréable. Le chevalier de Criſaſy, qui étoit gouverneur d'un petit fort à Chamblée, entendant le bruit du canon, vint au ſecours de la place, & ſi ſubitement que les Indiens furent obligés de ſe retirer en déſordre, laiſſant leurs priſonniers derriere eux.

Cette femme courageuſe a vécu très-âgée, & eſt morte en Normandie : on lui a élevé un mauſolée où ces deux faits mémorables ſont rapportés. Ils étoient dignes de paſſer à la poſtérité.

On ſeroit tenté de croire que Verchere étoit deſtiné à fournir au beau ſexe les moyens de donner des preuves de courage, de force, & je pourrois ajouter même d'amour conjugal. On y voit aujourd'hui une dame d'une naiſſance illuſtre, en qui ſont réunies toute cette douceur & toute cette délicateſſe qui ſont ou doivent être le propre des perſonnes d'un rang diſtingué & comblées des dons de la fortune. Elle a abandonné tous les plaiſirs que le monde peut offrir pour accompagner ſon époux dans les forêts ſauvages du Canada ; elle a déjà parcouru une grande

partie

partie du pays, pendant une ſaiſon des plus rigoureuſes, & elle a ſurmonté des difficultés que les Européens peuvent à peine concevoir. On rencontre aſſez rarement, dans notre ſiecle, des preuves ſemblables de l'affection conjugale ; mais, en conſidérant ce modele de ſon ſexe, lady Henriette Ackland, on ſe convaincra qu'il exiſte encore de ces caracteres, & que les plaiſirs de la ſociété n'ont pas fait évanouir entiérement toutes les vertus ſociales. Non-ſeulement lady Henriette a eu à ſurmonter toutes les difficultés que j'ai déjà décrites, mais en rejoignant l'armée, pour ajouter aux fatigues qu'elle venoit d'éprouver, elle fut obligée de veiller ſon époux qui étoit malade, & couché dans une miſérable cahute, à Chamblée. Une ame comme la ſienne, échauffée par tous les ſentimens de l'amour & de l'amitié, eſt ſeule capable de vaincre tant d'obſtacles réunis.

Le général Phillips eſt à la tête de cette garniſon, & s'eſt concilié l'eſtime de tous les officiers de l'armée. Il leur laiſſe autant de liberté que le bon ordre peut le permettre ; mais il exige qu'ils rempliſſent leurs devoirs

avec exactitude ; & il lui arrive rarement de ne pas ſe trouver le matin à la parade. L'anecdote ſuivante vous donnera une idée de ſon caractere, & vous mettra à même de juger de la conduite qu'il tient pour mériter la confiance & l'amour de toute la garniſon.

Un ſoir, pluſieurs jeunes officiers d'artillerie, après avoir bu un peu plus qu'il n'étoit néceſſaire pour conſerver le libre uſage de leur raiſon, ſe rendirent chez un Canadien qui avoit trois filles très-jolies, & qui, par haſard, ſe trouvoient ſeules à la maiſon. Comme elles avoient paru précédemment prêter aſſez volontiers l'oreille aux cajoleries de ces officiers, ces jeunes écervelés crurent qu'ils pouvoient prendre avec elles des libertés : & échauffés par les fumées du vin, ils paſſerent les bornes que preſcrivent la délicateſſe & la décence. Sur ces entrefaites le pere arriva ; ſa préſence ne leur en impoſa pas aſſez ; ils perſiſterent dans leur pourſuite, & firent beaucoup de bruit. Le Canadien répandit, dans le quartier, une allarme générale, & les officiers furent enfin obligés de ſe retirer.

Le lendemain, le pere de ces jeunes perſonnes alla porter ſes plaintes au général Phillips ; il lui nomma les coupables, & déclara que, s'il ne recevoit pas la ſatisfaction qu'il avoit droit d'attendre, il partiroit ſur-le-champ pour Quebec, afin d'informer le général Carleton de l'outrage qu'on avoit fait à ſes filles ; ajoutant qu'*il étoit bien ſûr que ce bon général lui rendroit juſtice.*

Le général Phillips lui répondit qu'il étoit ſincérement fâché que des officiers de la garniſon ſe fuſſent mis dans le cas de mériter un reproche en portant atteinte au repos d'un citoyen, & l'aſſura qu'il lui feroit donner toute la ſatisfaction que pouvoit exiger la faute dont ils s'étoient rendus coupables. Le Canadien, s'en rapportant à la parole du général, ſe retira.

Le lendemain, les officiers avoient reconnu l'imprudence de leur conduite, ils ſe trouverent néanmoins à l'audience du général, de peur que leur abſence ne fût regardée comme un aveu tacite de leur faute. Quand l'audience fut finie, le général pria tous les officiers de l'artillerie de reſter un moment

dans le ſallon ; & après que tout le monde ſe fut retiré, il leur dit :

« Meſſieurs, un des habitans de cette ville m'a fait des plaintes très-graves ſur la conduite de quelques officiers d'artillerie. Je ne puis m'empêcher de vous dire, en qualité de commandant de ce corps, que j'en ſuis affligé. La galanterie eſt un des traits caractériſtiques du guerrier, & je ne puis vous défendre de chercher à plaire au beau ſexe ; mais, au nom du ciel, meſſieurs, gardez-vous de recourir à la violence ; elle eſt indigne d'un homme honnête !... J'ignore quels ſont les coupables, & je ne dois pas faire tomber au haſard mes ſoupçons ſur aucun de vous. Le capitaine H....., ajouta-t-il, (en montrant de la main un officier vieux & infirme), eſt le ſeul que je pourrois être diſpoſé à accuſer : il ne me tombe par ſous les ſens que cette faute ait été commiſe par aucun des jeunes officiers : leurs qualités extérieures & leur mérite perſonnel ſont de trop ſûrs garants de leurs ſuccès auprès des dames ; & ils n'ont pas beſoin d'avoir recours à la violence, quand ils ſollicitent

leurs bonnes graces. Je ne connois ni ne veux connoître les coupables ; mais qu'ils me permettent de leur obſerver qu'une ſemblable conduite ne leur réuſſira jamais qu'auprès des femmes qui ne mériteront pas les peines qu'ils voudront bien ſe donner ; & qu'en conſéquence il eſt de leur intérêt d'employer, pour plaire aux dames, des moyens plus doux & plus dignes d'un homme d'honneur. J'eſpere qu'aucun de vous, meſſieurs, ne donnera déſormais ſujet à des plaintes de cette nature. Il n'eſt vraiſemblablement pas néceſſaire de preſcrire aux coupables ce qu'il leur convient de faire ; ils ont trop de bon ſens pour ne pas ſentir qu'ils doivent des excuſes au pere de celles qu'ils ont outragées par des familiarités indécentes, & ne manqueront pas, ſans doute, de ſe ſoumettre d'eux-mêmes à cet acte de juſtice ».

Je n'ai pas beſoin de vous dire que les coupables s'empreſſerent de faire tout ce que le général exigeoit d'eux. Ainſi ſe termina une affaire qui, ſous un commandant plus ſévere, ou moins adroit que le général Phillips, auroit pu avoir les plus funeſtes conſéquences pour la réputation & pour la fortune

de ces jeunes officiers, qui n'avoient erré que dans un moment d'ivreſſe.

La plupart des habitans ont de grands trous creuſés dans leurs caves. Pendant l'hiver, ils les rempliſſent de glace dont ils font beaucoup d'uſage pendant l'été. On m'aſſure que, dans cette ſaiſon, la chaleur eſt auſſi exceſſive, dans ce pays-ci, que le froid y eſt rigoureux dans l'hiver, & qu'il ſeroit impoſſible de conſerver les denrées pendant un jour ſeulement, ſans ces glaces que l'on garde avec ſoin. L'hiver, les habitans, n'ayant à acheter que des œufs & du beurre, ſont rarement obligés d'aller aux marchés. Auſſitôt que les premieres gelées commencent à ſe faire ſentir, ils s'empreſſent de ſe procurer la quantité de proviſions qu'ils croient néceſſaire pour attendre le dégel. Non-ſeulement ils achetent des viandes de boucherie, & de la volaille, mais ils ſe pourvoient auſſi de poiſſon. Ils font, pour cela, des trous dans la glace & y jettent des filets de cinq à ſix braſſes de longueur, que l'on retire rarement vuides. Quand toutes ces proviſions ſont miſes en vente, elles ſont gelées & dures comme des pierres; &, comme elles

reſtent très-long-temps en réſerve, avant qu'on ait occaſion de les employer, elles ſont toujours excellentes. Quand on veut s'en ſervir, on les met dans une marmite remplie d'eau froide, qu'on poſe vis-à-vis du feu, (ſans cette précaution, l'eau ſeroit bientôt gelée). Environ une heure après, elles ſont dégelées & parfaitement propres à l'uſage auquel on les deſtine.

La claſſe du bas peuple, parmi les Canadiens, eſt fort inſolente, & ſemble ſe faire un mérite d'inſulter les officiers de la garniſon. Ils ſeroient indiſciplinables, ſi pluſieurs d'entr'eux n'étoient pas, de fois à autre, ſéverement punis. On pourroit peut-être trouver une cauſe de leur inſolence outrée, dans l'indulgence extrême que le général Carleton a pour eux. Ils s'imaginent n'avoir qu'à lui porter leurs plaintes, quelqu'abſurde qu'en ſoit l'objet, pour obtenir ſatisfaction ſur-le-champ. Voici un trait qui vient à l'appui de mon opinion.

Le colonel Carleton étoit un jour dans ſa cariole avec une dame, & couroit ſur la glace. Un Canadien pouſſa, de deſſein prémédité, ſon traîneau contre celui du colonel,

& le fit verſer. Le colonel, outré de cette inſolence, lui allongea pluſieurs coups de fouet, que le Canadien ſupporta avec patience, en lui diſant : « Fouettez, monſieur, juſqu'à ce que vous ſoyez fatigué; mais je vous aſſure que je m'en plaindrai au général Carleton ». Le colonel redoubla la correction, & lui dit en même temps : Quand vous vous plaindrez au général, ayez la bonté de lui apprendre que c'eſt ſon frere qui vous a appliqué ces coups de fouets ». Le Canadien, d'après ces paroles, n'oſa plus ſe flatter que le général auroit égard à ſes plaintes. Il demanda pardon au colonel, du ton le plus ſoumis, & ſe retira en diſant : « Que s'il avoit ſu que c'étoit le frere du bon général, il n'auroit pas fait une pareille choſe pour tout au monde ».

Cette petite anecdote, en vous montrant juſqu'à quel point cette claſſe du peuple pouſſe l'inſolence, quand elle ſe croit protégée, vous donnera en même-temps une idée du caractere ſervile des Canadiens, & des ſoumiſſions auxquelles ils peuvent s'abaiſſer quand leur impudence reçoit le châtiment qu'elle mérite.

J'ai trouvé occaſion d'envoyer mes lettres à Quebec, d'où elles vous parviendront dans peu de temps. Je m'empreſſe d'en profiter, & je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

De Montréal, le 6 Avril 1777.

MON CHER AMI,

Nous attendons avec impatience le retour de la belle ſaiſon. Chacun de nous ſe flatte de recevoir bientôt des nouvelles de ſes amis. Gardez-vous de tromper mon eſpoir.

Voulant viſiter tous les endroits qui peuvent mériter d'attirer l'attention des curieux, je ſuis allé à *Chamblée*, où l'on voit les reſtes d'un fort conſtruit autrefois par les François. Quelle a été en cela leur intention ? c'eſt ce que je ne vous dirai pas. On prétend que leur but étoit d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans le Canada. Telle eſt ſa ſituation qu'une armée pourroit diriger ſa marche par *la Prairé* & *la Chine*, prendre *Montréal*,

& attaquer enſuite le fort qui ne ſeroit dans le cas de recevoir de ſecours d'aucun côté. L'exemple du général Preſcot qui, dans cette guerre même, y a été fait priſonnier, avec les troupes qu'il commandoit, eſt une preuve inconteſtable de mon aſſertion.

Ce fort, bâti en pierres, forme un quarré régulier flanqué de quatre baſtions à chacun de ſes angles, & ſans aucun ouvrage avancé. Il eſt ſitué à quelques milles des montagnes de Chamblée, dont je vous ai déjà parlé. Je ne puis croire que les François, en conſtruiſant ce fort, aient eu un deſſein autre que celui d'en faire un entrepôt pour fournir des proviſions à Saint-Jean.

A trois milles environ de diſtance, ſont les torrens qui empêchent les vaiſſeaux de remonter juſqu'à Saint-Jean. C'eſt-là où je vis pour la premiere fois un moulin à ſcier du bois, & je m'en fis expliquer le méchaniſme. Dès que le propriétaire m'eut donné toutes les informations que je pouvois deſirer, je lui demandai lequel des deux gouvernemens il trouvoit préférable. « O monſieur! s'écria-t-il, il n'y a pas de comparaiſon,

l'Anglois ! l'Anglois » ! Il me fit part alors d'une circonſtance qui vraiſemblablement étoit la cauſe de la préférence que ce bon vieillard nous donnoit, & qui eſt une preuve nouvelle de l'oppreſſion ſous laquelle les Canadiens avoient à gémir lorſqu'ils étoient ſous la domination françoiſe.

Il y avoit une coutume appellée *Corvée*, qui a encore lieu aujourd'hui pour la réparation des chemins, pour le tranſport des proviſions & pour d'autres ſervices relatifs au gouvernement. Les capitaines de milice nomment un certain nombre d'habitans qui doivent fournir des chevaux & des voitures & aller s'acquitter des devoirs qui leur ſont impoſés.

Lorſque le lord Amheaſt étoit à la veille d'entrer dans le Canada, par le lac *Champlain*, les François envoyoient continuellement toutes ſortes de proviſions à *Chamblée* & à Saint-Jean; & les habitans étoient excédés de fatigue & rebutés par la tyrannie des capitaines de milice.

Avant que la campagne s'ouvrit, le général Montcalm viſita Saint-Jean & *Chamblée*, pour voir ſi ces places etoient en bon état

de défenſe. Les payſans s'aſſemblerent en troupes autour de lui & ſe jetterent à ſes genoux pour ſe plaindre de l'inhumanité de leurs oppreſſeurs. Celui auquel appartenoit le moulin à ſcier, & de qui je tiens cette anecdote, dit au général qu'il ſervoit avec plaiſir le roi de France, mais qu'il avoit à peine eu le temps d'enſemencer ſes champs; que ſes moiſſons avoient été négligées; que ſa famille étoit ruinée; & que, pour comble d'infortune, *les deux ſeuls chevaux qui lui reſtoient étoient morts de fatigue la veille.* Le général, au lieu de conſoler & de ſecourir ce malheureux vieillard, lui jetta un regard ſévere, & lui répondit, en faiſant paſſer, entre ſes doigts, le ruban auquel étoit attaché ſa *croix de Saint-Louis* : « Mais, vous en avez les peaux, c'eſt beaucoup! c'eſt beaucoup »!

En vous parlant des amuſemens dont nous avons joui pendant le cours de l'hiver, j'ai oublié de vous dire que le plaiſir de patiner ſur la glace étoit un des plus communs & celui auquel pluſieurs de nos officiers ſe livroient de préférence. Les Canadiens patinent à la maniere des Hollandois, & avec

une rapidité étonnante ; mais les Indiens s'élancent comme l'éclair. Trois Indiens, il y a quelques années, après avoir fait une gageure très-conſidérable, partirent de cette place au lever du ſoleil, & arriverent avant la nuit à Quebec, qui en eſt éloigné de ſoixante lieues : mais la fatigue qu'ils avoient eſſuyée étoit ſi exceſſive que deux des patineurs expirerent quelques inſtans après leur arrivée, & le troiſieme n'y ſurvécut que d'environ huit jours.

Dans ce climat, il n'y a ni printems ni automne. On attend le dégel de jour en jour, &, en conſéquence, on exerce continuellement les troupes. Le général Carleton eſt venu paſſer en revue les différens régimens ; mais la terre eſt couverte d'une quantité de neige ſi conſidérable, que les divers exercices ſe font ſur la glace. Vous regardez peut-être le terrein comme dangereux, & vous vous imaginez que les ſoldats ſont expoſés à gliſſer & à ſe bleſſer les uns les autres avec leurs bayonnettes, mais cela ne peut arriver : le ſoleil a aſſez de force, dans cette ſaiſon, pour fondre la ſurface de la glace, qui, ſe gelant de nouveau pendant

la nuit, forme une eſpece de ſable ou glace pulvériſée, ſur laquelle on peut marcher de pied ferme. D'un autre côté, toute la glace voiſine de la ville eſt couverte de paille briſée, que le vent enleve des tas de fumier. Le ſol eſt ſi naturellement fécond qu'il n'a pas beſoin d'engrais; & les Canadiens portent leur fumier ſur la glace, où ils l'éparpillent pour qu'il ſoit emporté par le courant, lors du dégel.

Un officier a ſouvent des devoirs pénibles à remplir. Mais il n'en eſt point de plus déſagréable que celui de ſiéger dans un conſeil de guerre. Choiſi, il y a quelques jours, pour donner mon avis, ſur un délit commis contre la diſcipline militaire, je me trouvai dans un cruel embarras. J'étois le plus jeune de mes collegues, & je devois être, en conſéquence, le premier à prononcer la ſentence. Heureuſement le coupable échappa au châtiment qu'il méritoit, par une réponſe naïve qu'il fit. La faute qu'il avoit commiſe, & pour laquelle il avoit déjà été puni deux fois, étoit l'ivrognerie & le libertinage. Le préſident du conſeil de guerre lui ayant demandé ce qu'il avoit à dire pour

ſa défenſe, il répondit : « Oh! plaiſe *vos honneurs*, rien du tout; mais, pour épargner à *vos honneurs* la peine de parler plus long-temps, vous pouvez me faire donner deux cents coups de fouets. Je ſuis ſûr que *vos honneurs* trouveront que c'eſt aſſez ». Cette réponſe & le ton dont il parla firent ſourire les juges. Ayant reçu ordre de ſe retirer, la cour délibéra, & ſon opinion fut que, comme cet homme étoit un bon ſoldat, on pouvoit lui faire grace pour cette fois, en faveur de ſon originalité. Dès qu'il reparut devant le conſeil, le préſident lui fit une ſévere réprimande; on lui fit promettre de ne plus manquer déſormais à la diſcipline établie, & il fut renvoyé abſous. Il remercia la cour de ſon indulgence à ſon égard, & conclut ſa harangue en diſant : « Puiſque *vos honneurs* ont eu la bonté de me pardonner, je me *keg* pour ſix mois, auſſi-tôt que j'aurai gagné le logis.

Comme il ne vous ſera pas aiſé de comprendre la ſignification de ce mot *keg*, c'eſt un mot particulier aux ſoldats, & dont ils ſe ſervent quand ils veulent s'abſtenir de boire des liqueurs fortes. Ils jurent que,

pendant un certain temps, ils ne goûteront d'aucune liqueur quelconque. Ne penſez-vous pas qu'il ſeroit aſſez à propos que les officiers imitaſſent quelquefois cet exemple.

La grande différence que peu de jours ont apportée dans la température de l'air eſt preſque incroyable. Six jours environ après que notre régiment eut été paſſé en revue, le dégel a commencé à ſe manifeſter, & la neige eſt déjà fondue preſque par-tout. La glace ne couvre plus la ſurface de la riviere qu'à une très-grande diſtance du bord, & vers le centre où les courans ont amoncelé les glaçons; elle ſe briſe de temps en temps avec un bruit égal à celui du tonnerre.

La rapidité de la végétation n'eſt pas moins ſurprenante. A peine la neige eſt-elle diſparue, & les plaines ſont déjà couvertes de verdure. Il ſemble qu'on voie l'herbe croître en la regardant. On ne peut attribuer cette fécondité prodigieuſe qu'à la quantité de neige répandue ſur la ſurface du ſol, & qui entretient tant de chaleur autour des tiges naiſſantes, que, quand le ſoleil, qui a déjà acquis beaucoup de force, eſt parvenu à

leur

leur faire éprouver ſon influence bénigne, elles s'élevent avec une vîteſſe qui tient de l'enchantement.

Les routes ſont impraticables, mais on m'aſſure que, dans quinze jours, elles ſeront auſſi couvertes de pouſſieres qu'au milieu de l'été.

En ſortant de la ville pour prendre le chemin qui conduit à la *Pointe-aux-Trembles*, on voit, à droite, une maiſon vieille & ſpacieuſe, appartenante à un homme qui, après avoir fait des pertes conſidérables dans le commerce, eſt enfin parvenu, par les efforts réitérés d'une induſtrie infatigable, à acquérir des richeſſes immenſes. Pour faire alluſion aux différentes particularités de ſa vie, il a fait ſculpter, ſur la porte de ſa maiſon, la figure d'un chien qui ronge un os, avec cette inſcription ſinguliere :

Je ſuis le Chien qui ronge l'os,
Sans en perdre un ſeul morceau.
Le temps viendra, qui n'eſt pas venu,
Je mordrai qui m'aura mordu.

Les carioles ſont rentrées ſous les remiſes, & tous les habitans commencent à ſe mon-

trer, en public, dans leurs calêches, qui ſont les voitures d'été, & qu'ils n'aiment pas moins que leurs carioles.

On m'a dit qu'il s'écouloit rarement un hiver, ſans que pluſieurs perſonnes perdiſſent la vie, en traverſant le fleuve, ſoit avant qu'il ſoit parfaitement gelé, ſoit quand le dégel commence à ſe manifeſter. Un accident des plus terribles, arrivé il y a trois jours, eſt une triſte confirmation de ce que l'on m'a rapporté.

On a coutume de jetter des ponts de planches ſur les fentes que la glace forme en ſe briſant, & qui ont quelquefois quinze & même dix-huit pieds de largeur. Une cariole, dans laquelle étoient deux perſonnes, paſſoit ſur l'un de ces ponts, le cheval ſe cabra, & la voiture étant tirée de côté fut précipitée à près de quarante pieds de profondeur. Ils reſterent un inſtant au fond de cette fente qui, n'étant pas auſſi large qu'à ſon ouverture, ne laiſſoit pas aſſez de place pour que la cariole coulât juſqu'à l'eau; mais, malgré la diligence que l'on fit pour leur porter du ſecours, avant qu'on eût pu leur jetter des échelles & des cordes,

le poids du cheval & de la voiture fit écarter la glace, & tout fut entraîné par le courant.

Je ne pus m'empêcher de penſer à l'innocent agneau auquel le même malheur eſt arrivé, ni me défendre d'éprouver une émotion douloureuſe, en comparant la froide indifférence des hommes, quand on leur apprend la mort malheureuſe & inattendue d'un de leurs ſemblables, avec l'inquiétude & la douleur viſibles de ces êtres que l'on prétend n'être guidés que par un inſtinct aveugle, lorſqu'ils ont perdu un de leurs petits.

Les draps néceſſaires pour habiller nos troupes, n'ayant pas été envoyés l'année derniere, arriveront trop tard pour être employés à l'uſage auquel ils ſont deſtinés; les colonels des différens régimens ont, en conſéquence, reçu l'ordre de faire changer les habits de leurs ſoldats en juſte-au-corps, & leurs chapeaux en bonnets. Cet habillement ſera plus commode que l'autre, pour les opérations qui auront lieu dans les bois; &, quand ils ſeront en pleine campagne, on pourra les regarder comme des troupes

d'infanterie légère. Le poil qui forme la houpe de leurs bonnets eſt de couleur différente, ſuivant les différens régimens. Le nôtre eſt rouge; &, comme c'eſt le poil le plus blanc qui prend le mieux cette couleur, pluſieurs ſoldats, jaloux de ſe diſtinguer, s'engagerent, pour s'en procurer, dans une querelle avec les habitans, dans laquelle ils eurent le deſſous, & furent complettement battus.

Ils allerent dans une prairie, au nombre d'une vingtaine, & ſe mirent à couper le poil de la queue des vaches. Celui à qui elles appartenoient les ayant apperçus, aſſembla ſes voiſins qui tomberent ſur nos ſoldats, armés de bâtons, & leur firent payer cher le poil blanc qu'ils avoient volé.

Deux de ces ſoldats, ſur le dos deſquels les coups de bâtons étoient tombés en plus grande abondance, s'aviſerent de porter leurs plaintes au major du régiment, qui leur demanda s'ils avoient leurs ſabres quand les habitans les avoient attaqués. Ils répondirent qu'ils n'avoient pas cru en avoir beſoin. Le major leur dit alors qu'il étoit charmé qu'on les eût roſſés d'importance,

que c'étoit une bonne leçon pour l'avenir, & que ſans doute ils n'oublieroient plus les armes qui leur étoient confiées pour ſe défendre ; ajoutant que le ſabre étoit pour le ſoldat ce que l'épée étoit pour l'officier.

Les Canadiens nous diſent que cet hiver a été extrêmement doux, comparé à celui de l'année derniere (leurs hivers les plus froids doivent donc être bien terribles !) ; & que généralement le dégel n'arrive que ſur la fin de ce mois, quelquefois ſeulement au mois de mai. Pluſieurs troupes d'Indiens ſont déjà venues ſe joindre à notre armée.

Il eſt fâcheux qu'on ne puiſſe pas ſe paſſer de leurs ſecours, mais ces hommes ſont abſolument néceſſaires dans un pays couvert de bois comme l'eſt celui-ci. D'ailleurs, l'ennemi en a un grand nombre à ſon ſervice ; & j'imagine qu'ils commettent moins de cruautés, ayant à combattre les uns contre les autres, que s'ils n'avoient embraſſé que notre cauſe ou celle de l'ennemi. Les Indiens que nous aurons à notre ſolde ſeront ſupérieurs en nombre à ceux que ſoudoient les Américains, parce que ces derniers ne

peuvent pas leur procurer une quantité ſuffiſante de proviſions.

Les Indiens ne reſtent attachés à un parti qu'auſſi long-temps que vous êtes capable de ſatisfaire leur cupidité. Ils ſont toujours prêts à ſe ranger de celui de l'ennemi, s'il leur fait des offres plus conſidérables.

Il eſt abſolument néceſſaire de les ménager. Quoique les Européens poſſèdent une vaſte étendue de pays en Amérique, ce n'eſt rien en comparaiſon des régions immenſes du nouveau monde, qui s'étendent vers l'occident. Quelque peu conſidérable qu'en ſoit la population, on y trouve néanmoins des nations nombreuſes. On connoît très-peu leur poſition reſpective, & il eſt même une grande quantité de ces peuplades dont on n'auroit pas ſoupçonné l'exiſtence, ſi l'on ne rencontroit quelquefois de ces Indiens que le haſard amene dans les contrées qui nous ſont connues.

Ces nations ſont ſous la dépendance des chefs pour leſquels ils ont une ſoumiſſion aveugle. Ils ſe rendent tous les ans, en grand nombre, à une eſpece de foire qui ſe tient à Montréal. Les habitans, auxquels cette

multitude eſt extrêmement à charge, leur font des préſens pour les engager à ne pas troubler la tranquillité publique, & il en coûte des ſommes immenſes au gouvernement, pour prévenir les déſordres qu'ils ſeroient diſpoſés à commettre.

Le général Carleton part demain pour retourner à Quebec. Je vous envoie ma lettre par un de ſes aides-de-camp qui doit ſe rendre ſous peu en Angleterre. Adieu, mon ami, comptez que je ne laiſſerai échapper aucune occaſion de vous informer des divers événemens de la campagne qui va s'ouvrir.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

De Montréal, le 20 Mai 1777.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Il m'eſt impoſſible de vous exprimer le plaiſir que m'a fait éprouver la lecture de votre lettre. Depuis ſix mois que je n'en avois reçu de vous, je ne pouvois me défendre d'avoir des inquiétudes. Je ſuis charmé d'apprendre que votre ſanté ſoit rétablie, & j'eſpere qu'elle l'eſt pour toujours.

Vous paroiſſez perſuadé qu'il ſe paſſera de grandes choſes pendant la campagne prochaine, & que les opérations des deux armées ameneront la fin de cette guerre fâcheuſe. Si des troupes bien diſciplinées, ſi des ſoldats robuſtes & courageux, commandés par le général Burgoyne, que tout le monde eſtime & reſpecte, peuvent aſſurer nos ſuccès, nous avons droit de compter ſur la victoire; mais, comme je l'ai précédemment obſervé, nous avons, au ſein de notre patrie, des ennemis

ſecrets, beaucoup plus dangereux que ceux que nous ſommes venus combattre en Amérique. Tous les ordres qu'on doit envoyer ici ſont connus de tout le monde avant d'être donnés officiellement; & je ne doute pas que vous ne ſoyiez auſſi ſurpris que le fût le genéral lui-même en apprenant que toutes les opérations de la campagne prochaine étoient diſcutées, peſées, cenſurées ou approuvées pluſieurs jours avant qu'il arrivât pour communiquer des plans qu'il croyoit encore enſevelis dans le plus profond myſtere.

S'il y a, dans le miniſtere, des perſonnes aſſez imprudentes pour confier légérement le ſecret de l'état, les nombreux partiſans des Américains ne négligeront pas de profiter d'une indiſcrétion ſi utile à leurs intérêts. Des inſtructions de ce genre étant le reſſort qui fait agir toute l'armée, les Américains auront ſur nous un grand avantage, & qui ſera d'autant plus important que leurs meſures ſont concertées dans le ſecret le plus profond; tandis qu'ils ſont inſtruits d'avance de nos projets & de nos vues, il nous eſt

impoſſible d'atteindre à la connoiſſance de leurs impénétrables deſſeins.

Il y a environ trois ſemaines que les glaçons dont le fleuve étoit couvert ſe déſunirent & ſe briſerent avec un bruit épouvantable. Une plaine immenſe de glace, ſur laquelle rouloient des voitures, & ſe promenoient tant de milliers d'habitans, a été métamorphoſée tout-à-coup en une riviere magnifique ſur laquelle voguent de grands vaiſſeaux, & dont mille & mille barques couvrent la ſurface.

La campagne ſe montre ſous un nouvel aſpect; & l'été qui, dans d'autres climats, ne s'avance qu'à pas lents, dans celui-ci vient tout d'un coup animer la nature. Les habitans ſont entiérement livrés aux travaux des champs; tout eſt en mouvement & en activité, après un ſi long intervalle paſſé dans une triſte inertie.

L'armée s'apprête à ſe mettre en campagne. Le corps avancé eſt déjà campé à *Boucherville*, & il y a quelques jours que le général Burgoyne l'a paſſé en revue. J'ai aſſiſté à cette revue accompagnée de pluſieurs officiers qui n'avoient jamais vu quinze cents

hommes réunis à-la-fois ſous les mêmes drapeaux. Quant aux bataillons d'infanterie légere & de grenadiers, on auroit pu parcourir l'Angleterre une année entiere avant de raſſembler un tel corps.

La ligne que formoit l'avant-garde avoit un mille d'étendue. Outre les manœuvres ordinaires, elle en exécuta de nouvelles que l'on a imaginées pour ſe défendre dans les pays couverts. Le général témoigna ſon approbation dans les termes les plus gracieux. L'avant-garde doit ſe rendre, ſous quelques jours, à Saint-Jean, & de-là traverſer le lac juſqu'à la riviere de *la Cole*. Elle a reçu ordre de camper ſur ſes bords juſqu'à ce que le corps d'armée ſe ſoit mis en marche.

Je ne puis me refuſer au plaiſir de vous rapporter un trait d'attention & de politeſſe de la part de lady Henriette Ackland, qui, par ſes vertus & ſes qualités aimables, eſt devenue l'idole des officiers du corps que commande ſon époux. Voulant leur marquer ſa reconnoiſſance des attentions qu'ils avoient eues pour elle, quelques jours avant que l'armée ſe mit en campagne, elle envoya à chacun d'eux (ils étoient au nombre

de trente), la moitié d'un large fromage de *Cheshire*. Ce n'étoit pas un cadeau d'auſſi mince valeur que vous pourriez l'imaginer, car le fromage anglois coûtoit alors un dollar la livre ; & le préſent le plus agréable que vous puiſſiez faire à un Européen relégué depuis long-temps dans une autre partie du monde eſt celui d'un bon fromage de Cheſhire. Si vous vous ſentiez tant ſoit peu diſpoſé à m'en envoyer un, je vous prie de l'enfermer dans une caiſſe de plomb, & d'envelopper cette caiſſe avec du crin de cheval. Le plomb ſert à le garantir de la moiſiſſure, & le crin de cheval eſt la ſeule ſauve-garde qu'on ait pu imaginer contre la quantité prodigieuſe de rats qui ſe trouvent dans preſque tous les vaiſſeaux.

J'ai pris plaiſir à obſerver la maniere dont les habitans célebrent le jeudi qu'ils appellent la *Fête-Dieu*. La veille de cette fête, je vis entrer dans la ville une multitude de charriots chargés de pins d'une médiocre grandeur ; mais jugez de ma ſurpriſe, lorſque, ſortant le lendemain de chez moi pour me rendre à la parade, je trouvai les rues balayées auſſi proprement qu'il étoit poſſible,

& des arbres fixés en terre de chaque côté de la rue. Leurs cîmes ſe réuniſſoient de maniere à donner à ces rues l'apparence de longs berceaux. Je demandai quel étoit l'objet de ces préparations ; & l'on me fit les détails de la fête que l'on alloit célébrer.

A onze heures environ, la proceſſion commença à ſortir de l'égliſe principale & s'étendit bientôt à la longueur d'un mille. Tout clergé & les moines des différens couvens marchoient en ordre précédés d'un grand nombre de muſiciens. Au centre de la proceſſion, ſous un dais de velours cramoiſi, ſoutenu par ſix eccléſiaſtiques, l'officiant portoit l'hoſtie poſée ſur une bible & couverte d'un linge blanc. Deux hommes précédoient le dais, tenant une grande corbeille remplie de fleurs, & pluſieurs jeunes enfans en ſurplis les éparpilloient en les jettant en l'air, de diſtance en diſtance ; quatre autres encenſoient l'hoſtie avec des encenſoirs d'argent, & le peuple chantoit des hymnes. La proceſſion traverſa, dans cet ordre, la plus grande partie de la ville, & tout le monde ſe proſternoit ſur le paſſage. Les perſonnes qui étoient reſtées chez elles ſe

mettoient aux fenêtres, & faiſoient de même. La vue de cette proceſſion m'a paru très-agréable, & le ſpectacle doit en être impoſant, dans les pays où la religion catholique eſt la dominante.

Nous avons été avertis, par un ordre que le général Philipps nous avoit fait donner la veille, qu'il devoit y avoir une proceſſion, mais nous ne nous en étions pas formé une idée qui approchât de la vérité. Il s'eſt élevé pluſieurs diſputes dans les pays catholiques, ſur les honneurs que le militaire doit rendre au Saint-Sacrement lorſqu'il paſſe. Il y a quelques années que le roi manifeſta ſes intentions à cet égard, & le général Philipps nous donna en conſéquence ſes ordres dans les termes ſuivans: « Comme il » doit y avoir demain une grande proceſ- » ſion dans la ville, je ne crois pas néceſ- » ſaire d'informer les officiers du reſpect & » de la décence avec leſquels ils doivent ſe » comporter, d'après les intentions de S. M., » lorſque la proceſſion paſſera. Les volon- » taires ſont requis d'informer les ſoldats » que, lorſqu'ils ſe trouveront ſur le paſſage » de cette proceſſion, ils doivent ſe former

» en haie, ſe tenir dans une poſture reſ-
» pectueuſe, avoir leurs chapeaux bas, &
» reſter ainſi juſqu'à ce qu'elle ſoit entiére-
» ment défilée. Tout ſoldat qui manquera
» à cet ordre, & dont la faute ſera connue,
» ſera ſéverement puni ».

Je dois quitter demain cette ville, pour rejoindre l'avant-garde, ſur le bord de *la Cole*. Reſſerré dans les bornes de ma compagnie qui, je me fais un plaiſir de le dire, eſt commandée par le lord Petersham, vous ne pouvez pas attendre que je vous donne un détail bien exact de toutes les manœuvres de cette campagne, ni un récit circonſtancié du ſiege de Ticonderoga; je vous informerai cependant de toutes les choſes dont je ſerai témoin, ainſi que de celles qui parviendront à ma connoiſſance, & je vous dirai mon opinion ſur les différens événemens, non pas en officier, mais en ſpectateur.

Les officiers ſe mettent en campagne avec bien des déſavantages, & ſeront ſouvent embarraſſés, faute de chevaux, pour faire tranſporter leur bagage, lorſqu'ils quitteront les lacs : ceux qui appartiennent à l'armée ont été envoyés au travers des bois, pour

gagner *Crownpoint*, mais il eſt très-incertain qu'ils y arrivent, étant fort expoſés à tomber au pouvoir de l'ennemi. Plutôt que de me trouver au dépourvu, lorſque je ſerai arrivé à Ticondéroga, j'ai haſardé d'envoyer le mien, avec ceux de quelques autres officiers, par la même voie que les chevaux de l'armée. S'ils arrivent ſains & ſaufs, ce ſera un grand avantage pour nous; s'ils ſont pris, je ſerai obligé de renvoyer mon bagage, & il ne me reſtera que mon courage & mon havre-ſac.

Dans le cas où les troupeaux deſtinés pour l'armée n'arriveroient pas à bon port, cela cauſeroit bien du retard dans notre marche, quand même les Américains abandonneroient Ticondéroga. De toutes manieres, nous ne pouvons pas aller bien vîte, car notre armée ſera au lieu de ſa deſtination pluſieurs jours avant les chevaux, & vous ſavez que des troupes ne peuvent pas faire beaucoup ſans artillerie & ſans proviſions.

Un des grands déſavantages que nous éprouvons dans cette guerre, & que les Américains ne reſſentent pas, c'eſt que nous ſommes obligés de tranſporter toutes nos proviſions

proviſions avec nous, & qu'ils ont des magaſins bien fournis à chaque trente ou quarante milles ; de ſorte que, s'il arrivoit quelqu'accident à leur armée, la perte ſeroit facilement réparée. Quant à nous, le ſeul parti que nous aurions à prendre en pareil cas, ce ſeroit de faire une halte dans quelque poſte bien fortifié, juſqu'à ce que nous ayons pu nous procurer des proviſions du Canada.

Il faut encore ajouter que les Américains ſont bien plus habiles que nous, lorſqu'il eſt queſtion de combattre dans les bois, ils ſont habitués à les fréquenter dès leur plus tendre enfance. Nos ſuccès dépendent entiérement de notre adreſſe à nous ſervir de nos bayonnettes. Le général Burgoyne eſt convaincu de leur utilité. Il ne ceſſe de recommander aux officiers de faire connoître aux ſoldats combien cette arme pourra nous devenir néceſſaire ſi nous voulons remporter quelques avantages ſur nos ennemis.

Lorſque j'aurai quitté cette ville, vous n'aurez peut-être plus de mes nouvelles auſſi réguliérement ; mais ſoyez aſſuré que je ſaiſirai toutes les occaſions poſſibles de vous

donner des preuves de mon exiſtence & de ma ſincere amitié. Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

De Montréal, le 26 Mai 1777.

MON CHER AMI,

Je fus prié, il y a quelques jours, à dîner chez le capitaire Frazer, qui a le commandement en chef ſur les Indiens. Il nous donna un repas entiérement compoſé de venaiſon; il s'y trouvoit pluſieurs plats qui n'étoient mis ſur la table que pour la forme, vu qu'ils n'auroient pas été du goût de la plupart des convives. Nous eûmes un jambon d'ours, qui étoit ſalé, & dont le goût étoit infiniment meilleur que celui d'un jambon de porc; un des mets qui parut, parmi tant d'autres, fut un filet de chevreuil; on en fait grand cas en Angleterre, mais c'eſt ici une choſe fort commune. A vous dire vrai, j'ai ſuivi l'avis que M. Roberdeau, de Quebec, me donna un jour, & je fis mon repas *de friandiſes*.

Auſſi-tôt que la nappe fut levée, une grande quantité d'Indiens entrerent dans la chambre où nous étions, il y en avoit parmi eux un très-âgé, & grand ennemi des cérémonies ; car voyant que la table étoit remplie de verres & de bouteilles, il voulut boire avec nous, & ſe rendit fort importun. Le capitaine Frazer leur ayant dit quelques mots, ils ſe retirerent tout de ſuite, tant il a d'aſcendant ſur leur eſprit. Je n'entendis pas leur langage, mais le capitaine nous a dit qu'il leur avoit promis de leur envoyer une bouteille de rum par ſon domeſtique ; il falloit bien qu'ils euſſent un préſent pour les récompenſer de leur docilité.

Lorſque nous fûmes débarraſſés de nos hôtes, & que l'ordre fut rétabli, le capitaine Frazer nous dit : « J'ai vu, meſſieurs, que vous aviez tous remarqué ce vieil Indien ; ſi vous le trouvez bon, je vous ferai le récit d'une hiſtoire aſſez ſinguliere dont ſa mere fut l'héroïne.

» Cet Indien, nous dit-il, eſt de la nation des *Algonquins*, qui, ayant été convertis au chriſtianiſme, & s'étant attachés aux François, avoient excité l'inimitié des Iroquois.

Ceux-ci ſe livrerent envers eux à tous les excès que pouvoit leur inſpirer la haine qu'ils portoient au nom chrétien ; ils leur faiſoient ſubir les tourmens les plus affreux & la mort, ſans avoir égard ni à l'âge ni au ſexe de ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Pour ſe ſouſtraire à la furie des *Iroquois*, la nation entiere des Algonquins ſe détermina à ſe frayer, les armes à la main, un chemin à travers la nation de leurs perſécuteurs, pour aller ſe mettre ſous la protection des François. Les femmes elles-mêmes les ſeconderent dans cette entrepriſe, &, dans l'occaſion, on les vit combattre avec intrépidité. Le haſard voulut que, dans un engagement où les femmes donnerent, la mere de ce vieil Indien fut faite priſonniere.

Les Iroquois la porterent dans un de leurs villages, la dépouillerent de ſes vêtemens, lui lierent les pieds & les mains, & la mirent dans une de leurs cabanes. Elle reſta dix jours dans cette ſituation ; les Sauvages ne la perdant pas de vue, & dormant même auprès d'elle toutes les nuits. La onzieme nuit, tandis qu'ils étoient tous pro-

fondément endormis, elle trouva moyen de ſe dégager des liens qui la tenoient attachée, & de s'enfuir dans la forêt. Le ſurlendemain de ſon départ, les veſtiges de ſes pieds furent apperçus par les Iroquois qui la chercherent & la pourſuivirent avec tant de vîteſſe, que, le troiſieme jour, elle les apperçut très-près d'elle. Elle ſe plongea au même inſtant dans un étang auprès duquel elle ſe trouvoit alors, &, ſe gliſſant entre les broſſailles & les herbes qui étoient au bord de l'eau, elle ne laiſſoit paſſer que ſa tête pour pouvoir reſpirer. Elle échappa, par ce moyen, à ceux qui la pourſuivoient, & qui, après l'avoir cherché de tous côtés, s'en retournerent par le chemin qu'ils croyoient qu'elle auroit dû prendre. Quand la nuit fut venue, elle ſortit de l'étang, enfila une route différente de celle que les Iroquois avoient priſe, & cette pauvre créature erra ainſi dans les forêts pendant trente-cinq jours, ſans autre nourriture que des racines & des fruits ſauvages. Elle arriva enfin ſur les rives du fleuve Saint-Laurent, &, n'appercevant aucun canot, elle fit une eſpece de radeau d'oſier, ſur lequel elle traverſa le fleuve.

Elle en ſuivit les bords, & déjà elle étoit deſcendue plus bas que Montréal, ſans ſavoir où elle étoit, lorſqu'appercevant une piroque remplie d'Indiens, & craignant que ce ne fût des Iroquois, elle courut ſe cacher de nouveau dans les bois. Elle y reſta juſqu'au coucher du ſoleil, où, ſe remettant en marche, elle dirigea ſa courſe vers Montréal. A un mille de diſtance de la ville, elle fut rencontrée par un parti d'Indiens qu'elle reconnut être des Algonquins. Lorſqu'ils s'approcherent d'elle, elle ſe cacha derriere un buiſſon, leur criant qu'elle n'étoit point dans une ſituation à ſe faire voir, puiſqu'elle étoit nue. Un de ces Algonquins lui jetta une couverture, dont elle s'enveloppa, & il la conduiſit au fort ». Lorſque le capitaine Frazer nout eut raconté cette hiſtoire, il ajouta que ce vieil Indien prenoit plaiſir à la réciter à tout le monde, en témoignant l'indignation la plus vive, & en jurant de ſe venger des *Iroquois*.

Nous avions à peine vidé quatre ou cinq verres de vin, après la concluſion du récit du capitaine, lorſque les Indiens revinrent, ſous prétexte de quelques affaires qu'ils

avoient à traiter avec lui, mais plus réellement pour avoir une nouvelle proviſion de rum, ce qui leur fut refuſé; ils ſe rendirent alors extrêmement importuns; & comme ils ne voulurent rien écouter de ce que pouvoit leur dire le capitaine Frazer, celui-ci voyant qu'il n'étoit plus poſſible de les contenir ni de les renvoyer, nous fit ſes excuſes, en priant la compagnie de ſe retirer.

A mon retour chez moi, en parlant à mon hôte de ce que j'avois entendu dire des *Iroquois*, il me dit : Monſieur, les Iroquois ſont les plus ſauvages & les plus fripons de tous les Indiens : & il me raconta le triſte événement arrivé à un miſſionnaire nommé le Pere Jogués, qui demeuroit un peu plus bas que les Trois-Rivieres. Se perſuadant que le chriſtianiſme avoit fait des grands progrès parmi les Iroquois, pendant un temps aſſez court qu'ils étoient reſtés en paix, il voulut aller prêcher cette doctrine dans les pays plus éloignés. Il partit pour cet effet avec quatre Indiens & un jeune François qui l'accompagna comme domeſtique; mais il étoit à peine à une

lieue des Trois-Rivieres, que ſes quatre guides ſauvages l'abandonnerent. Son enthouſiaſme & ſa confiance ne furent pas ralentis par ce contre-temps. Il crut ſa perſonne en ſûreté, & ne voulant pas retourner en arriere, il continua ſa route. A la premiere bourgade *Iroquoiſe* où il arriva avec ſon domeſtique, il fut malheureuſement convaincu de ſon erreur. On ſe ſaiſit d'eux, &, après les avoir dépouillés de leurs vêtemens, ils furent fuſtigés & traités en priſonniers de guerre. Le bon pere fut très-ſurpris d'une telle réception; &, comme il ſavoit leur langue, il fit uſage de toute ſon éloquence pour les adoucir : ce fut en vain. La ſeule faveur que lui procurerent ſes prieres & ſes ſollicitations, fut qu'au lieu d'être brûlés vifs, lui & ſon compagnon, les Iroquois voulurent bien avoir l'humanité de les décapiter avec une hache. Après que mon hôte eut achevé cette hiſtoire, il ajouta, avec chaleur & indignation : « Oui, monſieur, les Iroquois ſont fripons en diable, & dans mes voyages j'ai toujours craint de les rencontrer ». D'après ce fait, vous avouerez que ſes craintes n'étoient pas mal fondées.

Je ſuis, &c.

LETTRE XX.

De Montréal, le 31 Mai 1777.

MON CHER AMI,

Quoiqu'il me reſte très-peu de temps, avant de quitter cette ville, je vous ferai part de quelques informations que j'ai priſes cet hiver, ſur les avantages que l'Angleterre retire du Canada.

Les François ſe ſont toujours plaints, & peut-être avec raiſon, que le Canada n'avoit jamais enrichi la France, & qu'aucun de ſes habitans n'avoit fait de fortunes éclatantes, ſi ce n'eſt ceux qui alloient faire le commerce dans l'intérieur. Comme ce n'eſt pas la faute du pays, qui a beaucoup d'entrepôts très-commodes, qui pourroient devenir pour lui une ſource de richeſſes, à quelle cauſe doit-on l'attribuer ? C'eſt, d'abod, je crois, aux guerres continuelles que cette province a eu à ſoutenir, depuis qu'il y exiſte une colonie ; &,

enſuite, à l'oppreſſion du gouvernement ; & aux rapines du clergé. Telles ſont les cauſes qui empêchoient les Canadiens, excepté ceux qui couroient les haſards du commerce des fourrures, de ſonger à faire fortune, & qui les engageoit à ſe contenter d'un néceſſaire très-médiocre : lorſqu'un Canadien pouvoit payer ſes dîmes, & faire quelques épargnes pour paſſer avec tranquillité un hiver fort long, ſon bonheur étoit complet.

La ſcene eſt maintenant changée dans toute la province, on voit travailler les moulins à bled & à planches. Les Canadiens s'enrichiſſent en exportant des grains & des farines aux Indes occidentales & dans les autres provinces. Comme je l'ai déjà obſervé, ſi le Canadien étoit pauvre, ce n'étoit pas la faute du pays qui a mille avantages pour des gens induſtrieux. De l'inſtant où ils ont labouré leurs terres, ſur la fin de l'automne, juſqu'au milieu d'avril ou au commencement de mai, époque à laquelle ils ſement leurs grains, ils peuvent faire abattre du bois, le ſcier, & le tenir prêt à être employé pour la conſtruction des maiſons & des vaiſſeaux ; alors il n'y aura

plus qu'à l'embarquer, lorſque la gelée ſera paſſée. Un autre avantage que ce pays poſſède, c'eſt la promptitude avec laquelle la végétation s'y opere. Ce qui eſt ſemé dans le cours de mai, germe, pouſſe, mûrit & eſt mis en grange avant la fin d'août.

Sans conſidérer les difficultés auxquelles les gens qui trafiquent avec les naturels étoient expoſés, le négociant du Canada les regardoit avec un œil de jalouſie; mais maintenant qu'il n'eſt plus victime de l'état & du clergé, & qu'il jouit des privileges de notre heureuſe conſtitution, ſon induſtrie ſe montre dans tout ſon éclat, & les longs hivers qui, autrefois, ſe paſſoient au milieu des feſtins & des plaiſirs, ſont actuellement employés à des occupations utiles. Un marchand indien n'eſt plus en état d'exciter tant de jalouſie.

L'expérience nous prouve chaque jour que cette province peut fournir plus de reſſources qu'aucune autre. Quels pouvoient être les motifs de la France, en retenant les Canadiens dans un tel état de captivité? Il ſemble que, fier d'avoir annexé à ſa couronne ce vaſte pays, le produit du

commerce des fourrures étoit tout l'avantage qu'elle cherchoit à en retirer. Mon intention n'eſt pas de vous ennuyer de mes réflexions politiques ; je vais conclure, en me propoſant de vous parler, dans ma prochaine lettre, du commerce des fourrures, qui eſt encore, pour l'Angleterre, une ſource conſidérable de richeſſes, mais qui tarira par la ſuite des temps. On détruit chaque année une ſi grande quantité d'animaux, que le nombre en diminue ſenſiblement, & les chaſſeurs ſont obligés de les aller chercher à pluſieurs centaines de lieues, tant ils ſe ſont éloignés pour ſe dérober aux pourſuites. Vous voyez qu'il eſt donc bien eſſentiel d'encourager l'agriculture ; mais j'allois encore parler politique. Adieu, je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

De Montréal, le 3 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Comme dans une de mes précédentes lettres je vous ai parlé des marchands américains & de leur façon de trafiquer avec les ſauvages, je vais vous donner quelques détails ſur les animaux dont ils recherchent les peaux avec tant d'avidité.

Par les deſcriptions qu'un grand nombre d'auteurs nous ont données du Canada, on voit qu'à l'inſtant de la découverte, ce n'étoit qu'un pays couvert d'immenſes forêts qui ne ſervoient de retraite qu'aux bêtes ſauvages qui y abondoient & s'y multiplioient prodigieuſement. Le petit nombre d'hommes qui habitoient ces vaſtes déſerts n'ayant ni troupeaux ni animaux domeſtiques, les bêtes carnacieres pouvoient errer ſans contrainte ; elles trouvoient des vivres en abondance, & jouiſſoient paiſiblement

de leur liberté ; quoiqu'il n'y eût pas une grande variété dans les eſpeces, chacune d'elles ſe multiplioit conſidérablement ; mais chaque choſe dans ce monde doit être tôt ou tard ſoumis au pouvoir de l'homme civiliſé. Il a exercé ſur elles ſon deſpotiſme cruel, & le très-petit nombre de ces animaux que les naturels détruiſoient pour leur nourriture & pour ſe couvrir n'étoit rien en comparaiſon du nombre prodigieux qui tombe journellement ſous nos coups. A peine le luxe eut-il introduit l'uſage des fourrures que les ſauvages déclarerent une guerre perpétuelle aux habitans des forêts, & ils les pourſuivirent avec acharnement, parce que l'abondance, & des jouiſſances qui leur avoient été juſqu'alors inconnues, furent le prix de leurs cruautés. Pour rendre cette guerre plus deſtructive, nous leur avons fourni des armes à feu, ce qui les a mis à portée de nous procurer un plus grand nombre de fourrures, & dont les qualités ſont beaucoup plus variées. Elles étoient connues en Europe, car on tiroit du Nord des fourrures de la même eſpece, mais en ſi petite quantité, que cela ne pouvoit pas

ſuffire aux demandes conſidérables qu'on ne ceſſoit d'en faire.

Ces fourrures ont été plus ou moins recherchées, ſuivant le caprice de la mode; mais, pour favoriſer le commerce du Canada, on en fait beaucoup d'uſage en Angleterre, où on cherche à les tenir toujours à un bon prix. Vous devez vous ſouvenir de la ſomme conſidérable que votre ſœur a donnée pour ſon manchon & ſa palatine. Je puis vous aſſurer qu'elles ſont même fort cheres ici, car le bonnet de fourrure le plus ſimple coûte environ deux guinées.

Je vais vous parler maintenant des bêtes, dont les peaux ſont encore recherchées; je commencerai par la loutre. Elle reſſemble trop à celle qui eſt ſi commune en Angleterre, pour qu'il ſoit néceſſaire de vous donner, ſur elle, de grands détails. Je me bornerai à vous dire que celle du Canada eſt plus grande que la nôtre, que ſon poil eſt plus noir & plus fin, & que ſa beauté eſt pour elle un préſent fatal de la nature, puiſqu'elle l'expoſe davantage aux pourſuites des Sauvages.

La fouine eſt fort eſtimée des chaſſeurs

canadiens, ſon poil étant plus brun & d'un plus beau luiſant que celui des fouines d'Europe.

On fait auſſi grand cas de la peau des rats de l'Amérique ſeptentrionale, particulierement de *l'Oppoſſum* & *du Muſqué*. On a fait, au ſujet de ce dernier, pluſieurs fables ridicules, qui ſe ſont accréditées & perpétuées juſqu'à ce jour. On prétend, entre autres choſes, que les petits rentrent dans le ventre de leur mere par les mamelles; mais voici le fait: La femelle du rat *muſqué* a, ſous le ventre, une peau qu'elle peut étendre & reſſerrer autant qu'il lui plaît. Cette poche a une ouverture par laquelle elle fait entrer ſes petits à la moindre apparence de danger, &, lorſqu'ils ſont en ſûreté dans cette eſpece de ſac, elle s'enfuit avec eux ſur le ſommet d'un arbre. Un autre inſtinct ſingulier, qui eſt propre à cet animal, & dont on a rarement fait mention, c'eſt que s'il ſe voit pourſuivi par un tigre, par un chat de montagne, ou par quelqu'autre animal que ce ſoit, à qui la nature a donné la facilité de grimper ſur les arbres, il va alors ſe ſuſpendre, par la queue, à l'extrémité

trémité d'une branche, ſur laquelle il ne pourroit pas ſe ſoutenir autrement, & trop foible pour ſupporter le poids de l'animal qui le pourſuit. On emploie la peau du rat *muſqué* aux mêmes uſages que celle du caſtor, dont il ſemble être un diminutif; mais le parfum qu'il porte avec lui, & auquel il donne ſon nom, eſt ce qui engage principalement les chaſſeurs à les pourſuivre.

L'hermine eſt à-peu-près de la taille d'un écureuil, mais elle n'eſt pas auſſi longue. Ses yeux ſont extrêmement vifs, ſes regards perçans, & ſes mouvemens ſi précipités que l'œil peut à peine les ſuivre. Sa queue, dont l'extrémité eſt noire comme le jet, eſt longue & épaiſſe. J'ai d'autant mieux examiné ce petit animal, que la fille de mon hôte en a un, qu'elle éleve. C'eſt ici la mode que les jeunes perſonnes en aient, comme en Angleterre, des écureuils. L'hiver, l'hermine eſt auſſi blanche que la neige. Appercevant, il y a quelques jours, que celle de mon hôteſſe prenoit une teinte de jaune, je lui en témoignai ma ſurpriſe: «Ah, monſieur! me dit-elle, au milieu de l'été, elle ſera jaune comme de l'or». Ce

petit animal eſt fort eſtimé au Canada. La zibeline eſt plus petite, & n'y eſt pas auſſi commune.

La martre, dont la peau eſt la plus précieuſe, ſe tient loin des lieux habités. On ne peut la rencontrer qu'au milieu des forêts. Quoiqu'elle ſoit fort petite, elle n'en eſt pas moins carnaciere, ne ſe nourriſſant que de la chair des oiſeaux qu'elle attrappe. Elle n'a qu'un pied & demi de long; mais les trous qu'elle fait dans la neige, laiſſent des marques profondes, & on croiroit que ce ſont celles des pattes d'un animal beaucoup plus grand. Cela vient des ſauts qu'elle fait en courant, &, lorſqu'elle retombe, ſes deux pattes de devant réunies ne font qu'un trou. Sa peau, quoique fort recherchée, ne vaut pas celle des zibelines, qui ſont d'un noir luiſant.

Les peaux de martres varient de prix, ſelon leur plus ou moins de beauté. Plus elles approchent du beau noir glacé de la zibeline, plus elles ſont cheres. On en trouve de toutes les teintes, depuis le brun léger juſqu'au noir. Les martres ne quittent les forêts impénétrables qui leur ſervent de

retraite, qu'une fois au plus; tous les deux ou trois ans; &, quand les Canadiens les apperçoivent, c'eſt pour eux le préſage d'un hiver heureux. Ils jugent qu'ils auront une grande quantité de neige, &, conſéquemment, beaucoup de plaiſir à la chaſſe de ces animaux.

Le chat ſauvage du Canada eſt beaucoup plus petit que ceux que l'on voit dans les pays ſeptentrionaux de l'Europe. C'eſt le même animal auquel les anciens donnoient le nom de Linx, & à qui le vulgaire crédule attribuoit le pouvoir de donner la mort, par ſon ſeul regard, à la proie qu'il s'étoit deſtinée. La nature ayant refuſé, à cet animal, la faculté d'entendre & de ſentir à une certaine diſtance, & ayant au contraire la vue d'une fineſſe extrême, c'eſt ce qui a donné lieu à cette fable ridicule. Il ne vit que du gibier qu'il attrape, il le pourſuit juſqu'au ſommet des arbres les plus élevés, &, quelque petit que ſoit l'animal qu'il pourſuit, il ne le perd jamais de vue; le feuillage le plus épais ne peut le lui dérober. La chair du chat ſauvage eſt très-blanche, l'on peut même dire qu'elle a bon goût, mais

c'eſt principalement pour ſa peau que les Indiens le recherchent. Son poil eſt long, & d'un beau gris clair ; ſa fourrure eſt cependant inférieure à celle du renard.

Cet animal eſt carnacier, ainſi que tous ceux que produiſent les pays froids, où il ne croît que très-peu de végétaux.

Outre les différentes fourrures dont je viens de vous parler, le Canada fournit à l'Angleterre des peaux de cerf, de daim, de chevreuil, de *Caribon* & d'élan, dont on ſuppoſe que toutes ces autres eſpeces tirent leur origine. Les Canadiens font la chaſſe à tous ces animaux, mais les Sauvages ſe ſont réſervé celle de l'ours ; c'eſt leur exercice favori, il convient à leur maniere de combattre, à leur force & à leur courage, & ces animaux fourniſſent mieux qu'aucun autre à tous leurs beſoins.

Dans la crainte de vous fatiguer par ces ennuyeuſes deſcriptions de bêtes ſauvages, je finis, réſervant pour la prochaine occaſion le plaiſir de vous parler de l'ours & du caſtor. Ces deux eſpeces d'animaux paroiſſent les plus dignes de nos obſervations ; le dernier ſur-tout, qui poſſede toutes les

qualités capables d'entretenir l'harmonie dans la ſociété, ſans connoître les vices & les maux auxquels nous ſommes ſujets : ce ſont ces calamités qui nous empêchent de goûter en paix les charmes de l'amitié, & ceux que l'homme devroit trouver dans la vie ſociale. Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

De Montréal, le 7 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Chaque jour me fournit de nouvelles occaſions de m'entretenir avec vous. Je les ſaiſis avec plaiſir ; mais il me reſte peu de temps à ſéjourner dans cette ville, &, quand je l'aurai quittée, vous m'accuſerez peut-être de négligence. Soyez perſuadé que, malgré que notre correſpondance ne ſoit pas auſſi bien ſuivie, je profiterai de toutes les occaſions poſſibles de vous faire paſſer de mes nouvelles.

Je vous ai dit dans ma derniere lettre que

l'ours ſuppléoit à tous les beſoins des Sauvages. Sa chair leur fournit des alimens ; ſa graiſſe leur ſert à ſe frotter le corps, & ils ſe vêtiſſent avec ſa peau. Vous ſerez bien aiſe ſans doute de connoître les moyens ſinguliers que les Sauvages emploient pour les chaſſer.

Comme vous avez ſans doute vu des ours en Angleterre, il eſt inutile que je vous en décrive ſa ſtructure.

Cet animal eſt plutôt timide que féroce ; rarement il attaque l'homme, il fuit à ſon aſpect, & ſe ſauve avec beaucoup de précipitation quand il eſt pourſuivi par un chien. Il n'eſt dangereux que lorſqu'il eſt bleſſé, quand il ſort du creux de l'arbre qui lui a ſervi de retraite pendant tout l'hiver, & dans le temps du rut qui arrive au mois de juillet. C'eſt ſur-tout dans ce dernier cas que l'ours, animé par ſa jalouſie, devient ſi féroce & ſi hargneux, qu'il eſt dangereux de le rencontrer. Pendant le rut, ces animaux maigriſſent conſidérablement, & leur chair contracte un goût ſi déſagréable, que les Indiens, dont l'eſtomac n'eſt ſûrement pas fort délicat, ne veulent pas en manger :

qui pourroit croire que l'amour fût capable de faire, en un mois, ſur l'ours, plus de ravage que ſix mois de jeûne n'en ſauroient opérer.

Quand la ſaiſon de ſes amours eſt paſſée, il recouvre promptement ſon embonpoint par la grande quantité de fruits qu'il mange, & dont les bois abondent. Il eſt ſur-tout ſi paſſionné pour le raiſin qu'il grimpe, pour le cueillir, juſqu'au ſommet des arbres les plus élevés; quand il s'eſt repu de fruits pendant quelque temps, ſa chair devient délicieuſe, & elle continue à l'être juſqu'au printemps.

Il eſt ſurprenant qu'un animal, qui paroît ſi peu delicat, & qui a une fourrure ſi chaude, prenne tant de précaution pour ſe mettre à l'abri du froid. La nature nous apprend par-là à ne point juger des choſes ſur les apparences : ces animaux doivent ſavoir mieux que nous ce qui leur convient. L'ours monte, à l'entrée de l'hiver, dans le creux d'un vieil arbre, il en bouche l'ouverture avec des branches de pin, pour ſe mettre à couvert des rigueurs de la ſaiſon; & quand une fois il s'y eſt bien établi, il

eſt rare qu'il en ſorte avant que l'hiver ne ſoit entiérement paſſé. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il ne prend, dans ſa retraite, aucune proviſion, & il doit cependant avoir beſoin de nourriture. Il eſt à croire qu'une très-petite quantité d'alimens ſuffit à ſa ſubſiſtance; car, étant à la fin de l'automne prodigieuſement gras, ne prenant pas d'exercice pendant l'hiver, & dormant preſque toujours, il perd très-peu par la tranſpiration, & a rarement beſoin de ſortir pour ſe procurer des vivres : quand cela arrive, il rentre auſſi-tôt dans ſa retraite.

C'eſt ſans doute à la longueur du temps que ces animaux paſſent ſans prendre de nourriture (parce qu'un ſommeil preſque continuel & leur oiſiveté entretiennent leurs forces), qu'eſt due l'opinion ſi ridicule & ſi généralement adoptée, que la ſeule nourriture de l'ours, pendant l'hiver, eſt la ſubſtance qu'il tire de ſes pattes en les léchant. Je ne ſuis pas ſurpris qu'une idée auſſi abſurde ſe ſoit accréditée, quand je conſidere que l'on en a enchaîné un pendant tout un hiver; qu'il eſt reſté ſans boire ni manger, & que cependant ſix mois après il étoit

encore auſſi gras qu'à l'inſtant où on l'avoit attrapé.

C'eſt pendant l'hiver que l'on fait la chaſſe de l'ours. Les Indiens le forcent de ſortir de ſa retraite en mettant le feu aux branches d'arbres qu'il a raſſemblées au pied d'un pin creux. La fumée s'élevant le long du corps de l'arbre, l'animal, pour n'être pas ſuffoqué, ſort de ſon trou, & on le met à mort auſſi-tôt qu'il paroît. Ce n'eſt que pour ſubvenir à leurs propres beſoins que les Indiens font aujourd'hui la chaſſe de l'ours; mais autrefois ils les pourſuivoient encore pour en avoir la peau, qu'ils vendoient aux marchands qui fréquentoient leurs côtes. Le bruit ne ſe fut pas plutôt répandu que le Canada abondoit en caſtors, que les Sauvages, excités par l'appas d'un gain plus conſidérable, commencerent à les détruire; quoique de tous les animaux qui exiſtent, il n'y en ait pas qui ſoient moins nuiſibles ni moins carnaciers. C'eſt avec peine que je ferai la remarque ſuivante : ſi les Indiens pourſuivent avec tant d'acharnement ces créatures innocentes, leur cruauté ne provient en cela que de l'avidité avec laquelle

nos marchands recherchent les fourrures, pour ſatisfaire au luxe exceſſif des nations policées de l'Europe.

Cet animal eſt, de ſa nature, fait pour vivre en ſociété. Il a un inſtinct tout particulier pour la conſervation & pour la propagation de ſon eſpece. Sa longueur ordinaire eſt de trois ou quatre pieds, & ſon poids eſt de quarante à ſoixante livres. Les doigts de ſes pattes de derriere ſont réunis par une membrane, ce qui lui donne une grande facilité à nager, & ceux des pattes de devant ſont ſéparés. Sa queue eſt de forme ovale, plate & couverte d'écailles; ſa tête reſſemble à celle d'un rat; ſa mâchoire eſt garnie de quatre dents fort aiguës, avec leſquelles il eſt capable de ronger le tronc entier des arbres les plus gros.

Le caſtor eſt extrêmement doux, & ne cherche à nuire à aucune créature. Il ne connoît point les ruſes dont ſe ſervent les autres animaux, & cherche rarement à ſe défendre quand il eſt ſeul; il ne mord jamais, excepté lorſqu'on l'attrape; &, comme la nature ne lui a pas fourni d'armes ſuffiſantes pour ſa défenſe, par l'inſtinct qui

lui eſt propre, il ſe réunit en ſociété, & cherche les moyens de ſe procurer une vie paiſible, ſans être obligé de combattre. Il n'eſt inquiété par aucun des animaux dont il eſt entouré, & ne cherche pas non plus à leur nuire : quoique le caſtor ſoit ſi doux qu'on peut le comparer même aux animaux domeſtiques, & qu'il vive en ſociété, il eſt néanmoins d'un caractere indépendant ; il fournit lui-même à tous ſes beſoins, & ne ſe ſoumet point à l'eſclavage ; &, s'il n'obéit pas, il ne prétend pas non plus commander, & ſemble diriger toutes ſes opérations vers le bien général, en ne vivant cependant que pour lui-même. Pour vous faire connoître ce que c'eſt qu'une république des caſtors, je vous rapporterai le récit intéreſſant que m'en a fait la perſonne chez laquelle je ſuis logé ; j'eſpere qu'il ne vous cauſera pas moins de plaiſir que je n'en ai éprouvé moi-même.

Au mois de juin ou de juillet, ils viennent de tous côtés & ſe raſſemblent au nombre de deux ou trois cents, ſur le bord d'un lac ou d'un étang, afin d'y bâtir leurs habitations d'hiver : les différens matériaux

dont ils ſe ſervent, & la maniere dont ils les emploient dans la conſtruction de leurs logemens, étonnent l'imagination ; on ſeroit tenté de croire que ce ne peut être que l'ouvrage d'un être raiſonnable. C'eſt ſurtout lorſqu'ils forment leurs digues qu'on eſt forcé d'admirer leur induſtrie. Ils en conſtruiſent lorſqu'ils ne peuvent pas trouver de lac ou d'étang. Pour établir leur habitation, ils ſe fixent ſur les bords de quelques rivieres; leur premiere opération eſt de former cette digue dans l'endroit le moins profond, avec les arbres qu'ils coupent par le moyen des quatre dents tranchantes dont je vous ai parlé plus haut. Cinq ou ſix de ces animaux ſuffiſent pour ronger entiérement le pied d'un gros arbre; &, ce qui eſt une nouvelle preuve de leur étonnante ſagacité, ils ont aſſez d'adreſſe pour le faire toujours tomber du côté de l'eau. Après avoir poſé cette fondation, ils coupent des arbres plus petits, & les tranſportent auprès des grands. Ils n'emploient pas moins d'adreſſe pour enfoncer dans l'eau les pieux deſtinés à empêcher le courant d'emporter les arbres qui ſont placés en croix les uns ſur les

autres. Voici la façon dont ils s'y prennent. Ils font, avec leurs griffes, un trou profond, ſoit dans la terre, ſoit dans le ſable qui forme le lit de la riviere; ils aſſujettiſſent le pieu, avec leurs dents, contre le bord de la riviere, ou contre les arbres qui ſe trouvent en travers; ils en ſaiſiſſent le bout qu'ils ont eu ſoin d'affiler, & le font couler dans le trou deſtiné à le recevoir. Lorſqu'ils ont enfoncé une quantité de pieux ſuffiſante; pour donner de la ſolidité à leur ouvrage, ils entrelacent dedans des branches de jeunes arbres, &, avec un mortier fait d'argile, qu'ils tranſportent ſur leurs queues, ils rempliſſent les vides. Lorſque cet ouvrage, auquel le corps entier de la nation a travaillé, eſt achevé, chacun de ſon côté choiſit l'endroit qui lui convient, pour bâtir ſa maiſon. Elle eſt toujours ſituée ſur les bords de l'eau, bâtie ſur pilotis, & plus ou moins grande, ſuivant le nombre de ceux qui doivent y réſider enſemble. Quelques-unes de leurs huttes ſont faites pour contenir deux ou trois familles de caſtors, & d'autres ſont aſſez grandes pour en loger juſqu'à quinze. Les murs extérieurs, & ceux de ſéparation, ſont

d'environ deux pieds d'épaiſſeur, ſur une hauteur ſemblable. Au-deſſus s'éleve une voute ſi bien enduite d'argile, que la moindre partie d'air ne peut y pénétrer. Chaque chambre eſt aſſez grande pour contenir le mâle & la femelle, & les huttes ont deux entrées, l'une du côté de la terre, & l'autre qui donne ſur la riviere; la premiere leur ſert à aller dans les bois chercher leurs proviſions, & la ſeconde à échapper aux pourſuites de leur ennemi qui eſt l'homme, le deſtructeur de leurs villes & de leur république. Les planchers de leurs appartemens ſont de gazon recouvert de rameaux de ſapin; & ces animaux ſont ſi propres qu'on ne trouve jamais la moindre ordure dans leurs demeures.

Il y a dans chaque cabane un magaſin pour les vivres, d'une grandeur proportionnée au nombre de ſes habitans. Chacun d'eux connoît ce qui lui appartient, & ne dérobe rien à ſon voiſin. Le mâle & la femelle vivent enſemble dans une chambre qui n'eſt que pour eux; les jalouſies & les querelles ſont tout-à-fait inconnues dans leur république. Les proviſions ſont ramaſſées &

partagées ſans conteſtation ; enfin, le caſtor ſe contente des alimens ſimples & des commodités qu'il doit à ſon travail & à ſon induſtrie. Sa ſeule paſſion eſt la tendreſſe conjugale. Elle pourroit ſervir d'exemple à tous ces hommes ſuffiſans qui n'écoutent que la fougue de leurs paſſions & les loix de leur vanité.

Deux de ces animaux, mâle & femelle, pendant l'été, qui eſt la ſaiſon de leurs travaux, s'uniſſent ſelon leur inclination, & conviennent de paſſer l'hiver enſemble. Ils ſe marient avec la même facilité qu'un grand nombre de gens parmi nous, qui entrent dans l'état du mariage ſans avoir d'autres motifs qu'une ſatisfaction momentanée; mais nous ne ſommes pas auſſi ſages, nous négligeons les précautions qui pourroient aſſurer notre bonheur, & nous ne faiſons pas de magaſins qui nous mettent en garde contre les rigueurs de la mauvaiſe ſaiſon.

Ce couple heureux ſe retire dans ſa cabane vers la fin de l'automne, qui n'eſt pas moins favorable aux plaiſirs de l'amour que le printemps. Si la ſaiſon des fleurs invite les oiſeaux à s'unir dans les bois, c'eſt la

ſaiſon des fruits qui fait naître, dans les quadrupedes, le beſoin de travailler à la propagation de leur eſpece. Les plaiſirs de l'amour leur font d'ailleurs oublier les rigueurs de l'hiver.

On vient de me dire que le paquebot alloit mettre à la voile dans un inſtant; je ſuis en conſéquence obligé de remettre à une autre occaſion la fin de ce que j'ai à vous dire ſur le caſtor. Cet animal ſingulier pourroit fournir à l'homme des leçons d'induſtrie & de morale bien importantes, s'il ſe donnoit la peine de l'examiner plus particuliérement, & d'y réflechir. Je finis en formant des vœux pour votre bonheur. Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XXIII.

De Montréal, le 8 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Je vous envoie cette lettre par notre ami commun, le capitaine F.... qui part en poſte pour Quebec, d'où il mettra inceſſamment à la voile. Si vous recevez celle-ci en même temps ou avant ma derniere, il n'y aura rien d'étonnant, car la navigation d'ici à Quebec eſt interrompue par les différens courans, & par d'autres cauſes encore, qui empêchent, en ce moment, les vaiſſeaux de deſcendre le fleuve; je ne vous dirai, par cette raiſon, que deux mots, pour achever ce qui me reſtoit à vous apprendre ſur le caſtor.

Si j'ai bonne mémoire, j'en ſuis reſté à l'hiſtoire de ſes amours, cette paſſion qui agit ſur tout ce qui reſpire, mais qui rend le caſtor plus heureux que toutes les autres créatures, ſans en excepter l'homme. Lorſ-

que ces animaux s'accouplent & qu'ils entrent dans leurs cabanes, ils ne ſe quittent plus : ils conſacrent tout leur temps à l'amour, dont le travail ni aucun autre objet ne viennent les diſtraire.

Quand, par haſard, les rayons du ſoleil viennent, pour un moment, faire diverſion à la triſteſſe habituelle de la ſaiſon, ils quittent leur logement & vont enſemble ſe promener ſur les bords du lac, ſe régaler d'écorce fraîche, & reſpirer un air ſalutaire. A la fin de l'hiver, la femelle donne le jour aux tendres gages de ſon amour; & le mâle, réveillé par les charmes du printemps, ſe met à courir les bois, laiſſant à ſa petite famille la place qu'il occupoit dans ſa cabane. La portée de la femelle du caſtor eſt ordinairement de deux ou trois petits à-la-fois, qu'elle allaite avec ſoin; &, quand le mâle eſt abſent, elle les mene avec elle toutes les fois qu'elle ſort pour faire ſes proviſions d'écreviſſes ou d'autres poiſſons, & ſe munir d'écorce verte. C'eſt avec ce dernier aliment qu'elle nourrit ſes petits, & répare ſes forces qui l'avoient abandonnée. Ils attendent, au milieu de ces occupations, la ſaiſon des travaux; car,

quoique leur habitation ſoit aſſez ſolide pour durer un ſiecle, ils ſont obligés néanmoins d'en conſtruire tous les ans de nouvelles, vu que la premiere choſe que font les chaſſeurs, quand ils rencontrent quelques-uns de leurs ouvrages, eſt de jetter bas leurs cabanes, & de détruire leurs digues & leurs foſſés.

On emploie pluſieurs moyens pour chaſſer ces animaux & les prendre. Quelquefois on deſſeche le foſſé ſur lequel ſont conſtruites leurs habitations. D'autres fois on les prend dans des pieges; on ſe ſert rarement du fuſil, car ſi le chaſſeur ne tue pas du premier coup, le caſtor, quoique bleſſé, ſe plonge au fond de l'eau & ne reparoît plus. Le moyen le plus ſûr & le plus généralement adopté pour les attraper, eſt de tendre des pieges dans les bois où l'on s'eſt apperçu qu'ils viennent manger l'écorce des jeunes arbres; ces pieges ſe détendent quand ils rongent celle des branches nouvellement cueillies que l'on a éparpillées pour ſervir d'appât à ces animaux. Une trape d'un poids conſidérable, en tombant ſur eux, leur briſe les

reins ; & le chaſſeur qui eſt caché dans les environs, accourt & le tue promptement.

J'aurois pu, ſans doute, m'étendre un peu moins ſur ces détails ; mais, ſi j'ai mis des longueurs dans ma narration, vous devez l'attribuer au ſentiment d'admiration que je ne puis m'empêcher d'éprouver en conſidérant les qualités morales de cet animal innocent, & en ſongeant à l'être ſuprême qui lui a donné tant d'inſtinct.

On pourroit regarder les ſocietés de caſtors comme celle des couvens (vous me paſſerez cette comparaiſon). Si l'on peut dire que le bonheur habite dans l'une & dans l'autre communauté, il faut avouer que leur but eſt bien différent. Parmi les caſtors, le bonheur conſiſte à ſuivre le doux penchant de la nature ; dans les couvens l'on ne s'applique qu'à le combattre, ſans ſonger qu'il ajoute au bonheur de la vie ſociale ; & que le créateur, en nous donnant à tous un penchant pour ſes plaiſirs, nous a fait une loi de nous y livrer. Il ſemble que ces ſociétés d'animaux ne ſoient inſtituées que pour la propagation de leur eſpece ; & les couvens

pour la deſtruction de la leur. Combien de femmes qui auroient été l'honneur de leur ſexe, que l'on auroit vu tendres meres, & épouſes fidelles, ſe trouvent bannies à jamais de la ſociété. Peuvent-elles être inſenſibles à leur malheur? Peuvent-elles s'empêcher d'éprouver de tendres émotions, même dans le ſein de la vie la plus auſtere? Peuvent-elles ne pas maudire le vœu barbare qui les arrache au bonheur, & les enchaîne pour toujours dans ces lieux de déſolation, où leur cœur, dévoré par un amour ſans eſpoir, ſe conſume en vains deſirs? Je ne puis ſupporter cette idée.

Quelle ſeroit la douleur de l'homme ſenſible s'il conſidéroit combien cette inſtitution, triſte ouvrage de la ſuperſtition, s'eſt propagée dans toutes les parties de l'Europe; non-ſeulement elle eſt nuiſible, mais barbare. Sous prétexte de rendre les hommes ſemblables aux anges, elle détruit ſa conſtitution, & prive la beauté des avantages pour leſquels la nature l'avoit fait naître.

Je ſuis agréablement interrompu dans mes trop ſérieuſes réflexions par la viſite de notre aimable ami S...., qui arrive de New-York.

Il avoit été fait priſonnier, dans le cours de l'été dernier, par ce fameux ſcélérat connu ſous le nom de *White Comb*, le même qui a tué le brigadier général Gordon. Je vous rapporterai les circonſtances de cette affaire dans ma premiere lettre. Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

De Montréal, le 12 Juillet 1777.

Je vous ai parlé, dans ma derniere lettre, mon cher ami, d'un certain *White Comb*. Cet homme, né à Connecticut, avoit embraſſé avec chaleur la cauſe des Américains, &, après leur défaite ſur les lacs, il leur avoit offert ſes ſervices pour aller ſe mettre en embuſcade dans les bois, & ramener priſonnier un officier anglois. Pour exécuter ce projet, il alla ſe cacher dans les brouſſailles qui ſont entre *la Prairé* & *Saint-Jean*. Le premier officier qui paſſa fut le brigadier général Gordon. Comme il étoit monté ſur un cheval des plus vifs, déſeſpérant de le

faire priſonnier, il lui lâcha un coup de fuſil & le bleſſa à l'épaule.

Le général partit à l'inſtant au grand galop pour arriver au camp de Saint-Jean; mais à peine fut-il arrivé qu'il tomba de ſon cheval, épuiſé par la fatigue & par le ſang qu'il avoit perdu. Quelques ſoldats le releverent & le porterent à l'hôpital, où, après qu'on eut panſé ſa bleſſure, ſe trouvant un peu ſoulagé, il raconta ce qui lui étoit arrivé. Le rapport en ayant été fait au général Carleton, il envoya auſſi-tôt une compagnie d'Indiens pour rôder dans les bois, afin de ſe ſaiſir de ce *White Comb*; mais ce fut en vain, il étoit retourné à Ticonderoga. Le général Carleton penſant qu'il s'étoit caché dans les forêts, ou qu'il s'étoit retiré dans la maiſon de quelque Canadien mécontent, fit publier qu'il donneroit une récompenſe de cinquante guinées à la perſonne qui ameneroit *White Comb*, mort ou vif.

Le général Gordon mourut quelques jours après des ſuites de ſa bleſſure : nous avons eu à regretter, par cette mort, la perte d'un brave officier, & d'un général très-expérimenté.

White Comb étant retourné à Ticonderoga, informa le général qui commandoit dans cette place, que, malgré qu'il n'eût pu faire priſonnier aucun officier, il croyoit en avoir bleſſé un mortellement.

Le général, d'un air ſévere, lui témoigna ſon mécontentement de ce qu'il l'avoit trompé dans les eſpérances qu'il lui avoit données; & White Comb, pour réparer ſa faute, offrit de faire une nouvelle tentative, proteſtant qu'il perdroit plutôt la vie que de revenir ſans avoir fait un priſonnier.

Il partit pour cette expédition, accompagné de deux hommes, & deſcendit le *lac Champlain*, dans une piroque, juſqu'à une petite baie, où il la cacha avec ſoin. Il ſe rendit enſuite dans les bois, au même endroit où il avoit bleſſé le général Gordon, & reſta à l'entrée, tandis que les deux hommes qui étoient avec lui s'enfoncerent un peu plus avant dans le taillis.

Le régiment, dont notre ami S.... eſt quartier-maître, ayant beſoin de faire venir quelques proviſions de Montréal, ce fut lui qu'on chargea de cette commiſſion. Il quitta

le camp de Saint-Jean pour exécuter cet ordre, après qu'on lui eut fortement recommandé de prendre ſa route par Chamblée, afin d'éviter un accident ſemblable à celui du général Gordon, ce qui pouvoit être, s'il paſſoit par les bois. Vous ſavez que notre ami S.... eſt très-brave, & que ſa force eſt au moins égale à ſon courage. Il s'obſtina à prendre le chemin le plus court, ne jugeant pas à propos d'allonger ſa route pour tous les White Combs du monde; & nous dit même très-plaiſamment qu'il ſeroit enchanté de rencontrer ce maraudeur, perſuadé que dès lors les cinquante guinées promiſes lui appartenoient. Il s'eſt malheureuſement trompé fort groſſierement dans ſon calcul; toute ſa récompenſe a été d'être lui-même fait priſonnier.

Avant ſon départ, il avoit eu ſoin de prendre toutes les précautions poſſibles. Non-ſeulement il avoit bien chargé ſon fuſil, mais il étoit encore muni de deux piſtolets. Malgré tous ſes ſoins, en arrivant près des bois, il fut ſaiſi par White Comb, & ſes deux camarades qui ſortirent de derriere un buiſſon fort touffu, au pied duquel ils s'étoient

tapis ; &, ſans qu'il ait eu le temps de faire la moindre réſiſtance, le déſarmerent, le lierent, & lui mirent un bandeau ſur les yeux.

Ils furent trois jours avant de gagner la baie où la piroque avoit été amarrée, &, pendant ce temps, leur nourriture ne conſiſtoit qu'en quelques biſcuits ſecs & des fruits ſauvages. Lorſque White Comb crut que M. S... étoit trop éloigné pour oſer chercher à s'échapper, quand même il lui donneroit la liberté, autant pour ſe débarraſſer d'un ſoin pénible, que pour ne pas retarder ſa marche, il lui fit délier les mains, & lui rendit l'uſage de la vue. Sa ſituation n'étoit guere moins déſagréable, au milieu d'un bois épais, & au pouvoir de trois perſonnes dont il ne connoiſſoit pas encore les intentions.

Le ſoir, dès qu'ils avoient fait un repas des plus frugals, & en conſéquence du peu de proviſions qu'ils avoient, deux de ces hommes prenoient un peu de repos, tandis que le troiſieme veilloit le priſonnier. Il dormit profondément la premiere nuit, étant extrêmement fatigué. Il n'en fit pas de même

la ſeconde ; ſon inquiétude l'empêcha de fermer l'œil. Cette même nuit, il ſe préſenta une occaſion dont il auroit pu profiter pour s'échapper s'il eût voulu. Celui qui étoit de garde s'étoit endormi. Il m'a raconté depuis, que, pendant un moment, il réflechit aux moyens qu'il pourroit prendre pour recouvrer ſa liberté ; mais l'idée de faire mourir trois hommes, choſe qui devenoit alors indiſpenſable, répugnoit à ſon humanité ; &, quoique les loix de la guerre ne lui en euſſent point fait un crime, il ne put s'y réſoudre. D'ailleurs, s'il leur laiſſoit la vie, & tentoit de s'échapper, il étoit probable qu'il ſeroit repris & ſans doute maltraité ; ce qui le détermina encore à ſe ſoumettre à ſon ſort, fut la réflexion que, quand même il ne ſeroit pas pourſuivi, il n'étoit pas poſſible qu'il pût reconnoître ſon chemin, dans une forêt immenſe, dont il avoit traverſé une grande partie les yeux bandés, & où, ſelon toutes les apparences, en allant de côté & d'autre, pour ſe frayer une route, il mourroit de fatigue & de beſoin.

Le lendemain, au point du jour, ils continuerent leur marche, &, dans la ſoirée

du même jour, ils arriverent à la baie où la piroque étoit cachée. Ils le lierent de nouveau, le mirent dans la piroque, & remonterent le lac, en portant ſur Ticonderoga, où ils arriverent dans la matinée du lendemain. Quand ils furent près d'aborder, on lui remit un mouchoir ſur les yeux, pour qu'il ne pût pas examiner les fortifications, & on le conduiſit de cette façon devant le général. Son ſeul motif, en témoignant le deſir d'avoir un de nos officiers, étoit de ſe procurer, ſoit par des menaces, ſoit par des prieres, des informations relatives à notre armée, qui pouvoient lui devenir très eſſentielles. Ses eſpérances furent déçues, S.... ne voulut répondre à aucune de ſes queſtions. Le général l'envoya alors comme priſonnier de guerre, ſur ſa parole, dans une des villes de l'intérieur. Il en eſt revenu, comme je vous l'ai mandé dans ma derniere lettre, en bonne ſanté. Je ſuis entré dans un détail aſſez long, ſur ce qui le regarde, connoiſſant l'intérêt que vous prenez à ſa perſonne.

Je vais terminer cette lettre; mais je dois avant vous féliciter ſur votre heureux rétabliſſement, après une maladie ſi ſérieuſe.

Une bonne ſanté eſt le premier de tous les biens ; c'eſt elle ſeule qui donne la force néceſſaire pour ſupporter les peines de la vie, & mes deſirs les plus ardens ſont que vous en jouiſſiez long-temps pour votre propre bonheur, & celui de vos amis. Je ſuis, &c.

LETRRE XXV.

Au Camp de Saint-Jean, le 14 Juin 1777.

MON CHER AMI,

J'avois à peine fini ma derniere lettre, quand je reçus ordre de me mettre en marche vers cette place. Je vais commencer à connoître les embarras & les fatigues inſéparables d'une campagne. Je le répete, ne m'accuſez pas de négligence ſi quelquefois vous tardez à recevoir de mes nouvelles.

Je vous ai fait obſerver, dans une de mes lettres, que c'étoit l'opinion générale que les Américains ne mettroient point d'obſtacle à la marche de notre armée, ſur le lac

Champlain, mais qu'ils attendroient notre arrivée à Ticonderoga : dans ce cas, les opérations de la campagne commenceront à *Crown-point*.

Je ſerois injuſte ſi je ne faiſois pas mention de l'activité de la garniſon qui a été en quartier au fort Saint-Jean, pendant le cours de l'hiver. Ceux qui la compoſoient ſe ſont occupés de réparer les barques canonieres, les bâtimens deſtinés à porter l'artillerie, & les bateaux, d'en augmenter le nombre, & de les diſpoſer de maniere à n'avoir plus qu'à mettre à la voile. Les autres corps de l'armée ont également donné des preuves de leur zele & de leur induſtrie, en établiſſant des magaſins à Montréal, à Sorel & au fort Chamblée. Ces magaſins ne pouvoient être remplis que pendant les gelées, non-ſeulement parce qu'il eſt plus facile de ſe procurer les denrées dans ce temps, mais encore parce que les chemins ſont meilleurs que lors de la fonte des neiges qui les rendent impraticables pour pluſieurs mois.

De tous les différens rapports qui nous ont été faits, nous pouvons conclure que les Américains ont, à Ticonderoga, une

armée forte de douze mille hommes. Le lac George eſt également défendu par un nombre d'hommes conſidérable, &, de plus, il eſt ſoutenu par une marine puiſſante qui n'eſt là ſans doute que pour aſſurer la retraite de l'armée, au cas où elle ſe trouveroit obligée d'abandonner Ticonderoga.

Si la navigation, ſur le lac Champlain, eſt bien protégée par notre armée navale, dont la ſupériorité eſt connue, le corps avancé, commandé par le général Frazer, & une troupe conſidérable de Canadiens & de Sauvages, deſtinée aux travaux & à aller à la découverte, prendront poſſeſſion de *Crown-point* qu'ils fortifieront. Nous emmenons, à cet effet, nos ingénieurs les plus habiles, & nos meilleurs ouvriers. L'intention eſt de prévenir, par ce moyen, les inſultes que nous ſerions expoſés à recevoir de l'ennemi, pendant que nous établirions nos magaſins, & que nous fortifierions nos poſtes. Ces opérations ſont des préliminaires indiſpenſables, & ſans leſquels on ne peut ſonger à former le ſiege de Ticonderoga.

Ce détachement étant poſté à *Crown-point*,

pour en impoſer à l'ennemi, le reſte de l'armée ſera employé à eſcorter les convois & les proviſions, à faciliter les tranſports de l'artillerie & à préparer les faſcines & les autres ouvrages qui ſont néceſſaires pour commencer un ſiege. Pour tenir l'ennemi en haleine, nous avons des troupes de Sauvages ſoutenus par des détachemens de l'infanterie légere, dont la commiſſion ſera de harceler les Américains dans leurs travaux. Ce même corps ſera auſſi chargé d'accompagner les officiers généraux & les ingénieurs, quand ils iront à la découverte, & ce ſera lui qu'on fera marcher en avant pour nous donner des détails ſur les forces de l'ennemi, ſur ſa poſition & ſur ſes deſſeins. Nous pouvons eſpérer que Ticonderoga ſera pris au commencement de l'été, d'après les préparations que nous avons faites pendant l'hiver, & d'après ce que nous devons attendre des efforts des ſoldats qui ſont pleins de vigueur & de ſanté, à moins qu'il n'arrive quelques-uns de ces événemens que la prudence humaine ne peut prévoir.

L'opinion générale eſt que le ſiege ſera ſoutenu vigoureuſement, & qu'il y aura beaucoup de ſang répandu. Lorſque les Américains

ricains ont pris les armes, ils ſe ſont attendus à une guerre ſanglante, & ils ont prévu toutes les horreurs auxquelles ils ſeroient expoſés. Ils n'ignoroient pas que leur pays ſeroit le théatre du carnage, que leurs moiſſons ſeroient ravagées, & que tous les maux réunis les accableroient. Si des gens déſintéreſſés, qui n'auroient eu en vue que le bonheur de l'Amérique & de la métropole, avoient voulu prendre ſur eux de leur donner des avis ſalutaires, ils ſe ſeroient ſoumis paiſiblement aux loix de la mere-patrie, & ils auroient évité par-là les horreurs inſéparables d'une guerre civile. Une ſuite de circonſtances heureuſes a mis l'Amérique dans le cas de s'élever, par des gradations preſqu'inſenſibles, à un état de ſplendeur auquel elle ne devoit pas s'attendre. Le pouvoir qu'elle s'eſt acquiſe paroît annoncer qu'elle ne s'anéantira pas de ſi-tôt; mais, je crois que cette ſplendeur n'eſt pas fondée ſur une baſe aſſez ſolide, pour lui aſſurer l'indépendance à laquelle elle prétend. Sa ſituation, des plus embarraſſantes dans le moment actuel, peut donner du crédit à mon opinion, & elle ſe vérifiera s'il ne ſurvient pas quelque

circonſtance qui leur ſoit favorable, & qui faſſe changer les affaires de face.

Je ſuis intimément perſuadé que s'ils euſſent renfermé en eux-mêmes le projet de ſe rendre indépendans, pour ne le mettre au jour que dans un demi-ſiecle, ils auroient réuſſi preſque ſans difficulté, ou au moins ſans avoir beſoin du ſecours d'aucune puiſſance étrangere. Par leur population & par leurs richeſſes, ils ſeroient devenus la premiere nation du monde; & maintenant s'ils atteignent leur but, ce ne ſera qu'avec le ſecours de quelques alliés puiſſans, & avec leſquels, n'ayant pas le moyen de payer leur protection, ils auront des querelles continuelles, qui finiront par leur ſujétion totale; peut-être même ſe trouveront-ils ſoumis à cet eſclavage qu'ils prétendoient avoir raiſon de craindre de la part de l'Angleterre: ſi cela arrive, l'Amérique regrettera la protection de la mere-patrie, à laquelle elle ne pourra plus avoir recours, & qu'elle traite maintenant avec tant d'ingratitude. Je vous laiſſe faire ſur cela les réflexions que vous jugerez à propos, ne doutant pas que vous ne diſiez qu'un militaire ne peut pas être un politique bien éclairé.

Je ceſſerai de parler de nos débats, & de former des conjectures, pour vous entretenir un moment des merveilles de la nature, en vous faiſant la deſcription d'un petit animal qui m'a été donné depuis peu, & que l'on nomme *Ecureuil volant.*

On a donné à cet animal le nom de *volant*, parce qu'il eſt pourvu d'une peau ou membrane de la largeur de trois pouces, adhérente à ſes côtés, & qui s'étend de ſes pattes de derriere à celles de devant, par le moyen d'une articulation oſſeuſe ; il étend cette membrane comme une voile, & elle lui ſert à voler d'un arbre à l'autre, même à une grande diſtance.

La plupart des écureuils ſautent d'arbre en arbre, mais c'eſt lorſqu'ils ſont près les uns des autres ; celui-ci peut voler à une diſtance incroyable. Sa peau eſt douce & d'un beau gris foncé. Il differe des autres écureuils, principalement dans le choix de ſa nourriture ; les noix ne ſont pas de ſon goût, & il préfere, à tous les autres alimens, les bourgeons du bouleau. Cet écureuil fait ſon nid d'une maniere tout-à-fait curieuſe : il prend de la mouſſe de l'arbre ſur lequel il ſe trouve,

il s'y enfonce entiérement, n'en ſortant preſque jamais de jour, à moins qu'on ne lui donne la chaſſe. Celui que j'ai m'a été donné par l'enfant d'un de nos tambours, qui, étant monté ſur un arbre pour prendre un nid d'oiſeau, apperçut cet écureuil couché & endormi dans ſon nid; il s'en ſaiſit & me l'apporta; ayant entendu dire que je formois une collection de curioſités naturelles. Je vous prie de me mander dans votre premiere lettre, ſi vous avez reçu les différens objets que je vous ai envoyés de Montréal, pour orner votre cabinet. J'ajoute à la nouvelle collection que je fais maintenant, & pour le même objet, cet animal curieux, & un d'une autre eſpece, que l'on nomme *l'Ecureuil de terre*, qui n'eſt guere plus gros qu'une ſouri, & dont la peau eſt tachetée comme celle d'un faon.

J'eſpere que vous accepterez ces bagatelles comme un gage de mon amitié.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

Au Camp, près de la riviere Bouquet, ſur le lac Champlain, le 23 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Nous ſommes arrivés juſqu'ici, &, ſelon toutes les apparences, nous traverſerons le lac ſans que l'ennemi y mette le moindre empêchement, ſon deſſein étant, comme je vous l'ai déjà mandé, de ſe contenter de nous diſputer Ticonderoga. Toutes les informations que nous avons pu acquérir par les eſpions que nous avons envoyés, & par les déſerteurs qui ſont venus ſe ranger ſous nos drapeaux, nous ont confirmé dans cette opinion. Ils aſſurent que les Américains ont travaillé ſans relâche à fortifier cette place, & qu'ils ſe diſpoſent à faire une vigoureuſe défenſe. Ils conſtruiſent maintenant des galeres au fort George, pour la défenſe du lac du même nom, & for-

tifient le chemin qui conduit à Shenesborough.

Il ſemble que le congrès ait abandonné aux autre provinces de la nouvelle Angleterre le ſoin de s'oppoſer aux progrès de nos troupes.

Elles fourniſſent en effet des hommes infatigables, & rien n'égale leur promptitude à abattre les arbres. Elles doivent procurer des ſoldats & des vivres, à condition d'être exemptes de recruter l'armée du général Washington. Si cela eſt réel, nous rencontrerons bien des difficultés, car ce ſont les quatre provinces les plus puiſſantes des états-unis, & en même-temps celles qui ſoutiennent le plus vivement la cauſe du congrès. Ne combattant que ſur leurs frontieres, en cas d'échec, il leur ſera facile de trouver des recrues & des proviſions.

Ayant parcouru le lac, & ſur-tout l'endroit où il eſt le plus large, je dois vous en dire quelques mots en paſſant. On y voit pluſieurs petites îles éparſes çà & là. Quand on eſt parvenu à l'endroit le plus large, il eſt impoſſible d'en appercevoir les deux

bords ; il y a, de chaque côté, pluſieurs plantations, mais elles ſont plus nombreuſes au midi ; la partie ſeptentrionale étant remplie de montagnes & de rochers fort élevés. Ce lac abonde en poiſſons de toute eſpece ; on y trouve l'eſturgeon, le loup de mer noir, le *maſquenongez*, des brochets d'une groſſeur prodigieuſe, & une infinité d'autres, parmi leſquels on remarque le chat marin : ce dernier a environ dix-huit pouces de long ; ſa peau n'eſt point couverte d'écailles & elle tire ſur le brun, ſa tête ronde reſſemble à celle d'un chat, & c'eſt ce qui lui a fait donner le nom ſous lequel on le connoît. Il a ſur la tête deux tumeurs ſemblables aux cornes de limaçons, &, comme eux, il peut à volonté les pouſſer au-dehors, ou les retirer. Quand il les laiſſe voir dans toute leur longueur, elles ont près de deux pouces. Si, en décrochant ce poiſſon de l'hameçon, il vous touche avec une de ſes cornes, vous reſſentez pendant deux ou trois jours une ſenſation déſagréable, & que vous ne pouvez définir, à la partie qui a été touchée. Ses nageoires ſont oſſeuſes, & à-peu-près comme celles de la perche ;

il peſe communément entre cinq & ſix livres; ſa chair eſt graſſe, fade, & reſſemble beaucoup à celle de l'anguille.

Il y a, dans cette ſaiſon, une quantité prodigieuſe de pigeons qui traverſent le lac; je ne puis me laſſer d'admirer leur plumage. Ils ſont excellens à manger; &, pour vous donner une idée de leur nombre, dans un de nos campemens, nous en avons pris aſſez pour que toute l'armee ne mangeât pas autre choſe pendant une journée entiere. Ils ſont tellement fatigués, quand ils ont traverſé le lac, qu'ils s'arrêtent ſur le premier arbre qu'ils peuvent atteindre; pluſieurs même ne peuvent aller aſſez loin, & ſe laiſſent tomber dans l'eau, où on les attrape facilement. Ceux qui ſe perchent ſur les arbres, ne pouvant pas reprendre leur vol, les ſoldats les faiſoient tomber avec de longues perches, & les prenoient à la main.

Pendant le paſſage de ces pigeons, qui traverſent le lac, & volent toujours en très-grandes bandes, les Canadiens n'ont pas de plus grand plaiſir qu'à leur donner la chaſſe. Voici comme elle ſe fait. Ils ſe rendent de jour dans les bois, & poſent

des échelles près des pins les plus élevés, ſur leſquels ces pigeons ſe repoſent. Lorſque la nuit eſt venue, ils grimpent tout doucement, au moyen de ces échelles, & en tuent une grande quantité. Ils battent enſuite le briquet & allument une branche noueuſe de ſapin, pour voir clair à ramaſſer ceux qu'ils ont tués, & ceux qui, étant bleſſés, ne peuvent plus voler. Tant que dure le paſſage de ces pigeons, c'eſt-à-dire pendant l'eſpace de trois ſemaines ou un mois, les Canadiens les plus pauvres en tirent preſqu'entiérement leur ſubſiſtance.

Maintenant que je ſuis ſur ce ſujet, je me rappelle ce que M. Blondeaux me diſoit continuellement : *Ah, quel plaiſir j'aurai de tuer des pigeons, quand l'été ſera venu!* Ajoutant en même temps, avec un air de ſatisfaction : *C'eſt un amuſement que les Canadiens aiment beaucoup.* Chaque fois qu'il me parloit de cela, il faiſoit monter le nombre de ces oiſeaux de paſſage à une quantité ſi conſidérable que je ne pouvois m'empêcher de croire que ce brave hôte aimoit à groſſir les objets dans ces récits, pour faire valoir les avantages de ſon pays. J'aurois toujours conſervé

cette prévention, ſi je n'avois pas été témoin oculaire de la vérité qu'il m'avoit avancée.

Non-ſeulement à ce campement, mais encore à ceux qui l'ont précédé, nous avons été obligés d'abattre les taillis & les petits arbres, avant de dreſſer nos tentes; &, pendant ce travail, nous étions dévorés par des eſſaims de moucherons qui ne ceſſoient de nous tourmenter juſqu'à ce qu'on ait allumé des feux dont la fumée nous en débarraſſoit auſſi-tôt.

Un jour qu'on abattoit du bois, avant d'établir le camp que nous occupons, un chien, de Terre-Neuve, que le lord Balcarres, à qui il appartient, aime beaucoup, échappa à une mort certaine. Cet animal paſſa ſous un gros arbre à l'inſtant où il tomboit; le poids de l'arbre fit faire un trou en terre au chien que l'on crut écraſé. Lui ayant donné tous les ſecours poſſibles, & étant parvenu à le débarraſſer, il ſe mit auſſi-tôt à ſauter & à careſſer ſon maître; ce qui ſurprit tout le monde. Il auroit dû être réduit en pouſſiere, l'arbre étant ſi peſant qu'à l'inſtant de ſa chûte la

terre trembla tout-à-l'entour. On attribue la conſervation de cet animal à la nature du ſol qui eſt ſablonneux & léger. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que cet événement a attaché plus encore mylord à ſon cher *Batteaux* : nos ſentimens, pour un ami, ſont doublés quand nous avons couru le riſque de le perdre.

A deux milles de cette place, en remontant la riviére, on trouve un moulin à planches, & auprès une chûte d'eau, où l'on pêche d'excellentes truites. Vous avez tant de goût pour ce genre d'amuſement, que vous vous plairiez infiniment dans ce pays. Que ne puis-je vous y poſſéder, ne fût-ce que pour une heure, vous & votre ligne ! j'aurois au moins le bonheur, pendant ce peu d'inſtans, de converſer avec vous, & de vous faire mille queſtions ſur toutes les perſonnes qui me ſont cheres, ſur ....; mais il faut mettre à-la-fois un frein à mes réflexions & à mes ſouhaits.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

Du Camp de la riviere Bouquet, ſur le lac Champlain, le 24 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Cette riviere, près de laquelle nous ſommes campés, tire ſon nom d'un colonel françois nommé Bouquet, qui commandoit une expédition contre les Indiens, & qui eut avec eux en cet endroit, une conférence relative à un traité de paix, lorſque le Canada appartenoit à la France.

Il ſemble que cette place ſoit deſtinée à être un lieu de rendez-vous avec les Indiens, car le général Burgoyne y eut avec eux une conférence; & comme je ſais qu'on nous blâme en Angleterre de les employer dans cette guerre, je vais vous tranſcrire le diſcours que leur adreſſa notre général, avec leur réponſe; vous pourrez, d'après cela, former un jugement. Voici ce qu'il leur fit dire par ſon interprête :

CHEFS ET GUERRIERS.

Le grand roi, notre pere commun, protecteur de tous ceux qui recherchent & méritent ſon appui, a conſidéré, avec ſatisfaction, la conduite générale que les tribus d'Indiens ont tenue depuis le commencement des troubles en Amérique. Trop pénétrans pour qu'on puiſſe les tromper, trop fideles pour ſe laiſſer corrompre, ils ont vu violer les droits de la puiſſance paternelle qu'ils réverent & brûlent du deſir de les venger. Il n'en eſt qu'un très-petit nombre qui ait pu ſe laiſſer égarer. Les faux expoſés, les flatteries perfides, les promeſſes inſidieuſes, toutes les différentes ruſes que les rebelles ont employées, n'ont ſervi qu'à faire honneur aux nations indiennes, que tant de moyens réunis n'ont pu détacher de notre parti. C'eſt une vérité reconnue de vous tous, excepté de ce petit nombre d'apoſtats (& qui, probablement, ſentent trop bien les torts qu'ils ont eus), que tous les Indiens, qui couvrent ce vaſte continent, ſe ſont rangés du parti de la juſtice, & ont pris la défenſe de la loi & de notre ſouverain.

La peine avec laquelle vous avez contenu votre reſſentiment, en attendant que notre pere commun vous ordonnât de prendre les armes, eſt, j'en ſuis perſuadé, la plus rude épreuve à laquelle on ait pu mettre votre affection; elle démontre votre attachement pour celui qui vous aime comme ſes enfans; elle le comble de joie & excite ſa reconnoiſſance.

On a abuſé de la clémence de votre pere, on a dédaigné le pardon qu'il avoit offert; il croiroit manquer à ſon devoir s'il différoit de délivrer ces provinces du joug qui les accable d'une oppreſſion dont on ne voit pas d'exemple dans l'hiſtoire des hommes.

Je vous déclare donc, en ma qualité de général des armées de ſa majeſté, & comme ſon repréſentant en ce conſeil, que vous êtes dégagés des fers que vous a impoſés votre obéiſſance. Guerriers, vous êtes libres: —Employez votre force & votre courage pour la défenſe de vos propres intérêts; foudroyez l'ennemi commun de la Grande-Bretagne & de l'Amérique, ces perturbateurs de l'ordre public, de la paix & du bonheur, ces deſtructeurs du commerce, ces parricides de l'état.

Le général leur montrant alors du doigt les officiers allemands & anglois qui l'avoient accompagné à cette entrevue, continua :

Dans ce cercle, dont vous êtes entourés, vous voyez les chefs des troupes européennes de ſa majeſté, & les premiers officiers des princes qui ont fait alliance avec lui. Les uns & les autres vous regardent comme leurs freres. Rivaux en gloire & en amitié, nous tâcherons réciproquement de nous montrer l'exemple les uns aux autres; nous ſavons apprécier vos vertus, nous ferons tous nos efforts pour imiter votre perſévérance dans les entrepriſes, & la patience avec laquelle vous endurez la fatigue & la faim. D'après les principes de notre religion, d'après les loix de la guerre & l'intérêt que nous prenons au bien général, nous nous ferons un devoir de modérer votre fureur, quand elle vous entraînera trop loin; de vous faire diſtinguer, quand il ſera plus à propos de pardonner, que de ſuivre les impulſions de votre vengeance. Nous vous ferons connoître ce qu'exigent l'humanité & l'honneur, afin que vous ne paſſiez pas

les bornes qu'ils preſcrivent ; car, notre devoir eſt de châtier des hommes, & non de les détruire ».

« Mes amis, cette maniere de faire la guerre eſt nouvelle pour vous ; dans les occaſions précédentes, lorſque vous vous mettiez en campagne, vous vous regardiez comme autoriſés à ſacrifier à votre reſſentiment tout ce qui ſe rencontroit ſur votre paſſage, parce que vous ne pouviez rencontrer que des ennemis. La circonſtance où nous nous trouvons eſt tout-à-fait différente ».

« Le roi a beaucoup de ſujets fideles diſperſés dans ces provinces ; vous y avez des freres, & on doit plutôt les plaindre que les perſécuter, ou les empriſonner. Il eſt déjà aſſez malheureux, pour ceux qui ont une ame loyale & généreuſe, d'être obligés de cacher leurs vrais ſentimens ».

« Perſuadé que la nobleſſe de vos ſentimens, & l'affection que vous avez pour le roi, me donneront plus de droits ſur votre eſprit que mon grade militaire, je vous demande de faire la plus ſcrupuleuſe attention aux ordonnances que je vais vous proclamer,

proclamer, & qui doivent vous ſervir de regles invariables de conduite pendant le cours de cette campagne ».

Après qu'ils eurent répondu *étou ! étou !* qui, dans leur langue, eſt un ſigne d'approbation ; empreſſés d'entendre les inſtructions du général, ils prêterent, avec attention, l'oreille à ce que leur dit l'interprete.

« Je vous défends poſitivement de répandre le ſang de celui qui n'a point d'armes pour vous réſiſter ».

« Vous ne vous ſervirez ni de la hache ni du couteau contre les vieillards, les femmes, les enfans & les priſonniers, même pendant le temps d'un combat ».

« Vous ſerez récompenſés pour tous les priſonniers que vous ferez ; mais ſi vous en *ſcalpez* (enlever le péricrâne) quelques-uns, vous ſerez punis ».

« Par égard cependant pour vos uſages, & comme vous attachez un ſi grand honneur à ces marques de victoire, vous pourrez *ſcalper* ceux que vous tuerez à coup de fuſil, dans le cas où ils vous réſiſteroient ».

« Je vous défends de *ſcalper*, ſous quelque prétexte que ce ſoit, les bleſſés & même

les mourans, & ſur-tout de les tuer par une fauſſe compaſſion ».

« Les lâches, les aſſaſſins, les incendiaires, ceux qui ſaccageront les campagnes, à quelque parti qu'elles appartiennent, ſeront traités avec moins d'indulgence. On vous expliquera, par ordre, les choſes qui vous ſeront permiſes, & ce ſera moi qui ſerai votre juge ».

« Si l'ennemi, de ſon côté, ſe permet quelqu'acte de barbarie envers ceux qui tomberont entre ſes mains, vous pourrez uſer de repréſailles, mais ſeulement quand vous y ſerez abſolument forcés. Que cette maxime reſte profondément gravée dans vos cœurs; que c'eſt votre déférence pour les ordres & pour les conſeils que vous donneront ceux à qui ſa majeſté a confié le commandement de ſes armées, qui déterminera la récompenſe de vos ſervices & de votre zele envers le roi votre pere, & votre protecteur à jamais ».

Quand le général eut achevé ſon diſcours, tous les Indiens ſe mirent à crier *étou! étou! étou!* & après s'être conſultés entr'eux, un vieux chef iroquois ſe leva & fit la réponſe ſuivante.

« Je me leve au nom des nations qui ſont ici préſentes, pour aſſurer notre pere que nous avons écouté ſes ordres avec attention; nous vous recevrons comme notre pere, parce que quand vous parlez nous entendons la voix de notre grand'pere qui eſt au-delà des lacs ».

« Nous nous réjouiſſons de l'approbation que vous avez donnée à notre conduite ».

« Les Boſtoniens nous ont fait des propoſitions, ils ont cherché à nous tenter; mais nous avons conſervé notre amour pour notre pere, & nous avons aiguiſé nos armes pour prendre ſa défenſe ».

« Pour preuve de notre ſincérité, tous les habitans de nos villages, qui étoient en état de porter les armes, ſont venus. Les vieillards, les infirmes, nos femmes & nos enfans ſont ſeuls reſtés dans nos demeures ».

« Nous promettons, d'un commun accord, une obéiſſance ſcrupuleuſe à tout ce que vous nous avez preſcrit & à tout ce que vous nous preſcrivez; & puiſſe le pere des jours vous en accorder en grand nombre & d'heureux »!

Après que le chef des Iroquois eut fini ſa harangue, ils s'écrierent tous *étou ! étou ! étou !* & l'aſſemblée ſe diſperſa.

Un des aides-de-camp du général m'a dit que le général Burgoyne avoit été très-ſatisfait de trouver les Indiens ſi traitables, ce qui lui donne lieu d'eſpérer que l'on en tirera tout le parti qu'on peut en attendre. C'eſt au capitaine de***, qui a copié les deux diſcours, que je dois le plaiſir de pouvoir vous les envoyer.

Nous venons de recevoir l'ordre d'embarquer demain à la pointe du jour, pour continuer notre route ſur les lacs. Comme j'ai pluſieurs diſpoſitions à faire, j'eſpere que vous me pardonnerez de terminer ma lettre ſi promptement. Je ſuis, &c.

LETTRE XXVIII.

Du Camp de Button-Mole-Bay, ſur le lac Champlain, ce 24 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Après notre conférence avec les Indiens, près la riviere *Bouquet*, le général leur ayant fait diſtribuer des liqueurs fortes, ils nous donnerent le ſpectacle d'une de leurs danſes guerrieres. Ils prennent, dans ces danſes, des attitudes ſingulieres & qu'ils varient à l'infini, jettant de fois à autres des cris horribles. Quant à leur mine, vous ne pouvez rien vous imaginer de plus affreux, leur habillement étant on ne peut pas plus bizarre. Quelques-uns étoient vêtus de peaux de taureaux avec les cornes ſur leur tête; d'autres couverts d'une immenſe quantité de plumes; & beaucoup étoient entiérement nuds. L'un d'eux donna des marques d'une pudeur aſſez ſinguliere, & qui m'a paru plaiſante. Pour ne pas être entiérement dé-

couvert, il avoit attaché une perle qui cachoit à-peu-près ſa nudité. A ces vêtemens étranges, & à leur mine groteſque, ils ajoutent l'habitude de ſe barbouiller le viſage de diverſes couleurs, afin de ſe rendre encore plus hideux. Les ſoins que les Sauvages ſe donnent pour ſe parer ſont incroyables. Ils ne le cedent peut-être en rien à nos petits maîtres de ce ſiecle, les plus jaloux de ſe diſtinguer par leur recherche dans les habillemens. Le trait ſuivant en eſt un exemple frappant; j'en ai été témoin oculaire, ainſi que pluſieurs Officiers, & cela nous apprêta un divertiſſement réel.

Pendant notre route, pour rejoindre leur camp, nous obſervâmes un jeune Indien qui alloit ſe préparer pour la danſe de guerre; il étoit aſſis ſous un *Wig-Wam* (1), devant un petit miroir. Il avoit autour de lui pluſieurs papiers remplis de diverſes couleurs en poudre. Il parut mécontent & embarraſſé en nous voyant arrêtés pour l'examiner; mais il ſe remit bientôt à continuer ſa toilette.

(1) Eſpece de tente portative dont ſe ſervent les Indiens.

Il frotta d'abord ſon viſage avec un peu de graiſſe d'ours ; il s'appliqua enſuite ſucceſſivement des couches de vermillon, de noir, de bleu & de vert, &, s'étant regardé pendant quelques temps dans ſon miroir, il ſe mit en fureur & effuya le tout ; il recommença ſon opération avec auſſi peu de ſuccès, puiſqu'il fit encore la même cérémonie. Nous nous rendîmes au conſeil qui dura près de deux heures ; à notre retour, nous trouvâmes notre Indien dans la même poſition, & toujours travaillant à ſa toilette ; il avoit preſque conſommé ſa proviſion de couleurs. C'eſt bien dommage que nos dames angloiſes, qui ſont maîtreſſes dans l'art de ſe peindre, n'aient pas une auſſi grande variété de teintes à employer, pour exercer leurs talens ! — Il me ſemble que tant qu'elles ſuivront cette mode, plus elles paroîtront ridicules, mieux ce ſera ; elles pourront alors s'en appercevoir. La graiſſe d'ours ne ſeroit pas à la vérité un parfum bien agréable, mais cela n'y fait rien : ſi l'on veut ajouter de fauſſes beautés à celles de la nature, qu'importent les ingrédiens dont on ſe ſert pour cet effet ?

En fait de guerre, l'avis d'un Indien eſt de ne jamais ſe battre en raſe campagne, excepté dans des occaſions extraordinaires. Ils trouvent cette méthode indigne d'un guerrier habile, prétendant qu'alors le ſuccès eſt dû au haſard, plutôt qu'à la prudence ou à la valeur. Ils peuvent être très-utiles pour défendre ou envahir un pays, étant ſinguliérement adroits dans l'art de ſurprendre & d'obſerver les mouvemens de l'ennemi.

Dans une expédition ſecrete, ils n'allument point de feu pour ſe chauffer; ils ne préparent aucunes viandes pour ſe nourrir, & ſe contentent de farine mêlée avec de l'eau. Ils reſtent cachés ſur la terre pendant le jour, & ne marchent que la nuit. Lorſqu'ils font des haltes, pour ſe repoſer ou pour ſe rafraîchir, ils envoient des maraudeurs qui ſont chargés de reconnoître le pays, & de répandre l'alarme par-tout où ils ſoupçonnent qu'il y a des ennemis cachés. Les deux principales choſes qui les aident à découvrir leurs ennemis, ſont la fumée des feux qu'ils allument & dont les Indiens ſentent l'odeur à une grande diſtance, & les traces des pas qu'ils ſavent ſi bien diſ-

tinguer, qu'ils diront, à très-peu de choſe près, le nombre d'hommes qui compoſent le parti dont ils ſuivent la trace. Cette derniere circonſtance m'a été confirmée par un officier qui a la ſurintendance de leurs tribus. Il étoit allé examiner le terrein avec pluſieurs de ces Indiens qui lui firent remarquer des traces de pas; ils lui dirent que ſept ou huit perſonnes étoient paſſées par-là, & qu'il y avoit deux ou trois jours. Ils n'allerent pas loin ſans arriver auprès d'une plantation, dans laquelle étoit une maiſon. Selon la coutume des Indiens, ils y allerent & ſurprirent un parti de maraudeurs américains, compoſé de ſept perſonnes, qui y étoit arrivé l'avant-veille.

En voyageant au-travers des bois, ils obſervent avec ſoin les arbres, principalement les pins les plus élevés, & dont la plupart n'ont point de feuilles ſur les branches expoſées au vent du nord, le tronc ayant, de ce côté, l'écorce extrêmement raboteuſe. C'eſt ſur cette indice qu'ils déterminent la route qu'ils doivent prendre, & pour reconnoître plus aiſément leur chemin; au retour, ils font des entailles

dans les arbres, avec leurs *Tomaharoks*, en enlevant des parties de l'écorce ; à meſure qu'ils marchent, ils caſſent en outre les branches qui ſe trouvent à leur portée.

Tout Indien eſt chaſſeur, & leur maniere de chaſſer eſt la même que celle dont ils font la guerre. Ils changent ſeulement d'objet ; ils ſe cachent, ſurprennent & tuent des hommes ou des animaux. C'eſt une néceſſité indiſpenſable d'avoir des Indiens dans ſon parti, lorſque l'on en a à combattre. Si, parmi nos ſoldats, nous n'avions pas des hommes accoutumés à cette eſpece d'exercice militaire, notre diſcipline européenne ſeroit inſuffiſante dans les bois, contre les Sauvages. La raiſon qui me force à m'étendre auſſi longuement ſur les Indiens, eſt que je ſais combien un Anglois ſenſible doit avoir de répugnance à employer les moyens dont on ſe ſert ordinairement contre eux ſans en connoître les raiſons, & combien on a exagéré la cruauté & la barbarie qu'il y avoit dans cette conduite.

Ils ſe battent de la même maniere que leurs ennemis ; nous ſommes donc obligés d'employer les mêmes moyens contre les

nôtres, & nous ne nous trouvons alors qu'à forces égales. Je penſe ſouvent à ce diſcours laconique, qu'un brave officier général fit à ſes ſoldats, dans la derniere guerre, avant une bataille : « Mes enfans, voilà les ennemis, &, ſur mon honneur, ſi vous ne les tuez, ils vous tueront ».

Il ſe trouve, ſur le lac *Champlain*, une curioſité naturelle des plus ſingulieres. Je ſuis tenté de croire qu'il formoit autrefois deux lacs. A-peu-près vers le centre, la terre ſe reſſerre tellement qu'il ſemble que le rocher a été ſéparé par un tremblement de terre. Le détroit qui ſépare maintenant les deux rochers n'a que la largeur néceſſaire pour permettre le paſſage à de grands vaiſſeaux, & encore faut-il que le vent ſoit favorable, par rapport au courant. On ne peut diſconvenir que cet endroit ne ſoit nommé avec juſtice *Split-Rock* (le rocher fendu).

La baie où nous ſommes préſentement campés, ſe trouve au ſud du lac, & tire ſon nom d'une eſpece de petit caillou de la forme d'un moule de bouton. Il s'en trouve une immenſe quantité ſur les côtes,

& on pourroit au beſoin s'en ſervir à faire des boutons, ſi on manquoit de ceux de bois ou de corne.

Un inſtant avant d'entrer dans la baie, nous eſſuyâmes un coup de vent violent & inattendu, occaſionné par les vents de terre qui ſoufflent du ſommet des hautes montagnes ſituées ſur la rive ſeptentrionale du lac. Sa durée fut très-courte, mais il n'en fut pas moins terrible : vous pourrez vous former une idée de la force de ce vent quand je vous dirai qu'une petite barque appartenant à la flotte, & qui ne portoit qu'une très-petite voile, fut jettée dans un inſtant ſur le côté, & l'équipage ſe vit obligé de couper les mats pour la relever. Le lac étoit extrêmement agité, & vous devez juger quel danger auroient couru les petits bateaux qui ſont conſtruits avec des fonds plats & qu'on ne peut gouverner quand il ſouffle un peu fort. Quoique les rameurs qui conduiſoient le bateau dans lequel j'étois fuſſent continuellement relevés, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils purent le faire entrer dans la baie, leurs forces étant preſque épuiſées. Toute la brigade

arriva cependant heureuſement à terre. Deux bateaux s'enfoncerent, il eſt vrai, à l'inſtant où nous prîmes terre; mais comme l'eau n'eſt pas profonde, il n'y eut perſonne de noyé.

Pendant cette tempête, je tremblois pour les Indiens qui navigoient dans leurs piroques de bouleaux. Je croyois qu'ils ne pouvoient éviter d'être engloutis. Un moment de réflexion me fit cependant reconnoître que leur danger étoit moindre qu'il ne me paroiſſoit, les Indiens de tout ſexe étant continuellement dans l'eau dès leur premiere enfance. Au grand étonnement de tous les ſpectateurs, leurs piroques s'élevoient avec chaque vague, & flottoient comme du liege ſur la ſurface des eaux, ce qui eſt l'effet de leur conſtruction légere. Ils furent obligés, par cette raiſon, de ne point quitter le lac auſſi-tôt que nous, dans la crainte que les vagues ne les jettaſſent contre la côte, où ils auroient été infailliblement réduits en poudre.

J'ai oublié de vous dire, dans ma derniere lettre, qu'à l'embouchure de la riviere *Bouquet*, il y a une petite île, dans laquelle

nous trouvâmes pluſieurs jeunes faons. Les meres avoient nagé juſqu'à cet endroit pour les mettre bas, comme ſi l'inſtinct naturel leur eût dit que leurs petits étoient en danger d'être tués par les mâles. Un ſoldat de la compagnie, qui deſcendit ſur cette île, en prit un qu'il préſenta à ſon capitaine; il étoit très-agréablement moucheté, & ſi jeune qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir ſur ſes jambes; nous le mîmes dans un des *bateaux*, mais, pendant l'orage, une vague l'emporta, & tous les efforts que nous fîmes pour le ſauver furent inutiles.

Demain nous quittons cette baie, & nous mettons à la voile pour *Crown-point*: c'eſt-là que nous commencerons à attaquer l'ennemi; ſoyez aſſuré que je ſaiſirai toutes les occaſions de vous envoyer les détails de nos manœuvres & de nos opérations.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

MON CHER AMI,

Nous ſommes actuellement en préſence de l'ennemi, dont les chaloupes s'avancent continuellement de notre côté, ſans cependant s'approcher à la portée du canon. Avant d'entrer dans de plus grands détails, il eſt à propos que vous ſachiez de quelle maniere l'armée a traverſé le lac : elle etoit diviſée en pluſieurs petites eſcadres, & faiſoit de dix-ſept à vingt milles par jour. Sa marche étoit ſi bien réglée, que la ſeconde diviſion prenoit toujours la place de la premiere, la troiſieme celle de la ſeconde, & ainſi de ſuite. On ſe mettoit régulierement en route à la pointe du jour.

Une choſe que j'ai trouvé ſinguliere, & dont il m'eſt impoſſible de pénétrer la cauſe, c'eſt qu'en navigant ſur le lac, tous les arbres qui croiſſent ſur les îles, qui s'élevent de ſon ſein, paroiſſent ne pas tenir à la

terre. On diroit que ce ſont de petits bouquets élevés au-deſſus de la ſurface de l'eau ; & on ne commence à appercevoir diſtinctement que ces arbres ſont dans leur poſition naturelle, que lorſque l'on en arrive à deux ou trois milles.

Il m'eſt impoſſible de réſiſter à l'envie de vous donner une idée d'un des plus magnifiques ſpectacles que j'aie jamais vus. Quand nous fûmes parvenus à l'endroit où le lac, dont je vous ai déjà décrit la beauté & l'étendue, paroît dans toute ſa largeur, ſon immenſe ſurface étoit unie & tranſparente comme le cryſtal. Nous ne reſſentions pas le vent le plus léger, & nous appercevions à-la-fois toute la flotte diviſée en colonnes régulieres ; tant de grands objets réunis étoient bien faits pour fixer nos regards & exciter notre admiration.

A la tête s'avançoient les piroques des Indiens qui contenoient chacune vingt ou trente de ces Sauvages ; ſuivoient l'avant-garde rangée en une ligne réguliere, & les chaloupes canonieres ; on voyoit enſuite le Royal-George & l'Inflexible traînant derriere eux de larges pieces de bois, deſtinées

à

à former des ponts pour le débarquement. Les corvettes & autres bâtimens voguoient à leur ſuite. Après eux, les généraux Burgoyne, Philipps & Reideſel s'avançoient dans leurs pinaſſes, précédés des premiers corps de troupes, rangés dans le plus grand ordre. Enfin venoit le ſecond corps ſuivi des brigades allemandes & de l'arriere-garde qui fermoit la marche, dans des chaloupes chargées de munitions. L'approche d'une flotte auſſi formidable ne pouvoit manquer de jetter l'alarme dans Ticonderoga. L'ennemi avoit été inſtruit de notre arrivée par les barques qu'il envoyoit tous les jours à la découverte, & qui venoient aſſez près pour que nous puſſions les appercevoir. Nos forces navales étoient aſſurément très-conſidérables; mais les Américains auroient pu nous empêcher de traverſer le lac auſſi rapidement que nous l'avons fait, puiſqu'il eſt certains endroits où un petit nombre de vaiſſeaux auroit ſuffi pour arrêter notre marche, ou au moins pour la retarder. Mais une maxime invariable parmi les Américains, & dont on peut citer mille exemples, dans la derniere campagne, eſt de ne jamais

attaquer l'ennemi, que quand ils ont des forces infiniment ſupérieures aux ſiennes, & qu'ils ſont évidemment ſûrs de la victoire.

L'armée ſe rallie & ſe diſpoſe à commencer le ſiege auſſi-tôt que les munitions d'artillerie, qu'on attend de jour en jour, ſeront arrivées du Canada. On ne ſe doute pas, en Angleterre, que la diſtance du Canada, à la place qu'on ſe propoſe d'aſſiéger, ſoit de quatre-vingt-dix milles. Le tranſport des munitions exige donc un eſpace de temps conſidérable. Cependant, les ſoins & la vigilance du général Carleton ont prévenu les retards autant qu'il leur a été poſſible. Il fait avancer les proviſions avec la plus grande célérité, &, quelqu'injuſtement traité qu'on le ſuppoſe, ou qu'il puiſſe ſe ſuppoſer lui-même, en n'ayant pas le commandement, après l'avoir eu dans la derniere campagne, le reſſentiment ou le dépit ne l'empêche pas de rendre, à ſa patrie & à ſon roi, les ſervices les plus eſſentiels.

Je vous ai dit, dans une lettre précédente, que nous devions ouvrir la tranchée devant cette place. Mais, quelle que ſoit la ſageſſe des meſures que l'on a priſes pour aſſurer

le ſuccès d'une expédition, quand on ſe trouve près de la place qu'on ſe propoſe d'inveſtir, le général eſt preſque toujours convaincu que, ni les deſcriptions ni les plans n'étoient aſſez exacts dans tous les points, pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire de faire quelques changemens dans les diſpoſitions qu'il a concertées d'après eux. Telle eſt préciſément notre ſituation, & l'on vient de publier l'ordre de remettre demain en mer. Quelles ſeront les opérations de l'armée après la priſe de Ticonderoga, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de deviner; mais il eſt certain qu'on prendra les meſures les plus vigoureuſes. L'extrait ſuivant d'une lettre du général, ne me laiſſe là-deſſus aucun doute, l'opinion la mieux fondée eſt que l'armée doit faire une invaſion dans l'Albanie.

L'armée s'embarquera demain pour s'approcher de l'ennemi; les effets de cette expédition doivent être déciſifs & éclatans; il pourra, dans la marche, s'offrir des occaſions où il faudra compter pour rien la fatigue, les obſtacles & les plus grands dangers. L'armée ne doit pas ſonger à la retraite.

D'après des ordres auſſi poſitifs, on croit généralement que nous attaquerons l'ennemi, quelle que ſoit la ſupériorité de ſa force, partout où nous le rencontrerons. L'armée eſt dans le meilleur état que l'on puiſſe déſirer; nos ſoldats ſont parfaitement bien diſciplinés, ils jouiſſent preſque tous d'une ſanté parfaite, & il n'en eſt pas un qui ne ſoit animé du deſir de vaincre.

J'ai oublié de vous dire qu'auſſi-tôt après la conférence avec les Indiens, près de la riviere *Bouquet*, le général publia un manifeſte qu'il fit circuler dans la province du Connecticut, & dont le but étoit de ralentir l'ardeur des révoltés, & de ſemer la terreur parmi eux, en repréſentant, ſous les couleurs les plus fortes, la cruauté des Sauvages, & les nombreux corps de troupes qui, par terre & par mer, agiſſoient de concert pour étouffer la rebellion. Il ſe déclare contre la conduite des gouverneurs, comme étant la cauſe de ſa durée, & leur reproche, de la maniere la plus amere, leur injuſtice, leur cruauté, leurs perſécutions, & leur tyrannie. Il promet des récompenſes à ceux dont les talens & la bravoure con-

tribueront à délivrer leur patrie de l'eſclavage, & à y rétablir l'ancien gouvernement. Il s'engage à donner aſſiſtance & protection à tous ceux qui n'auront point trempé dans la révolte, & qui ſeront reſtés paiſiblement dans leurs habitations; menaçant au contraire d'uſer de la plus grande rigueur envers les rebelles obſtinés. J'ai lieu de craindre que ce manifeſte n'ait pas de grands effets dans cette partie du continent; les provinces de la Nouvelle-Angleterre paroiſſant trop opiniâtres dans leurs principes de rebellion, pour ſe laiſſer ſéduire par des promeſſes, ou intimider par des menaces.

Depuis trois jours que nous ſommes devant Ticonderoga, l'arriere-garde eſt débarquée; les magaſins ſont établis, & le ſiege de cette place aura lieu inceſſamment.

Je ſais que vous n'avez pas approuvé que j'aie pris le parti des armes; mais, puiſque j'y ſuis engagé, ce ſeroit une folie à moi de dire que je voudrois avoir encore mon état à choiſir. Vous n'ignorez pas que, ſans me piquer d'être enthouſiaſte en matiere de religion, j'ai toujours eu la vénération la plus ſincere pour le ſouverain arbitre de

tous, les événemens. La vie d'un guerrier eſt ſujette à mille dangers auxquels il ne réſiſteroit pas ſans le ſecours d'une providence bienfaiſante qui veille à ſa conſervation. Si je dois trouver la mort au milieu des haſards de la guerre, en rendant le dernier ſoupir, j'aurai la douce conſolation d'avoir bien ſervi ma patrie & mon roi ; ſi j'ai le bonheur d'y ſurvivre, ſoyez perſuadé que je m'empreſſerai de vous informer de mon ſort. Je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

Au Camp, devant Ticonderoga, le 5 Juillet 1777.

MON CHER AMI,

Nous ſommes devant une place, fameuſe par le ſiege mémorable qu'elle a ſoutenu dans le cours de la derniere guerre ; c'eſt aux pieds des murs de Ticonderoga qu'à péri ce brave officier qui, ſi ſon eſprit immortel s'occupoit encore des affaires hu-

maines, verroit, ſans doute, avec plaiſir les deux héros auxquels il donna le jour, l'un à la tête des forces navales, & l'autre commandant de l'armée de terre, s'efforcer de rappeller, ſous l'obéiſſance, une nation ſéduite & entraînée par quelques factieux dans la plus injuſte révolte.

Nos maraudeurs nous apprennent qu'un détachement ennemi s'eſt emparé des anciennes lignes françoiſes qui ſe trouvent ſur une hauteur, au Nord du fort de Ticonderoga. Ces lignes ſont en très-bon état, & ont derriere elles pluſieurs retranchemens qui ſont défendus par un fort. L'ennemi occupe encore un autre poſte, près des moulins, à l'entrée du chemin qui conduit au lac George, ainſi qu'un fort conſtruit ſur une éminence, au-delà des moulins, & un autre fort, avec un hôpital, ſur les rives du lac.

A la droite de ces lignes, entr'elles & le vieux fort, ſont deux nouvelles fortereſſes & une batterie formidable, élevée tout-à-fait ſur le bord de l'eau. Mais il ſemble que les Américains aient raſſemblé toutes leurs forces & toute leur induſtrie ſur la mon-

tagne d'*Indépendance*, où ſont réunis la plus grande partie de leurs troupes. Sur le ſommet de cette montagne, qui eſt extrêmement élevée, & d'une forme circulaire, ils ont conſtruit un fort bien pourvu d'artillerie, & dans lequel ſe trouvent un grand nombre de barraques qui forment un quarré. Le côté de la montagne qui domine le lac eſt bien retranché. On y a dreſſé deux fortes batteries, l'une environ à mi-côte, & l'autre préciſément ſur les bords du lac ; en un mot, l'ennemi eſt ſi avantageuſement campé dans cet endroit qu'il n'y a que par un ſiege régulier qu'on puiſſe eſpérer de l'en chaſſer.

Il y a eu une légere eſcarmouche entre les Indiens & un détachement ennemi, envoyé à la découverte, qui a été forcé de rentrer dans ſes lignes. Les Indiens ont eu l'imprudence de pourſuivre les fuyards juſqu'à la portée de leur canon, & il y en a eu pluſieurs de tués ou de bleſſés. Ils rapporterent les morts & les bleſſés ſur des litieres, après les avoir couverts de feuillages. Le premier ſang répandu étant celui d'un des Indiens, on craignoit que cet échec ne ralentît leur courage ; mais il paroît, au

contraire, que leur ardeur pour les combats n'en eſt devenue que plus vive.

Notre ami M...., qui examinoit les ouvrages de l'ennemi, au moyen d'un téleſcope, nous cria *feu*, & nous eûmes à peine le temps de nous jeter ſur la terre avant d'être couverts de pouſſiere. Il les vit braquer le canon, & j'imagine que les rayons du ſoleil, renvoyés par le verre du téleſcope, fut ce qui leur fournit le moyen de nous pointer. Après avoir découvert où nous étions poſtés, ils nous envoyerent pluſieurs boulets, mais ſans nous faire aucun mal.

Il eſt arrivé un événement aſſez plaiſant dans le camp; ce matin, peu de temps après le lever du ſoleil, la ſentinelle du piquet qui étoit alors de garde, apperçut, dans les bois, un homme qui ſe promenoit un livre à la main. Elle eut beau lui crier *qui va là*, il ne répondit point, tant il étoit abſorbé dans ſa lecture. Le ſoldat courut à lui & le ſaiſit au collet; l'inconnu ſortit alors de ſa rêverie, déclara à la ſentinelle qu'il étoit l'aumônier du quarante-ſeptieme régiment; mais cette déclaration paroiſſant

ſuſpecte, le ſoldat le retint dans ſa guérite juſqu'à ce qu'on vînt le relever. Il le conduiſit alors au capitaine du piquet, d'où il fut auſſi-tôt envoyé au quartier du général Fraſer. Ce général n'ajoutant point de foi au récit de ce particulier, parce que le quarante-ſeptieme régiment compoſoit une partie de l'arriere-garde, campé à deux ou trois milles du poſte que nous occupions, & croyant, d'ailleurs, parfaitement connoître tous les aumôniers de l'armée, commença à lui faire pluſieurs queſtions relatives aux Américains; le priſonnier ne ſut que répondre, & perſiſta néanmoins dans ſa premiere déclaration. Ce qui ne contribua pas peu à ces mépriſes fut l'apparence de cet homme, dont l'extérieur étoit très-négligé. Le général Fraſer, ne ſachant quel parti prendre, l'envoya, ſous la garde d'un officier, au général Burgoyne, auquel il étoit pareillement inconnu. On manda, pour éclaircir cette affaire, le colonel du quarante-ſeptieme régiment, qui apprit au général que cet inconnu étoit celui qui avoit apporté une lettre du général Carleton, & qu'il n'avoit joint le régiment que la veille.

Le ſtudieux aumônier ne prévoyoit guere les dangers auxquels il s'expoſoit dans cette promenade ſolitaire. Vous jugez aiſément qu'il n'en fallut pas davantage pour le guérir de l'envie d'errer à l'avenir dans les bois.

On découvrit, il y a trois jours, une fumée épaiſſe du côté du lac George. Nos coureurs nous apprirent que l'ennemi, après avoir mis le feu au fort le plus éloigné, avoit abandonné les moulins, & qu'un corps de troupes conſidérable, qui étoit ſorti des lignes, où il étoit retranché, avoit pris la route qui conduiſoit des moulins à la droite du poſte que nous occupions. Un détachement de notre armée, ſoutenu par la ſeconde brigade & quelques pieces d'artillerie, ſous le commandement du général Philipps, reçut alors ordre de s'avancer vers la montagne *Hope*, pour reconnoître la poſition de l'ennemi, & tirer avantage du poſte qu'il pourroit abandonner, ou dont on ſeroit parvenu à le chaſſer.

Les Indiens, ſous les ordres du capitaine Fraſer, & ſuivis de ſa compagnie de *Marksmen* (1), firent un circuit à la gauche de

(1) Ce ſont les volontaires de l'armée; & il y en

notre campement, pour empêcher l'ennemi de ſe retirer dans ſes lignes; mais ce projet échoua par l'impétuoſité des Indiens qui commencerent trop tôt l'attaque. L'ennemi battit en retraite, avec peu de perte. Le général Philipps s'empara de la montagne *Hope*, & ôta, par ce moyen, à l'ennemi toute communication avec le lac George. Après ces opérations, nous quittâmes notre premiere ſtation, & nous vînmes prendre le poſte que nous occupons en en moment, où ſe trouve le corps entier que commande le général Fraſer; la premiere brigade angloiſe & deux brigades d'artillerie. L'ennemi nous a canoné, ſans que nous en ayions été incommodé. Il a fait la même choſe le lendemain, pendant que nous étions occupés à dreſſer les tentes pour l'artillerie, & à ranger le bagage & les proviſions, mais nous n'avons pas tiré un ſeul coup.

Aujourd'hui, le lieutenant Twis, ingénieur en chef, a reçu l'ordre de reconnoître *Sugar-Hill* (la montagne de ſucre), au midi de

---

avoit une compagnie attachée à chaque régiment anglois.

la communication du lac George, avec le lac Champlain, qui eſt la partie dont l'infanterie légere a pris poſſeſſion la nuit derniere. Il a rapporté que cette montagne commandoit entiérement les ouvrages & les forts conſtruits tant à Ticonderoga, que ſur la montagne d'*Indépendance;* qu'elle étoit d'environ ſept cents toiſes plus élevée que la place, & de ſept cents cinquante au-deſſus de la montagne; que le ſol pouvoit être applani avec aſſez de facilité pour y dreſſer une batterie, & que le chemin, pour y conduire les canons, quoique très-difficile, pouvoit être aiſément rendu praticable en vingt-quatre heures. Cette montagne commandoit auſſi le pont de communication, &, de ce point de vue, on pouvoit découvrir la poſition exacte des vaiſſeaux de l'ennemi. Ce qui ajoutoit encore aux avantages que l'on pouvoit tirer de cette poſition, c'eſt que l'ennemi ne pouvoit faire aucun mouvement, aucune manœuvre, tant ſoit peu eſſentielle, ſans être à découvert. On pouvoit même compter le nombre des ſoldats employés dans chaque détachement. Sur le rapport du lieutenant Twis, on s'eſt

décidé à dreſſer une batterie ſur cette montagne ; on y a tranſporté, avec tant de célérité, des pieces de canon, de ſix, de huit & de vingt-quatre, qu'il eſt à préſumer que tout ſera prêt demain matin pour faire feu ſur l'ennemi. Le zele & l'activité du général Philipps, qui dirige ces opérations, méritent les plus grands éloges. Il a fait tranſporter les pieces d'artillerie ſur le ſommet de cette montagne, avec une intelligence égale à celle qu'il a montrée à la bataille de Minden, dans laquelle, à ce que l'on aſſure, ſon ardeur à faire avancer le canon étoit ſi grande qu'il caſſa vingt cannes ſur le dos des chevaux qui le traînoient : ce fut dans cette action, qu'il dirigea l'artillerie avec tant de ſuccès, qu'il mit les François en déroute.

Je vous envoie cette lettre par un vaiſſeau de tranſport, qui s'en retourne par le lac à Saint-Jean, & je vous promets de profiter de la premiere occaſion qui ſe préſentera pour vous informer de toutes les particularités de ce ſiege important. Adieu.

LETTRE XXXI.

Du Camp de Skenesbouroug,
le 12 Juillet 1776.

MON CHER AMI,

Après vous avoir tant de fois parlé de la vigoureuſe réſiſtance que tout le monde s'attendoit à trouver de la part de l'ennemi dans la défenſe de Ticonderoga, vous ſerez ſans doute étonné d'apprendre que nous avons déjà cette place bien loin derriere nous. Pour vous expliquer d'une maniere claire comment les Américains ont abandonné ce poſte important, & de quelle façon nous y ſommes entrés, il eſt à propos que je mette un certain ordre dans mon récit.

Après nous être rendus maîtres de *Sugar-Hill*, le cinq du courant, nous obſervâmes le même ſoir que l'ennemi faiſoit de grands feux, nous penſâmes ou qu'il méditoit une attaque, ou qu'il ſe diſpoſoit à la retraite.

En effet, le général Fraſer fut informé, à la pointe du jour, que l'ennemi avoit quitté la place. Il ordonna, en conſéquence, aux piquets d'avancer, & aux brigades de les ſuivre auſſi-tôt qu'elles ſeroient habillées.

Elles furent prêtes en un moment & marcherent droit vers les ouvrages ; mais lorſque nous arrivâmes au pont de communication, nous fûmes obligés de faire halte juſqu'à ce qu'il fût mis ſuffiſamment en état pour permettre le paſſage aux troupes. L'ennemi, en abandonnant le poſte, avoit détruit le pont, & avoit laiſſé auprès quatre hommes qui, à l'approche de notre armée, devoient mettre le feu à une groſſe piece d'artillerie qui en défendoit l'entrée, & ſe retirer au plus vîte ; telle étoit ſûrement leur intention, mais ils laiſſerent en eſſayant de ſe ſauver leurs mêches allumées auprès du canon.

Si ces hommes euſſent ſuivi les ordres qu'on leur avoit donnés, notre brigade, dans la poſition où elle étoit, en auroit beaucoup ſouffert ; mais, au lieu de faire leur devoir, ils s'étoient amuſés à boire & à piller, & nous les trouvâmes à notre arrivée plongés dans la plus profonde ivreſſe,

& endormis près d'un tonneau de vin de Madere.

Cette batterie néanmoins manqua d'être fatale au neuvieme régiment ; car, tandis qu'il paſſoit le pont, un Indien, curieux d'examiner tout ce qu'il rencontroit ſur ſon chemin, ramaſſa une mêche dont une étincelle alla tomber ſur la lumiere du canon, & le fit partir. Il étoit heureuſement pointé trop haut, & ne fit aucun mal.

Quand on eut rendu le pont praticable, nous l'eûmes bientôt paſſé, & nous allâmes droit au fort le plus élevé où nous plantâmes le pavillon britannique. Les Américains avoient ſûrement formé un projet horrible qui échoua, & que les quatre hommes qu'ils avoient laiſſés dans la place devoient exécuter, car nous vîmes une quantité de poudre ſemée par terre, & nous en trouvâmes pluſieurs barrils enfoncés.

Après être reſtés un peu de temps dans le fort, nous fûmes informés que les ennemis s'étoient retirés à Huberton, & les corps avancés furent envoyés à leur pourſuite, afin d'harceler l'arriere-garde. Nous marchâmes à travers les bois & les mon-

tagnes, & par une chaleur exceſſive. Je ne ſaurois vous dire combien nous avons fait de chemin ; mais, depuis quatre heures du matin juſqu'à une heure après-midi, nous avons marché avec la plus grande célérité.

Nous prîmes dans notre route pluſieurs traîneurs, par qui le général Fraſer apprit que l'arriere-garde étoit compoſée de troupes d'élite, & qu'elle étoit commandée par le colonel Francis, qui étoit reconnu pour un de leurs meilleurs officiers.

Pendant que ceux des nôtres qui étoient en avant faiſoient halte, pour prendre quelques rafraîchiſſemens, le général Reideſel vint rejoindre le général Fraſer, & ſe concerta avec lui, pour continuer notre pourſuite. Nous nous avançâmes encore de trois milles plus près de l'ennemi, & la ſituation étoit avantageuſe, nous y paſſâmes la nuit ſans quitter nos armes.

A trois heures du matin, nous nous remîmes en marche, & vers les cinq heures, nous joignîmes l'ennemi qui faiſoit cuire ſes proviſions.

Le major Grant, du vingt-quatrieme régiment, qui commandoit l'avant-garde,

attaqua leurs piquets, qui furent bientôt forcés de ſe replier ſur le corps de l'armée. Nous eûmes le malheur de perdre, dans cette rencontre, ce brave officier; nous avons lieu de croire qu'il fut tué par un des ſoldats appellés *Riflemen*. (Ces gens, que l'on prend beaucoup de peine à inſtruire dans l'art de viſer, nous ont cauſé bien du dommage dans cette guerre). En approchant de l'ennemi, le major Grant monta ſur un tronc d'arbre pour examiner, & à peine eut-il commandé de faire feu qu'on le vit tomber de l'arbre, ſans qu'il pût proférer un ſeul mot.

L'infanterie légere s'avança, ainſi que le vingt-quatrieme régiment: la premiere eut beaucoup à ſouffrir du feu de l'ennemi, particulierement le vingt-neuvieme & le trente-quatrieme régiment: on ordonna aux grenadiers de marcher, pour empêcher l'ennemi de parvenir au chemin qui conduit à *Caſtl-Town*, & qu'il s'efforçoit de gagner. Se voyant repouſſé, il eſſaya de ſe retirer à *Pittsford*, en graviſſant une montagne extrêmement eſcarpée. Nos grenadiers, en gagnant le ſommet par un endroit qui

paroiſſoit preſqu'inacceſſible, y arriverent avant les Américains, ce qui jetta ces derniers dans la plus grande conſternation. Vous pouvez vous faire une idée des difficultés qu'il y avoit dans cette entrepriſe, en apprenant que nos braves ſoldats, pour grimper ſur cette montagne, étoient obligés de baiſſer la platine de leurs fuſils & de s'en ſervir comme d'échelon, & appuyant le pied tantôt ſur une branche d'arbre, tantôt ſur un morceau de rocher; ſi l'un d'eux eût lâché priſe, ou que la branche ou le rocher qui lui ſervoit d'appui eût cédé, ſa perte étoit inévitable.

Quoique les grenadiers euſſent gagné le ſommet de cette montagne, & que les Américains euſſent perdu un grand nombre des leurs, & entr'autres leur brave colonel Francis, ils étoient cependant encore bien ſupérieurs en nombre aux Anglois, & l'affaire reſta indéciſe juſqu'à l'arrivée des troupes allemandes qui les mirent en fuite. Deux mille hommes de nos ennemis avoient réſiſté avec peine à huit cents ſoixante de nos ſoldats, pendant près de deux heures que les Allemands ſe firent attendre.

Le général Reideſel étoit arrivé ſur le champ de bataille long-temps avant ſes troupes ; & lorſque je paſſai près de lui, dans le moment de l'action, je ne pus m'empêcher d'être ſenſible à la conſternation de ce brave guerrier qui, dans ſon impatience, fulminoit contre ſes ſoldats qui n'arrivoient pas aſſez tôt pour participer aux lauriers qu'il y avoit à cueillir dans cette journée.

Quand ils arriverent, nous entendîmes un grand bruit, qui nous annonça que le gros de l'armée américaine avoit envoyé des troupes pour ſoutenir ſon arriere-garde, car, en s'avançant, les Allemands chantoient leurs pſeaumes, & en même temps faiſoient un feu continuel, qui décida du ſort de cette journée : mais, même après l'action, il y avoit encore pluſieurs pelotons qui erroient dans les bois.

Pendant la bataille, les Américains ſe comporterent de maniere à exciter la fureur de nos ſoldats. Le combat eut principalement lieu dans des bois ſéparés par de petites plaines. Deux compagnies de grenadiers, qui étoient poſtées à l'entrée d'un de ces

bois, pour obſerver ſi l'ennemi ne cherchoit pas à prendre en flanc le vingt-quatrieme régiment, virent près de ſoixante Américains qui traverſoient le champ, portant leurs fuſils la croſſe en haut, ce qui, de tout temps, a ſervi à faire connoître que l'on ſe rendoit. Les grenadiers eurent ordre de ne pas tirer, & de ſe repoſer ſur leurs armes, pour ne leur montrer aucune intention de le faire; mais quand les Américains furent à vingt pas des nôtres, en un clin d'œil, ils retournerent leurs armes, firent feu & s'enfuirent à toutes jambes dans les bois. Cette décharge tua & bleſſa pluſieurs de nos grenadiers; & ceux qui n'avoient point été touchés ſe mirent auſſi-tôt à pourſuivre ces traîtres, ne leur donnant aucun quartier.

Cette guerre eſt bien différente de la derniere que nous avons faite en Allemagne. Dans celle-ci, on cherche avec avidité à tuer un ſeul ennemi; dans l'autre, on ne s'appliquoit qu'au moyen de remporter la victoire ſur une armée de pluſieurs milliers d'hommes: je vous en donnerai une preuve trop véritable.

Après la bataille (il y avoit près de deux heures que l'on ne tiroit plus ſur le ſommet de la montagne dont je vous ai déjà parlé, & qui commande tout le terrein qui l'environne) pluſieurs officiers s'étoient raſſemblés pour lire les papiers que l'on avoit trouvés dans le porte-feuille du colonel Francis, lorſque tout-à-coup le capitaine Shrimpton, officier au ſoixante-deuxieme régiment, qui tenoit les papiers dans ſes mains, éleva avec précipitation, & retomba en s'écriant qu'il étoit dangereuſement bleſſé. Nous avions tous entendu ſiffler la balle, &, regardant derriere, nous apperçûmes de la fumée, nous jugeâmes que le coup ne pouvoit être parti que de quelques arbres qu'il y avoit auprès, & nous envoyâmes un détachement à la pourſuite du tireur, mais il fut impoſſible de le trouver; il eſt probable qu'après avoir lâché ſon coup, il s'étoit gliſſé en-bas de l'arbre & s'étoit enfui.

Sur les cinq heures, nos grenadiers reçurent ordre de quitter le ſommet de la montagne, pour aller rejoindre l'infanterie & le vingt-quatrieme régiment, qui occupoit un poſte avantageuſement ſitué. Nous

bleſſés ; pluſieurs de ces derniers moururent en tâchant de ſe retirer de la mêlée. Quand le combat fut fini, un colonel ennemi vint ſe rendre priſonnier avec le reſte de ſon régiment, qui ſe montoit à deux cents trente-trois hommes.

Les Américains avoient l'avantage du terrein, les bois étoient ſi épais qu'il étoit impoſſible d'obſerver aucun ordre en marchant contre lui, on auroit tenté en vain de former aucune ligne réguliere ; c'eſt pourquoi le courage & l'intrépidité de chaque individu tinrent alors lieu de talens & de diſcipline militaire. C'eſt dans cette occaſion qu'on put reconnoître juſqu'où va la bravoure des Anglois ; elle ne les a jamais mieux ſervi ; l'activité, la force & le courage de chacun ont été mis à l'épreuve. Dès le commencement de l'action, l'ennemi avoit été dérouté ; mais ayant été rallié par le brave colonel Francis, dont la mort (quoiqu'il fût notre ennemi) ſera regrettée par tous ceux qui peuvent être affligés de la perte d'un vaillant officier, le combat recommença avec plus de férocité & d'acharnement que jamais.

Les deux partis s'engagerent dans des détachemens qui n'avoient aucune liaiſon les uns avec les autres, & les ennemis fondirent ſur eux de tous côtés : quelques-uns de ces détachemens, malgré leur infériorité, ſe défendirent en déſeſpérés. Le deſtin de cette journée ne fut décidé que par l'arrivée des Allemands, qui partagerent la gloire, quoiqu'un peu tard, de diſperſer l'ennemi.

Je viens de vous donner un détail de ce qui s'eſt paſſé dans cette bataille. Comme c'eſt la premiere à laquelle je me ſois trouvé, permettez-moi de vous faire part des réflexions qu'elle a fait naître en moi.

Pendant l'action, toutes les idées de crainte & de danger diſparoiſſent ; le courage augmente à meſure que l'inſtant de commencer l'attaque approche ; chaque ſoldat éprouve le plus vif déſir d'en venir aux mains, comme ſi le ſort de la bataille dépendoit de ſon ſeul mouſquet, ou de la pointe de ſa bayonnette ; mais, après le combat, l'ame eſt rendue à ſes propres ſenſations, & elle eſt pénétrée d'une douleur involontaire en jettant les yeux ſur ce théâtre de carnage, où l'on apperçoit tant de braves gens qui

jouiſſoient quelques heures avant d'une ſanté parfaite, qui étoient pleins de force & de vigueur, roulés dans la pouſſiere & privés du ſentiment. Les cris des mourans, les gémiſſemens des bleſſés retentiſſent au loin, & ajoutent encore à l'horreur de cette ſcene : tout, juſqu'à la joie que l'on reſſent de voir encore exiſtans ſes amis & ſes camarades, eſt empoiſonné par le ſouvenir de ceux qui n'exiſtent plus. Telles ſont, mon ami, les ſenſations qu'on éprouve, ou du moins que j'ai éprouvées avant & après une bataille.

J'ai vu ſe vérifier l'idée que l'on a que le ſalut d'un guerrier ne tient qu'à un fil Le lord Balcarres, qui commandoit l'infanterie légere, a reçu près de trente balles dans ſon habit & dans ſon pantalon, &, malgré cela, il n'a eu qu'une légere meurtriſſure à la hanche. D'autres ont été auſſi malheureux qu'il avoit été fortuné ; car le lieutenant Haggit, dès la premiere décharge que fit l'infanterie légere, reçut une balle dans chaque œil ; & le lieutenant Douglas, du vingt-neuvieme régiment, tandis qu'on l'emportoit bleſſé du champ de bataille, fut

frappé d'une ſeconde balle qui lui perça le cœur. On peut donner en quelque ſorte une raiſon de ces événemens extraordinaires. La moindre réſiſtance qui s'oppoſe à une balle de mouſquet, ſuffit pour lui donner une direction preſqu'incroyable. Le chirurgien ayant examiné la bleſſure d'un pauvre Américain, vit que la balle étoit entrée par le côté gauche, qu'elle s'étoit gliſſée entre la peau & l'épine du dos, & étoit ſortie par le côté oppoſé.

Lorſque le général Frazer eut poſté ſon corps d'une maniere avantageuſe, & qu'il l'eut mis en état de défenſe, s'attendant à être attaqué, il fit conſtruire des redoutes de bois, & ſongea enſuite au moyen de pourvoir aux beſoins de ſes ſoldats : après les fatigues d'une ſemblable journée, il lui avoit été impoſſible de ſe procurer des proviſions, le pays étant trop montueux. On envoya un détachement pour tuer des jeunes bœufs qui erroient dans le bois, & on en diſtribua, aux ſoldats, des portions qu'ils mangerent après les avoir fait griller ſur des charbons, ſans pain & ſans ſel.

Dans ce même inſtant, le haſard pro-

cura aux officiers un aliment aſſez ſingulier qui leur ſervit de pain, & qui leur fit beaucoup de plaiſir. Un officier, qui étoit à Ticonderoga, avoit envoyé, par plaiſanterie, à ſon frere, une très-grande quantité de pains d'épices, qui avoit été priſe dans la place. Il le diſtribua alors parmi les officiers; & comme le général Frazer n'avoit pas une meilleure nourriture que ſes ſoldats, il lui en envoya quelques livres qui furent regardées comme un préſent précieux.

Nous reſtâmes toute la nuit ſous les armes, & le lendemain nous envoyâmes nos priſonniers à Ticonderoga, au nombre de cent cinquante. On ne put fournir, pour les eſcorter, qu'un très-petit détachement, le général Frazer s'attendant que les ennemis auroient reçu un renfort du gros de l'armée, & qu'ils feroient leurs efforts pour nous empêcher de traverſer une large baie qui étoit au-delà de Caſtl-Town. Il dit au colonel américain qui s'étoit rendu, d'avertir les autres priſonniers, que, s'ils cherchoient à s'échapper, on ne leur feroit aucun quartier, & que l'on enverroit à la pourſuite de ceux qui ſe ſouſtrairoient à la vigilance

des gardes, des Indiens qui ne les ménageroient pas, & les ſcalperoient.

Ayant laiſſé les malades & les bleſſés aux ſoins d'une garde ſubalterne, pour les défendre contre les Indiens ou contre les maraudeurs de l'armée ennemie, la brigade marcha vers Caſtl-Town, où elle trouva des proviſions fraîches & du rum; elle ſe diſpoſa enſuite à marcher vers la baie: les priſonniers furent en conſéquence employés à abattre des arbres, & on fit un paſſage où il n'étoit pas poſſible d'aller deux de front. Il étoit preſque nuit avant que toute la brigade eût traverſé la baie, & nous avions encore ſept milles à faire pour arriver à Skenesbourough.

Je vous ai dit que le major Shrimpton avoit été bleſſé ſur la montagne; il a préféré de marcher avec la brigade, à reſter, avec les bleſſés, à Huberton. En traverſant la baie, comme il n'avoit qu'une main dont il pût s'aider, il alloit périr, ſi un officier qui étoit derriere lui ne l'eût retenu par ſes habits juſtement à l'inſtant où il tomboit. Sa bleſſure étoit à l'épaule; &, comme il pouvoit marcher, il dit qu'il ne vouloit

pas reſter, & riſquer de tomber entre les mains de l'ennemi ; regardant comme probable que les malades & les bleſſés éprouveroient ce malheur. Ce preſſentiment ne s'eſt pas vérifié ; ils n'ont point été tourmentés, &, trois jours après, on les tranſporta, dans des litieres, à Ticonderoga : le chemin étoit impraticable pour toute eſpece de voitures.

Après que nous eumes traverſé la baie, le général Frazer eut l'eſprit tranquille ſur l'attaque qu'il avoit redoutée toute la journée. Il donna ordre de précipiter la marche pour gagner l'endroit où nous devions camper. Le chemin qui y conduiſoit étoit très mauvais, nous enfoncions juſqu'aux genoux preſqu'à chaque pas que nous faiſions. Après une marche de près de trente milles, ſur un terrein fangeux & très-couvert, craignant à chaque moment d'être ſurpris par l'ennemi, juſqu'à ce que nous ayons traverſé la baie ; vous pouvez juger que nous étions exténués de fatigues, & que l'eſprit & le corps avoient ſouffert preſqu'également.

Quant à moi, je vous avoue que j'étois tellement excédé, qu'après avoir bu une

aſſez

aſſez forte quantité de rum & d'eau, je me ſuis couché ſur ma peau d'ours, & bien enveloppé dans ma couverture, je m'endormis & ne m'éveillai que le lendemain à près de midi; & pour ne pas vous fatiguer par mon récit, autant que je l'étois alors moi-même, je finis & ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

Du Camp de Skenesbouroug;
ce 14 Juillet 1778.

MON CHER AMI,

Nous ſommes encore campés dans cet endroit où nous attendons l'arrivée des proviſions, des bateaux, & de pluſieurs autres choſes dont les armées ne ſe trouvent pas ordinairement ſurchargées. Celle qui ſe trouve maintenant au Sud n'éprouve pas les mêmes obſtacles, car chaque fois qu'elle a beſoin de voiture d'eau, elle a une marine à ſes ordres. Je fais cette remarque pour que vous ne ſoyez pas ſurpris de nous

voir marcher ſi lentement, & de ce que nous ne courons pas à travers le pays, comme l'autre armée le fera, ſelon toutes les probabilités.

La nôtre eſt entiérement raſſemblée dans cet endroit, & dans quelques jours les troupes avancées marcheront vers le fort Edward. Vous déſirez peut-être ſavoir quels ont été les mouvemens de l'autre partie de l'armée, après que nous eûmes pris poſſeſſion de Ticonderoga; je n'étois pas avec elle, mais je vous rapporterai ce que j'ai pu en apprendre.

Après qu'on eut formé un paſſage, avec la plus grande difficulté, & cependant avec une célérité infinie, pour les barques canonieres, & pour les autres bâtimens, à l'endroit du pont de communication, entre Ticonderoga & le fort d'*indépendance* (qui avoit coûté aux Américains des ſommes immenſes & des peines incroyables à conſtruire), le gros de l'armée pourſuivit l'ennemi dans la baie du Sud, juſqu'à trois milles de cet endroit, & ſe poſta dans un retranchement bien fortifié, avec les galeres armées. La premiere brigade avoit mis pied-

à terre, pour couper le chemin à l'ennemi, mais ſa fuite précipitée rendit cette manœuvre inutile. Les barques canonieres & les frégates pourſuivirent les vaiſſeaux armés; & lorſque l'ennemi arriva près des cataractes il ſe défendit pendant quelque temps. Il fit enſuite ſauter trois de ſes vaiſſeaux, & échouer les deux autres.

En ſe retirant, les Américains mirent le feu au fort, à la maiſon, au moulin, aux fonderies, & à tous les bâtimens de cette plantation; ils briſerent leurs bateaux, & ſe retirerent au fort Edward.

Un officier, qui vint nous trouver pendant cet incendie, m'aſſura qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi terrible; car, outre les maiſons & les vaiſſeaux, les flammes s'étoient encore communiquées aux arbres qui croiſſoient ſur les rochers, & à ceux qui couvroient le ſommet d'une haute montagne. Il ſembloit que la nature entiere allât devenir la proie de cet élément terrible. Le neuvieme régiment fut envoyé en ſtation au fort *Anne*, pour obſerver les mouvemens de l'ennemi, ainſi que pour le faire décamper; mais ayant reçu avis qu'il s'étoit

fortifié, le colonel Hill envoya dire au général Burgoyne qu'il ne ſe retireroit pas, mais qu'il conſerveroit le terrein avec ſon régiment. Les deux autres régimens de la brigade reçurent ordre d'aller à ſon ſecours avec deux pieces d'artillerie, & le général Philipps en prit le commandement; mais une forte pluie d'orage, qui dura toute la journée, les empêcha d'arriver aſſez tôt pour le ſecourir, comme l'intention en avoit été formée, ce qui donna occaſion au neuvieme régiment de ſe diſtinguer d'une maniere qui lui fit le plus grand honneur, en repouſſant l'attaque d'un ennemi ſix fois plus nombreux que lui. Les Américains ne pouvant pas l'attaquer de front, chercherent à le prendre en flanc : leurs efforts, vu la ſupériorité du nombre, auroient pu nous devenir funeſtes; le colonel Hill, dans la chaleur de l'action, jugea à propos de changer de poſition, ce qui fut exécuté avec beaucoup de fermeté & de bravoure; de cette maniere, le combat continua pendant un temps conſidérable; les troupes angloiſes conſerverent leur terrein, & l'ennemi, après s'être retiré peu-à-peu, fut entiérement mis

en déroute. En s'enfuyant vers le fort Edward, il mit le feu au fort *Anne*, où il ne reſta qu'un moulin & une redoute, dont une partie du neuvieme régiment s'empara ſur-le-champ.

Après que nous eûmes abandonné la redoute & le moulin, & que nous nous fûmes mis en marche pour gagner le fort Edward, l'ennemi revint ſur ſes pas pour y mettre le feu. Vous m'avez prié de vous envoyer les deſſins des choſes qui me paroîtroient le plus digne d'être remarquées, je vous envoie en conſéquence une vue du *Block-houſe* & du moulin, qui me paroiſſent former un charmant payſage.

Le neuvieme régiment s'eſt acquis une haute réputation dans cette action. Quoiqu'elle ait duré ſi long-temps & qu'il ſe ſoit battu en déſeſpéré contre un ennemi ſi ſupérieur, il n'a perdu que très-peu d'hommes. Le capitaine Montgomery (beau-frere du lord Townshend), brave officier, ayant été bleſſé dans le commencement du combat, fut fait priſonnier avec le chirurgien qui panſoit ſes bleſſures, pendant que le régiment changeoit de poſition.

Dans la chaleur du combat, notre ami M...., cet Irlandois qui nous faiſoit rire ſi ſouvent, & qui ſert dans le neuvieme régiment, ayant reçu une légere bleſſure; fut tranſporté avec les autres bleſſés dans une maiſon qui avoit été attaquée, parce qu'une partie du régiment s'en étoit emparée, pour ſe mieux défendre: M... tâchant de conſoler ſes camarades d'infortune, s'écria d'un air bourru: « Par le ciel, mes enfans, vous ne devez point penſer à vos bleſſures, car, par ma foi, ſi vous étiez dehors, vous pourriez encore en recevoir de pires ».

Le reſte de l'armée étoit reſté en partie à Ticonderoga, & en partie à faire remonter les bateaux; maintenant toute notre armée eſt raſſemblée dans cet endroit.

De tout ce que l'on a dit des Américains, ſur leur abandon de Ticonderoga, il paroît que, lorſque nous avons pris poſſeſſion de *Sugar-Hill*, poſte qu'ils avoient imprudemment négligé de ſe conſerver, ils furent fâchés de voir les préparations que nous faiſions pour établir une batterie qui, comme je l'ai déjà obſervé, commandoit tous leurs

ouvrages. Ils aſſemblerent alors un conſeil de guerre, compoſé de leurs principaux officiers. Le général Saint-Clair, qui commandoit la garniſon, leur fit obſerver que leurs forces n'étoient point égales aux ouvrages qu'ils ſeroient obligés d'entreprendre, & que ſans cela il ſeroit impoſſible de ſe défendre : il leur dit encore que, quelque forte que puiſſe être une place, ſi elle n'avoit pas une quantité ſuffiſante de troupes, elle ſeroit obligée de ſe rendre, & que probablement celle-ci ſe trouveroit aſſiegée dans moins de vingt-quatre heures. Le général prévoyoit alors que la deſtruction de l'armée pourroit s'enſuivre, & ſon avis étoit que le fort fût abandonné ſi l'on vouloit ſauver les troupes ; que le bagage & les magaſins fuſſent envoyés à Skenesbouroug par eau, & que les troupes s'y rendiſſent par terre, en paſſant par Huberton. Ses propoſitions ayant été approuvées par le conſeil, ils évacuerent la place la même nuit, & riſquerent l'entrepriſe. Le général Burgoyne, prévoyant les grandes difficultés que nous éprouverions ici à faire venir des proviſions, & à plus forte raiſon les équi-

pages, vient de donner les ordres ſuivans :

« On obſerve que les ordres qui ont été » donnés avant que l'armée entrât en cam- » pagne, relativement aux bagages des of- » ficiers, n'ont pas été exactement ſuivis, » & que les régimens ſont encombrés d'une » plus grande quantité d'effets, qu'il n'eſt » poſſible d'en tranſporter ſans inconvénient, » en quittant le lac & les rivieres ; on donne » donc encore avis aux officiers d'envoyer, » par les bateaux qui retourneront bientôt » à Ticonderoga, le bagage qui ne leur eſt » pas abſolument néceſſaire, ou au premier » mouvement ils ſeront obligés de le laiſſer » derriere eux, & de le perdre. Ceux d'entre » vous, meſſieurs, qui ont ſervi dans la » derniere guerre d'Amérique, peuvent ſe » ſouvenir que les officiers voulurent bien » ſe contenter des tentes de ſoldats, & que » très-ſouvent tout le bagage qui devoit leur » ſervir pour des mois entiers, étoit renfermé » dans un havreſac ». Heureuſement pour moi, mon cheval eſt arrivé ſain & ſauf, en faiſant le tour des lacs ; cela me donnera la facilité de garder le peu de bagage qui m'appartient.

Les Indiens, animés par nos ſuccès, ont acquis plus de confiance & de courage. Il s'en eſt joint une grande quantité à notre armée, & il en vient tous les jours de nouvelles hordes qui ſe rangent ſous nos drapeaux.

Un ordre imprévu oblige le capitaine Gardener de partir demain pour l'Angleterre, & comme j'ai encore pluſieurs lettres à écrire, je ſuis forcé de vous quitter. Adieu.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIV.

Au Camp de Skenesbouroug,
le 17 Juillet 1777.

MON CHER AMI,

Vous ſerez ſans doute ſurpris que, dans le récit que je vous ai fait de nos opérations, dont chaque circonſtance paroît ajouter à la gloire dès armes britanniques, j'ai omis de vous parler de nos Indiens, & de leur conduite lorſque nous pourſuivîmes l'ennemi à Ticonderoga, nous ne pûmes, par aucun moyen, les empêcher de ſe livrer au pillage; je crois que, dans plus d'une occaſion, le général a trouvé que leur aſſiſtance n'étoit guere qu'illuſoire.

Ceux qui ſont chargés de les conduire & de les commander, ſont forcés, pour leur propre ſûreté, de ſupporter en tout leurs humeurs & leurs caprices, &, de même que les enfans gâtés, ils ſont plus déraiſonnables, à meſure que l'on a pour eux

plus d'indulgence. C'eſt un mal ſans remede: ſi on les laiſſoit abandonnés à eux-mêmes, ils commettroient des crimes dont l'idée ſeule fait frémir; ceux qui ſe comportent mal avec eux, ceux qui ne leur donnent aucun ſujet de plainte, les femmes, les enfans, tous ſeroient journellement leurs victimes.

Tel eſt en général le caractere des Indiens de la partie inférieure du Canada, qui ſont les ſeuls qui aient rejoint notre armée; mais on nous a donné à entendre qu'après deux jours de marche, les *Outaouacs*, & quelques autres nations viendroient ſe ranger ſous nos drapeaux. Ils ſont plus braves, plus doux, aimant la guerre, mais ne ſe livrant pas au pillage; ils marchent actuellement ſous les ordres d'un M. de Saint-Luc, & du ſieur Langdale, qui étoient tous deux zélés défenſeurs de la France, dans la derniere guerre. Le ſieur Langdale eſt la perſonne qui, à la tête des nations qu'il eſcorte maintenant, forma & exécuta le plan de la défaite du général Braddock.

Si ces Indiens ſont en effet du caractere qu'on leur ſuppoſe, ils peuvent nous devenir très-utiles, mais on ne peut rien attendre

de ceux qui ſont préſentement avec l'armée que du pillage.

Je vous ai dit, dans une de mes lettres, que le manifeſte du général n'avoit pas eu le ſuccès qu'on en attendoit : on vient de nous apprendre que les comités faiſoient tous leurs efforts pour qu'il ne ſervît de rien, en épiant & empriſonnant toutes les perſonnes qui leur paroiſſent ſuſpectes, & en ordonnant au peuple, ſous peine de mort, de prendre les armes, de chaſſer ſes troupeaux, & de brûler ſes bleds. Je ſuis fâché d'ajouter que beaucoup de perſonnes qui faiſoient des vœux pour le ſuccès de nos armes, ont déjà éprouvé ce ſort malheureux !

L'hiſtoire ne fournira jamais d'exemple d'une guerre conduite avec tant d'acharnement, non-ſeulement contre ceux qui veulent ou qui paroiſſent vouloir s'oppoſer à des entrepriſes injuſtes, mais encore envers ceux qui ne témoignent que l'envie de reſter neutres. Un grand nombre s'eſt joint à notre armée depuis que nous avons pénétré dans ces cantons. Ils ſe diſent royaliſtes, & demandent du ſervice quelques-uns pour une

campagne ſeulement, d'autres juſqu'à la fin de la guerre ; un tiers de ces nouvelles troupes a déjà des armes, & juſqu'à ce qu'il en arrive pour le reſte, on les emploie à dégager les chemins, & à réparer les ponts, ouvrages dans leſquels les Américains excellent.

Nous ſommes obligés de reſter quelques temps où nous ſommes, & d'y attendre que les chemins ſoient débarraſſés des arbres que les Américains ont abattus après leur retraite. C'eſt une choſe qui vous paroîtra preſqu'incroyable, mais à chaque quinze ou vingt pas on trouve de grands arbres qui croiſent le chemin, ſans compter les petits qui ſe trouvent en travers des grands. C'eſt une choſe d'autant plus étonnante que leur retraite a été fort prompte. La réparation des ponts eſt un ouvrage qui exige beaucoup de travail ; ajoutez à cela qu'il faut que nous nous procurions une bonne proviſion de vivres, avant de marcher vers le fort Edward. Nous éprouvons beaucoup de déſagrément dans cette campagne, par les obſtacles que je vous ai déjà décrits, & que nous rencontrions à chaque inſtant,

& nous ſommes dans l'impoſſibilité de nous conformer à cette grande maxime militaire, « dans le ſuccès, pourſuivez votre avantage auſſi loin que vous le pourrez ».

Pendant qu'une partie de l'armée eſt occupée de cette façon, l'autre eſt employée à conduire les barques canonieres, les proviſions & les bateaux, ſur le lac George; à nettoyer ce lac, & à préparer la route, pour fournir nos magaſins. Quand toutes choſes ſeront diſpoſées, l'armée ſe mettra en marche pour prendre poſſeſſion du fort Edward. Les ennemis ne peuvent alors manquer d'être pris, s'ils n'abandonnent le fort George, puiſqu'ils ſe trouveront enveloppés par deux armées : pendant ce mouvement le général Reideſel leur donnera de l'occupation dans la province de Connecticut; il reconnoîtra le pays, & nous fixerons ainſi l'attention des Américains dans preſque tous les quartiers à-la-fois.

Nos ſuccès, je n'en doute nullement, operent fortement ſur l'eſprit des ennemis; ils ne manqueront pas de prendre des meſures pour s'oppoſer aux progrès que fait notre armée, & pour mettre les coloniet

du Nord à l'abri du danger auquel elles ſe trouvent expoſées.

Dimanche dernier, nous eûmes un ſermon en action de graces, du ſuccès de nos armes. On fit enſuite un feu de joie, & une décharge générale de l'artillerie, & de toute la mouſqueterie de l'armée; ce fut l'eccléſiaſtique dont je vous ai déjà parlé qui prêcha; le ſermon étoit excellent pour être entendu par des paroiſſiens paiſibles, mais il n'avoit pas le moindre rapport à l'occaſion.

Selon les nouvelles les plus vraiſemblables, le général Schuyler eſt maintenant au fort Edward, il y raſſemble la milice des contrées adjacentes qui, avec le reſte de l'armée diviſée, formera un corps ſuffiſant pour ſoutenir le choc; les corps épars de cette armée ont beaucoup ſouffert du défaut de vivres, & d'abri pour ſe mettre à couvert des pluies continuelles qui ſont tombées depuis peu. Ils ont été obligés de faire un très-long circuit, & de marcher pendant une ſemaine au-travers des bois, avant de pouvoir atteindre le fort Edward, pour éviter les détachemens que nous avions en différens endroits du côté de Connecticut.

J'ai oublié de vous dire que votre ancien

ami, le capitaine H***, a été bleſſé à la bataille de Huberton, au commencement du combat, lorſque les grenadiers formerent un corps pour ſecourir l'infanterie légere. En paſſant près de lui, pendant qu'il étoit couché ſous un arbre, où il étoit parvenu en ſe traînant ſur ſes genoux & ſur ſes mains, pour ſe mettre à l'abri des balles, je lui demandai ſi je pouvois lui être utile, & s'il étoit grievement bleſſé; vous connoiſſez ſes réparties, & vous ne ſerez pas étonné d'apprendre que, malgré la violence de ſes douleurs, il me dit en riant, & en mettant ſa main derriere lui: « Si vous voulez en être inſtruit, interrogez cela; la balle, qui m'eſt entrée par la hanche, a paſſé à travers d'une partie qui n'en eſt pas bien éloignée ». Il eſt maintenant à Ticonderoga, &, ſelon les dernieres nouvelles, que nous avons reçues de ce lieu, il ſe rétablit de jour en jour.

Demain, nous nous mettons en marche, & auſſi-tôt après notre arrivée au fort Edward, vous pouvez être aſſuré que je ne négligerai point de vous écrire. Adieu.

LETTRE

LETTRE XXXV.

Du Camp, au Fort Edward,
le 6 Août 1777.

MON CHER AMI,

Nous ſommes aujourd'hui dans la place où nous croyions que l'ennemi ſe défendroit vigoureuſement. Lorſqu'il a été informé de notre approche, il s'eſt retiré avec précipitation, & a abandonné le terrein comme il avoit fait à Ticonderoga. Heureuſement pour la garniſon du fort George, elle a paſſé dans cet endroit une heure avant notre arrivée; ſans cela, nous lui aurions rendu la retraite impoſſible.

Le pays qui ſe trouve entre Skenesbourough & le fort Edward n'eſt qu'une continuité de bois & de petites baies entremêlés de lieux marécageux; &, pour ajouter aux difficultés qui naiſſent de la nature du terrein, l'ennemi les avoit encore augmentées en abattant les arbres, & en employant d'autres

ſur le lac Champlain. L'anecdote ſuivante en eſt une preuve.

Pluſieurs d'entr'eux rencontrerent, il y a quelques jours, des maraudeurs américains : après une légere réſiſtance, l'ennemi prit la fuite en courant vers ſes bateaux ; il rama de toutes ſes forces pour traverſer la riviere. Les Indiens firent feu ; mais ne pouvant l'atteindre, ils furent déſolés de le voir s'échapper. Ils apperçurent alors une auge de bois dont on ſe ſervoit pour faire mangèr les porcs, ils y mirent leurs armes à feu, ſe dépouillerent de leurs vêtemens, & traverſerent la riviere à la nage, pouſſant l'auge devant eux. Après avoir gagné le rivage, plus bas que les Américains, ils les ſurprirent, les firent priſonniers, les mirent dans leurs propres bateaux, & leurs firent repaſſer la riviere.

Un des Américains, très-brave ſoldat, avoit été bleſſé pendant le combat, & étoit hors d'état de marcher, il attendrit ces Indiens, qui le porterent ſur leurs dos, à la diſtance de près de trois milles, & avec autant d'attention & de ſoins que s'il eût été un de

leurs compatriotes. Nous fûmes avertis de leur arrivée, & en même temps qu'ils ramenoient des priſonniers, parce qu'en approchant du camp, ils jetterent leurs cris de guerre ordinaires; mais nous fûmes tous étonnés & charmés de leur humanité, en voyant un Indien porter ſur ſon dos le chef de ceux qu'ils venoient de combattre. On le préſenta au général Fraſer, mais il ne voulut répondre à aucune de ſes queſtions, & ſe comporta avec beaucoup de hauteur. Il penſa qu'en lui donnant quelques marques de conſidération, il pourroit peut-être fournir des informations; il lui fit offrir des rafraîchiſſemens. Le chirurgien ayant examiné ſa bleſſure, lui déclara la néceſſité de ſouffrir l'amputation: après que l'opération fut faite, on le pria de ſe tenir tranquille, ſinon que ſa bleſſure s'envenimeroit au point de devenir mortelle. Il répondit avec fermeté: « J'aurai donc le plaiſir de mourir pour une cauſe juſte, & pour avoir contribué à faire obtenir l'indépendance aux colonies américaines ». Je vous fais part de cette circonſtance, pour vous faire voir avec quelle joie pluſieurs d'entr'eux s'expoſent à la mort,

pour travailler à aſſurer cette liberté qui eſt leur idole. Cet Américain eut peu de repos pendant la nuit & mourut le lendemain. Il fut généralement regretté, étant de ce petit nombre d'hommes qui agiſſent par principes. S'il eût vécu, il eſt poſſible qu'en lui faiſant voir les choſes ſous leur véritable point de vue, il fût devenu un royaliſte auſſi zélé qu'il avoit été rebelle opiniâtre.

Il vient d'arriver un exemple frappant, qui pourra donner une nouvelle force aux raiſonnemens des perſonnes qui nous blâment d'employer les Indiens. Comme le fait ſera ſûrement exagéré lorſqu'on le racontera en Angleterre, je m'empreſſe de vous détailler la choſe telle qu'elle s'eſt paſſée, & de vous faire voir que ce malheur n'eſt pas une ſuite de leur férocité naturelle, mais d'une diſpute ſur les droits de la guerre.

Des perſonnes qui étoient reſtées fidelles au gouvernement avoient abandonné leurs habitations, pour éviter d'être moleſtées par les Américains, & y avoient laiſſé leur fille abſolument ſeule. A l'approche de notre armée, elle ſe détermina à la joindre & à quitter la maiſon de ſon pere, parce qu'un

jeune homme, à qui elle devoit bientôt être mariée, étoit officier dans les milices. Quelques Indiens, qui avoient été envoyés pour fourager, la rencontrerent par haſard dans les bois, ils la traiterent d'abord avec tous les égards & toute la politeſſe dont ils étoient capables. Ils la conduiſoient au camp, lorſqu'à la diſtance d'environ un mille, il s'éleva une diſpute entre les deux Indiens dont elle étoit priſonniere. Les propos devinrent ſérieux; l'un des deux qui craignoit de perdre la récompenſe promiſe à ceux qui ameneroient leurs priſonniers ſains & ſaufs au camp, la frappa inhumainement ſur la tête, avec ſon tomahawk, & elle expira à l'inſtant.

La ſituation du général étoit dans ce moment des plus embarraſſantes: ſon humanité étoit révoltée à la vue d'une barbarie ſi atroce; il n'oſoit cependant pas haſarder une punition, il craignoit que les Indiens, dont il étoit obligé de ſe concilier l'amitié, ne cherchaſſent à ſe venger.

Le chef de la horde, auquel appartient cet Indien, voulut bien conſentir à ce qu'il fût livré au général, qui en diſpoſeroit

ſelon ſon bon plaiſir ; mais il lui dit en même temps que c'étoit une de leurs coutumes, en temps de guerre, lorſque deux perſonnes s'emparoient au même inſtant d'un priſonnier, & que leurs droits paroiſſoient égaux, s'il s'élevoit une diſpute entr'eux à ce ſujet, elle étoit bientôt décidée par la mort de la cauſe innocente de leur querelle.

Telle fut la fin d'une fille malheureuſe & innocente, dont la mort doit être univerſellement regrettée. Je crains que vous ne vous imaginiez que les ſcenes ſanglantes dont j'ai été témoin n'aient endurci mon cœur, lorſque je vous dirai que cette circonſtance, miſe en parallele avec toutes les horreurs qui ont déjà accompagné cette querelle malheureuſe, & qui probablement deviendra plus ſérieuſe de jour en jour, n'a fait ſur moi qu'un effet momentané.

Le général témoigna, à cette occaſion, beaucoup de reſſentiment contre les Indiens. Il fit des menaces pour tâcher de les empêcher à l'avenir de ſe livrer à leur penchant naturel, & éviter que de ſemblables forfaits fuſſent répétés. Il étoit d'autant plus pénétré de cet événement que les coupables étoient

des Indiens des tribes les plus éloignées, & qu'on lui avoit aſſuré être trop braves pour commettre des crimes pareils. Je crois cependant qu'il aura reconnu qu'ils ſont preſque tous ſans principes, & que la ſeule choſe qui diſtingue les Sauvages des contrées plus voiſines ou plus éloignées, c'eſt le plus ou moins de férocité.

Depuis ce temps, nous nous ſommes apperçu de quelque changement dans leur caractere ; leur mauvaiſe humeur & leur opiniâtreté ſe font voir ouvertement. Lorſqu'ils ont appris que le pillage d'un pays leur étoit interdit, leurs interprêtes, qui dîment ordinairement ſur le butin, voyant que, par cette loi, ils perdroient les profits dont ils s'étoient flattés, ont été aſſez ſcélérats pour les exciter à la diſſenſion, à la déſertion & à la révolte.

Nous devons cependant rendre juſtice à M. de Saint-Luc, & croire qu'il n'étoit point compromis dans ces factions. Leur penchant à commettre des atrocités n'échappoit pas à ſa pénétration ; & il voyoit clairement qu'ils étoient las de lui obeir auſſi bien qu'à tous les autres ; mais, ſoit par un

mouvement d'orgueil, ou par le plaiſir que l'on trouve toujours à commander, ou peut-être encore par l'affection qu'il conſervoit pour ſes anciens aſſociés, il chercha des excuſes pour cacher la cauſe réelle de leur murmure.

Le quatre du courant, à la priere de M. de Saint-Luc, on convoqua un conſeil de guerre, mais l'étonnement du général fut extrême quand il apprit que les nations qu'il avoit ſous ſes ordres lui ſignifioient leurs intentions de retourner dans leur pays, & demandoient au général de vouloir bien leur en faciliter les moyens. Ce cas étoit fort embarraſſant; c'étoit abandonner une partie des forces qui avoient déjà coûté tant d'argent au gouvernement, & dont le ſecours qu'on pouvoit en tirer avoit paru être de la plus grande conſéquence. D'un autre côté, ſi on cherchoit à effectuer une réconciliation ſincere, cela ne pouvoit ſe faire qu'en fermant les yeux ſur leurs meurtres & leurs déprédations. On s'attendoit cependant à une réponſe prompte & poſitive de la part du général; il ſe refuſa à leurs demandes avec fermeté; il inſiſta ſur ce

que les loix qu'il leur avoit impoſées fuſſent exécutées, & en même temps il leur repréſenta, d'un air tranquille, les liens qui les retenoient, tels que leurs ſermens, leur généroſité & leur honneur qui, par-là, alloient être compromis. Il ajouta pluſieurs autres argumens, tous plus perſuaſifs les uns que les autres, pour les encourager à ne nous point quitter.

Cette réponſe parut leur faire faire des réflexions, & pluſieurs des tribes qui étoient plus près de leurs pays demanderent qu'il leur fût ſeulement permis d'y aller faire la moiſſon, ce qui leur fut accordé; quelques-uns des plus éloignés ſe rétracterent des demandes qu'ils avoient faites, & parurent redoubler de zele pour le ſervice.

Cependant, au grand étonnement du général & de toute l'armée, la déſertion commença dès le lendemain. Ils ſe retirerent par pelotons, chargés de tout le pillage qu'ils avoient pu ramaſſer; & ils continuent d'en faire autant chaque jour. Il en reſte à peine un ſeul de ceux qui nous ont rejoint à Skenesbouroug.

C'eſt avec le plus grand plaiſir que je

vous fais part de la guériſon du major Ackland ; elle eſt tellement avancée qu'il vient de reprendre le commandement des grenadiers. Il eſt arrivé hier au camp, accompagné de l'aimable ladi Henriette, qui, dans le commencement de la campagne, n'avoit pu obtenir de ſon mari la permiſſion de partager les fatigues & les haſards que l'on s'attendoit à rencontrer devant Ticonderoga. Elle n'eut pas plutôt appris que le major étoit bleſſé, qu'elle a traverſé le lac pour le rejoindre, déterminée à ſuivre ſa bonne ou mauvaiſe fortune, pendant le reſte de la campagne. Je ſuis. &c.

LETTRE XXXVI.

Au Camp du Fort Edward, le 8 Août 1777.

MON CHER AMI,

Nous ſommes encore ici & nous y reſterons juſqu'à ce qu'il nous arrive des proviſions pour nous mettre en état de pourſuivre notre marche. Malgré tous les retards qu'éprouvent nos convois, & le tranſport de nos magaſins, on croira certainement que nous reſtons trop long-temps en repos, pour une armée deſtinée à agir offenſivement, & dont le premier mouvement, ſuivant les maximes de la guerre, doit tendre à aſſurer le plutôt poſſible l'exécution du projet concerté.

Tout le monde en Angleterre dira, j'en ſuis certain, que nous aurions dû continuer rapidement notre marche vers Albany, ayant pénétré juſqu'ici. La diſtance n'eſt guere que de cinquante milles; mais qu'on réfléchiſſe

s'il eſt bien facile de paſſer deux grandes rivieres, celle de Hudſon, & celle de Mohawk, ſans avoir de bateaux pour y former des ponts ou des radeaux ſuſceptibles de tranſporter de grands corps à-la-fois; en admettant que nous puiſſions former un pont & des radeaux pour traverſer la riviere de Hudſon, & que nous nous repoſions ſur le haſard & ſur les circonſtances des moyens de paſſer le Mohawk, ou que, dans le cas où nos eſpérances ſe trouveroient fruſtrées de ce côté, nous euſſions recours aux gués de Schenectady, qui ſont éloignés de quinze milles de l'embouchure de la riviere, & qui ne ſont guéables qu'après de fortes pluies, en mettant, dis-je, à part tous ces obſtacles, pour qu'un ſoldat puiſſe faire une marche prompte, il doit être débarraſſé de tout fardeau capable de la ralentir; il doit être comme celui qui, en Angleterre, ſe rend ſur la place d'armes pour faire l'exercice, car rien ne retarde autant ſa marche que le bagage dont il ſe trouve ordinairement chargé dans une campagne, & qui conſiſte en une couverte, deux havreſacs, l'un pour ſon bagage,

l'autre pour renfermer ſa proviſion de vivres, une gourde pour ſon eau (une telle marche exige que l'on ſe muniſſe de vivres au moins pour quatre jours), une hache, ſa part de la tente ; ajoutez à cela ſon habillement, ſes armes, ſoixante rations de munitions, vous verrez que c'eſt un poids énorme, très-embarraſſant, & qui peſe au moins ſoixante livres. Les Allemands, qui doivent marcher avec nous, ont, outre ce que je viens de détailler, beaucoup d'autres choſes fort embarraſſantes, principalement leurs grenadiers qui portent un bonnet dont le front eſt couvert d'une plaque de cuivre très-peſante, une épée d'une longueur énorme, une gourde qui ne tient pas moins d'un *gallon* (quatre bouteilles & demie) & des habits fort longs. Faites-vous une idée d'un homme dans cet équipage, & voyez s'il doit être bien alerte pour faire une marche prom[illegible].

On obſervera peut-être que les ſoldats pourroient marcher ſans être embarraſſés de bagage & d'équipage de camp, ce qui les mettroit dans le cas de porter une plus grande quantité de proviſions. Quand

cette propoſition ſeroit admiſſible, ce ne ſeroit pas encore un remede à ce mal néceſſaire. Il ſera toujours très-difficile de rendre un ſoldat économe ſur ſes proviſions de bouche, dans quelque détreſſe qu'il ſe trouve. Lorſque le camp eſt établi dans toutes les formes, le jeune ſoldat ſe trouve réduit à une bien mince portion, quatre jours après qu'il a reçu ſa ration; à plus forte raiſon, doit-il l'être davantage dans une marche difficile au milieu de chemins raboteux & par un mauvais temps, lorſque, fatigué, il gliſſe à chaque moment, murmure contre le fardeau énorme qu'il eſt obligé de porter. Ce ne peut être qu'un vieux ſoldat accoutumé à la patience, & qui a déjà éprouvé plus d'une fois la détreſſe, qui ne ſoit pas tenté de jetter dans la boue tout ce que ſon havre-ſac contient de proviſions. J'ai été pluſieurs fois témoin, dans nos marches, que les ſoldats ſe débarraſſoient de leurs vivres, lorſqu'ils ſe flattoient d'avoir des proviſions fraîches au premier endroit où l'on devoit s'arrêter.

Je l'ai vu même lorſqu'ils n'étoient chargés

que

que de proviſions pour quatre jours. Voici comme les ſoldats raiſonnent : « Ce poids eſt inſupportable, nous n'avons que peu de chemin à faire, & nous en irons plus vîte ». Je leur ai entendu ajouter : « Maudites ſoient les proviſions, nons en trouverons au camp prochain, car notre général n'eſt pas homme à nous laiſſer mourir de faim ».

Pour marcher très-vîte, il eſt néceſſaire de faire partir en avant plus de vivres qu'il n'en faut pour la nourriture du ſoldat pendant le voyage ; autrement, de quoi ſubſiſteroit-il, arrivé à Albani, où les Américains ſoutiendront certainement un choc ? En ſuppoſant même qu'ils n'oppoſent aucune réſiſtance, ils chaſſeront au moins les troupeaux & détruiront les bleds & les moulins pour les moudre. Les tranſports ne pourroient ſe faire que ſur des charriots qui ne ſeroient pas en état de ſuivre l'armée, n'y ayant qu'un chemin de voitures pour ſe rendre à Albany, & ce chemin étant obſtrué dans pluſieurs endroits par des ornieres larges & profondes. Les ponts ſont en outre démolis, ou dans un ſi mauvais état qu'ils ne peuvent ſervir ſans être réparés. Le chemin eſt

bordé d'un côté par la riviere, & de l'autre par des monticules qui s'élevent preſqu'à pic & ſont couverts de bois. Non-ſeulement l'ennemi pourroit nous nuire dans ces défilés; mais même pendant une ſeule nuit, il pourroit obſtruer notre chemin, de maniere à ce qu'il fallût une journée entiere pour les débarraſſer. Tout projet de faire parvenir des proviſions, outre celles qu'un homme peut porter avec lui, eſt donc impraticable. Le temps que l'on employeroit à nettoyer les chemins, ou même à en faire de nouveaux pour le paſſage des charriots, ſeroit trop long & exigeroit trop de travail. Avant que les voitures puſſent rejoindre l'armée, elle ſeroit réduite à une famine inévitable, & qui la forceroit de faire retraite. Il faut encore renoncer entierement à faire uſage de notre artillerie; les chemins, dans l'état où ils ſont, ne nous permettent pas d'emmener ſeulement la moindre charrette de munition avec l'armée.

Il y a pluſieurs perſonnes qui prétendent que l'on peut s'avancer promptement, que l'artillerie eſt abſolument inutile; mais leur opinion n'a de fondement que dans la

vivacité de leurs deſirs. Il eſt impoſſible de ſe former une idée juſte des choſes, à moins que d'être ſur les lieux ; ſans aucune exagération, il ne ſe trouve pas moins de dix ou douze endroits ſur la route, ſans compter le paſſage du Mohawk, où nous pouvons être arrêtés ſi ces défilés ſe trouvoient fortifiés par des abattis ; c'eſt une choſe en quoi les Américains excellent, ne campant pas, même pour une ſeule nuit, ſans en faire un ; ce qui ne leur coûte que peu d'heures. Cinq cents hommes de leur plus mauvaiſe milice retranchés dans ces eſpeces de forts ſuffiroient pour inquiéter & retarder même pendant quelque temps un nombre dix fois plus conſidérable de troupes les plus braves qui ſeroient dénuées d'artillerie.

Vous ayant fait part des raiſons qui s'oppoſent à une marche plus rapide, je vous crois ſuffiſamment convaincu de la néceſſité dont il eſt pour nous de ne nous mettre en route qu'avec des proviſions en aſſez grande quantité, & de l'artillerie. Pour nous aſſurer de munitions, ainſi que pour nous procurer des attelages & des bœufs, on envoie à Benningſton un détachement chargé à ſur-

prendre un magaſin qui appartient à l'ennemi. Cela donnera à l'armée les moyens de contiuuer ſa marche, & au général celui d'exempter les projets qui l'ont amené dans ce pays.

La ſituation du général eſt aſſurément fort embarraſſante : quelque zélé qu'il puiſſe être pour s'acquitter honorablement des fonctions qui lui ſont confiées, s'il prend une heure pour méditer ſur la maniere dont il conduira ſon armée, il eſt obligé d'en paſſer vingt à chercher des expédiens pour la ſubſtanter. C'eſt un inconvénient que nos ennemis n'éprouvent pas. Leur armée peut ſe pourvoir en un moment de tout ce qui lui eſt néceſſaire, ayant un bon nombre de rivieres navigables qui ſe communiquent l'une à l'autre, & de province en province. Un général américain n'a pas autre choſe à faire que d'inſtruire ſes ſoldats dans l'art de combattre ; vous me direz que c'eſt une tâche déjà aſſez difficile ; j'en conviens, mais il n'a pas celle, plus difficile encore, de ſonger aux moyens de les nourrir.

D'après les différentes raiſons que je viens de déduire, il ſeroit bien à déſirer que cer-

taines perſonnes ſe dépouillaſſent de leurs préjugés, & vouluſſent ouvrir les yeux à la conviction.

Je me rendis, il y a quelques jours, au fort George, où j'avois affaire pour prendre des munitions : cela m'a procuré l'occaſion de voir le lac George, qui, quoique infiniment plus petit que le lac Champlain, le ſurpaſſe, à mon avis, par la beauté & la variété de ſes points de vues.

Vers le centre du lac, il y a deux Iſles dont la plus grande eſt nommée *Diamond-Iſland* (l'iſle de diamant), où ſont cantonnées deux compagnies du quarante-ſeptieme régiment, ſous les ordres du capitaine Aubry: elles y ſont poſtées pour conduire les proviſions de l'autre côté du lac. Cette île, ainſi que celle qui en eſt voiſine, étoient autrefois ſi remplies de ſerpens à ſonnettes, que ceux qui traverſoient le lac, ſe haſardoient rarement, ou, pour mieux dire, n'oſoient jamais y aborder. Un bateau qui remontoit le lac, ayant péri près de *Diamond-Iſland*, des porcs qu'il contenoit gagnerent le rivage en nageant ; les Canadiens qui

les conduiſoient en firent autant ; mais dans la crainte des ſerpens à ſonnettes, ils grimperent ſur des arbres où ils paſſerent la nuit, &, le lendemain matin, appercevant un bateau, ils firent ſigne à ceux qui étoient dedans de venir les chercher, & ils regagnerent le fort George.

Quelque temps après, celui à qui appartenoient les porcs, n'ayant pas envie de les perdre, retourna & partit avec pluſieurs de ſes camarades, dans le deſſein de les chercher. Après avoir marché fort long-temps, ils les rencontrerent enfin, & ſi prodigieuſement engraiſſés qu'à peine pouvoient-ils ſe remuer. Les chaſſeurs furent fort ſurpris de ne rencontrer qu'un ſeul ſerpent, tandis que cette île paſſoit pour en être couverte. Leur étonnement ceſſa bientôt lorſque, ſe trouvant à court de proviſions, ils tuerent un des porcs & trouverent ſon eſtomac rempli de ſerpens : il étoit évident que ces animaux les avoient détruits depuis leur arrivée dans cette île.

Une perſonne digne de foi m'a fait ce récit, & pluſieurs habitans de l'endroit m'ont dit qu'auſſi-tôt qu'un porc rencontroit

un ſerpent à ſonnettes, il l'attaquoit & le dévoroit...

Puiſque nous ſommes ſur ce ſujet, & que ce reptile dangereux eſt ſi commun dans le pays où nous nous trouvons, permettez-moi de vous en donner la deſcription. Je ſuis d'autant mieux en état de la faire, qu'hier j'en ai vu tuer un : il avoit environ trente-cinq pouces de long ſur trois de circonférence dans ſa plus grande épaiſſeur, & portoit ſept ſonnettes à l'extrémité de la queue. C'eſt au nombre des ſonnettes que l'on connoît l'âge de ces ſerpens ; il leur en croît chaque année une nouvelle qui eſt attachée par un petit ligament à celle qui la précede : elles ſont creuſes, & quand le reptile remue la queue avec vivacité, il fait un bruit qui lui eſt ſi particulier que je ne ſais à quoi le comparer. Ses écailles ſont de toute beauté & de pluſieurs couleurs ; ſa tête eſt petite, ſon œil vif & perçant, & quoiqu'il ſoit très-venimeux, ſa chair eſt fort délicate & ſupérieure à celle de l'anguille : on en fait d'excellens potages.

La morſure de ce ſerpent eſt mortelle, à moins qu'on y applique les remedes con-

venables. La providence, qui eſt ſi attentive à notre conſervation (voilà, direz-vous, une remarque ſinguliere, pour un homme qui fait métier de tuer ou d'eſtropier ſes ſemblables), la providence, dis-je, a fait croître dans l'endroit même, où ces reptiles ſont le plus communs, une plante à large feuille, appellée *plaintin*, qui, pilée & appliquée ſur la morſure, eſt un remede certain pour en empêcher les funeſtes effets. La vertu de cette plante a été reconnue à la Virginie, par un negre qui obtint, pour récompenſe, la liberté & une penſion viagere.

Cette découverte, auſſi ſurprenante que beaucoup d'autres, eſt due à l'effet du haſard. Ce pauvre negre avoit été mordu à la jambe par un de ces animaux : la partie affectée enfla au même inſtant au point qu'il lui fût impoſſible d'aller plus loin ; il s'étendit ſur le gazon, éprouvant des douleurs cruelles & cueillit quelques-unes de ces feuilles qui ſe trouvoient à ſa portée, les mâcha & les appliqua ſur ſa bleſſure dans l'eſpoir que cela pourroit diminuer l'inflammation ; ſe ſentant auſſi-tôt ſoulagé, il renouvella pluſieurs

fois les feuilles, & l'enflure diminua au point de lui permettre de retourner à la plantation de ſon maître.

Il répéta le même remede pendant deux ou trois jours, après leſquels il fut parfaitement guéri.

Malgré les reptiles venimeux, malgré le bruit des armes, & toutes les horreurs de la guerre qui m'environnent, ſoyez aſſuré que ni le temps, ni la diſtance qui nous ſépare, ne pourra diminuer mon amitié ni affoiblir les tendres ſentimens, &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVII.

Du Camp de Battenkill, le 24 Août 1777.

MON CHER AMI,

Je vous apprends, avec le plus vif regret, que l'expédition de Binnington a échouée, & que les Américains ont fait ſur nous un grand nombre de priſonniers. Ce ſera ſans doute pour eux un grand ſujet d'allégreſſe, & ils ne redouteront plus tant les troupes allemandes en particulier, qui ont été défaites par un corps de milice inexpérimenté. Notre général ne s'en étoit point rapporté au haſard. Il avoit pris toutes les meſures que ſa ſageſſe pouvoit lui ſuggérer pour faire réuſſir cette entrepriſe, & nous aurions rétiré des avantages conſidérables de ce projet, ſi l'exécution en eût été auſſi heureuſe que le plan en avoit été bien conçu.

Dans pluſieurs de mes lettres précédentes, je vous ai témoigné combien je déſapprouvois

les mouvemens précipités, & j'ai tâché de vous faire comprendre qu'ils étoient abſolument impraticables : l'obſervation ſuivante ſuffira pour vous en convaincre pleinement. Une armée ne peut pas ſe paſſer d'hôpitaux plus que de proviſions ; car un général qui mene les troupes à l'ennemi, ſans avoir auparavant pourvu à leurs beſoins, perdroit infailliblement leur affection & riſqueroit d'éteindre leur courage. Celui qui agiroit de la ſorte ſembleroit exiger de l'homme plus que ſa nature ne comporte. Il n'eſt pas néceſſaire que vous vous ſoyiez trouvé dans le tumulte des camps pour vous figurer la déſolation qui doit ſuivre une bataille, s'il n'y a pas de matelas pour ceux qui ont quelques membres caſſés, ni de cordiaux pour les mourans, ou pour ceux que la perte de leur ſang a affoiblis. N'eſt-ce pas augmenter le déſaſtre ? N'eſt-ce pas riſquer de doubler les pertes ? Il ne vient pas dans l'idée de perſonne, dont l'imagination court plus vîte que n'ont jamais fait les armées, qu'elles puiſſent rencontrer des obſtacles, ni que les bleſſés reſſentent leurs douleurs. Il faudra donc que de braves ſoldats ſoient

entiérement abandonnés lors de leurs derniers momens, qu'ils ſoient privés des ſecours qui pourroient les rappeller à la vie ? Leurs camarades qui, le lendemain, peuvent éprouver le même ſort, ne ſeroient-ils pas choqués d'une telle cruauté ? Pour moi, je crois qu'un général eſt reſponſable, envers Dieu & ſa patrie, des armées qui lui ſont confiées, & qu'il ne peut faire trop d'attention aux objets dont je viens de parler ; quelle que ſoit ſon impatience de voler à la gloire, il ne doit pas oublier que ſes ſoldats ſeront expoſés à des dangers, & qu'il eſt néceſſaire qu'une armée comme la nôtre ait à ſa ſuite deux ou trois cents lits, des drogues en proportion, & tout ce dont les chirurgiens peuvent avoir beſoin pour le ſoulagement des bleſſés.

Pour tirer tout le parti poſſible des avantages que nous nous flattions de remporter à Bennington, on conduiſit l'armée ſur la rive orientale de la riviere d'Hudſon, & le quatorze on fit un pont de radeaux, à l'aide deſquels, les troupes avancées paſſerent pour aller camper à Saratoga.

Parmi les cauſes de notre défaite à Ben-

nington, celle qui paroît y avoir le plus contribué eſt le retard des ſecours envoyés pour ſoutenir le premier détachement, qui mirent depuis huit heures du matin juſqu'à quatre heures de l'après-midi à exécuter une marche de vingt-deux milles. Les corps avancés furent choqués, non-ſeulement de ce que les Allemands étoient venus ſi tard, mais encore de ce qu'ils avoient manqué à un des devoirs qu'on leur avoit impoſés. Ils ne revinrent de leurs préventions que lorſqu'ils eurent été défaits, & qu'ils apprirent qu'ils avoient été deſtinés à un ſervice plus important; car, en cas de ſuccès, l'avant-garde devoit gagner les hauteurs de *Stillwater*, & s'y retrancher juſqu'à ce que l'armée & les vivres aient pu les joindre; par ce moyen, tout le pays qui ſe trouve ſur la rive occidentale de la riviere juſqu'à Mohawk auroit été en notre poſſeſſion.

Peu de jours après que nous eumes campé ſur les hauteurs de Saratoga, le pont de radeaux fut entraîné par les torrents qu'avoient occaſionnés les dernieres pluies, & notre communication avec le gros de l'armée

fut interrompue. Si l'ennemi, dans la ſituation où nous étions, & d'après le ſuccès qu'il avoit eu, ſe fût aviſé de nous attaquer, notre général ſe ſeroit trouvé dans la poſition la plus fâcheuſe, & il lui auroit été impoſſible d'en prendre une plus avantageuſe. Les troupes avancées ne pouvant recevoir de ſecours de la colonne, il ne leur reſtoit d'autre reſſource que de ſe retirer ſous notre artillerie; c'eſt pourquoi, après l'action de Bennington, nous fûmes rappellés & nous revînmes occuper ici notre ancien camp, après avoir été obligés de repaſſer la riviere dans les bateaux & barques.

Les Mohawks (qu'on appelle auſſi les Indiens de ſir Williams Johnſon, parce que leur village étoit près de ſa plantation, & que, pendant qu'il vivoit, il étoit continuellement parmi eux), ont été chaſſés de leur pays natal par les Américains, & ſont venus joindre notre armée. Ils ont amené avec eux leurs femmes & leurs enfans, leurs beſtiaux, leurs chevaux & leurs moutons, & ſont venus camper près de la petite baie, d'où cette place tire ſon nom; quand

l'armée paſſera la riviere, les femmes & les enfans ſe rendront en Canada, & les hommes reſteront avec nous.

Je viſitai leur camp auſſi-tôt après leur arrivée, & j'eus occaſion d'obſerver la maniere dont ils élevent leurs enfans. Ce ſont preſque des animaux amphibies. J'ai vu pluſieurs de ces Indiens ſe baigner dans la baie, avec un grand nombre d'enfans, dont le plus âgé avoit à peine ſix ans. Pluſieurs de ces petites créatures étoient au milieu de l'eau, aſſis ſur des planches qu'ils conduiſoient à la rame; après être reſtés aſſis pendant quelque temps, ils ſe tenoient debout; & s'ils venoient à perdre l'équilibre, ils ſe jettoient dans l'eau avec une adreſſe incroyable, & remontoient ſur leurs planches. Quand ils plongent, ils reſtent un temps conſidérable ſous l'eau, quelquefois même juſqu'à deux ou trois minutes.

La maniere d'emmailloter leurs jeunes enfans eſt de les étendre ſur une planche, & de les ceindre juſqu'à la tête, ce qui les fait reſſembler à des momies vivantes. Je crois que cette coutume contribue à leur rendre la taille belle. Il eſt rare de trouver

un de ces Indiens contrefaits; leurs femmes ſeroient auſſi très-bien faites, ſi, à meſure qu'elles grandiſſent, elles ne prenoient la mauvaiſe habitude de tourner leurs pieds en dedans. Cet uſage eſt regardé, parmi elles, comme un agrément; & on en voit dont la pointe des pieds ſe touche preſque lorſqu'elles marchent. Les femmes, après avoir allaité leurs enfans, les poſent ſur la terre s'ils ſont endormis, ſinon elles accrochent à une branche d'arbre, la planche ſur laquelle l'enfant eſt emmailloté, pour le bercer juſqu'à ce qu'il s'endorme; quand elles ſont en marche, elles attachent ces planches avec leurs enfans ſur leur dos.

La riviere étant ſujette à s'enfler conſidérablement par les torrens continuels qui y portent leurs eaux, on eſt actuellement obligé de conſtruire un pont de bateaux, pour aſſurer la communication entre les deux rives. Quand il ſera achevé, les corps avancés la traverſeront & iront camper à Saratoga.

Je ſuis interrompu par les cris de guerre des Indiens qui annoncent qu'ils amenent quelques priſonniers.

A leur arrivée, quand ils ſuppoſent qu'ils peuvent être entendus du camp, ils pouſſent leurs cris de guerre, & le répetent autant de fois qu'ils ont fait de priſonniers. Il me ſeroit très-difficile de vous donner une idée de ce cri; ils prononcent à-peu-près, *houp*, *houp*, *houp*, & le prolongent juſqu'à perdre haleine; ils recommencent enſuite le même cri de toute leur force. Il y en a qui forment des variations, en poſant la main devant la bouche, & les uns & les autres ſe font entendre de très-loin.

Quand ils *ſcalpent* (enlevent le péricrâne) un ennemi mort ou hors d'état de ſe défendre, ils lui mettent un pied ſur le cou, entortillent ſes cheveux autour de la main gauche, pour retirer la peau qui couvre le ſommet de la tête, & de l'autre main, tirant de leur ſein un couteau qu'ils tiennent toujours en bon état, pour faire cette cruelle opération, ils enlevent en deux ou trois coups, donnés avec adreſſe, tout le péricrâne. Ils ſont ſi expéditifs que ſouvent une minute ſuffit.

Quand les cheveux ſont courts, & qu'il n'y a pas aſſez de priſe pour la main, ils

ſe baiſſent & l'arrachent avec les dents. Après cette glorieuſe opération, s'ils en ont le temps, ils attachent ces trophées de leur cruauté à un petit cerceau, avec des liens d'écorce d'arbre ou des nerfs de bêtes fauves, pour les garantir de la putréfaction, ils peignent enſuite en couleur rouge une partie de ce péricrâne & du cerceau, & les gardent comme des monumens de leur valeur, & comme une marque de la vengeance qu'ils ont tirée de leurs ennemis.

Je vis à l'entrée d'un des camps indiens pluſieurs trophées ſemblables pendus à des poteaux devant leurs cabanes. Il y en avoit une entr'autres dont les cheveux étoient remarquables par leur beauté & par leur longueur. Un officier qui étoit avec moi & qui avoit envie d'en faire l'acquiſition, offrit à l'Indien une bouteille de rum en échange; mais, malgré un offre auſſi tentant, ce dernier ſe trouva offenſé, & ne voulut jamais céder ce trophée de barbarie.

Un cadavre n'eſt certainement pas un objet agréable à la vue, mais rien n'eſt plus affreux qu'un corps mort, auquel on a enlevé le péricrâne. Nous en vîmes deux dans

cet état quand nous nous rendîmes de Skenesbourough au fort Edward. Il paroît incroyable qu'un homme ſurvive à une opération auſſi cruelle ; cependant quand nous prîmes poſſeſſion de Ticonderoga, nous trouvâmes deux malheureux qui avoient eſſuyé ce traitement dans une ſortie, la veille du jour auquel les Américains abandonnerent cette place, & leur guériſon étoit déjà regardée comme certaine. J'en ai vu un autre auquel on avoit auſſi enlevé le péricrâne, & qui jouiſſoit d'une ſanté parfaite, mais ſa chevelure n'étoit jamais revenue.

Si j'avois le malheur d'être bleſſé, & que les Indiens ſe jettaſſent ſur moi, dans l'intention de me rendre victime de leur atrocité ; le plus ardent de mes deſirs ſeroit de recevoir ſur-le-champ la mort d'un coup de leur *tomahawk*, ſeule grace qu'ils ont quelquefois l'humanité d'accorder.

Le *tomahawk* eſt une arme dont les Indiens font un grand uſage à la guerre. Lorſqu'ils pourſuivent leur ennemi, & qu'il leur eſt impoſſible de l'atteindre, ils lancent cette arme avec tant d'adreſſe, qu'ils ne manquent preſque jamais de percer le dos des fuyards

qui ſont alors obligés de s'arrêter. Le *tomahawk* n'eſt autre choſe qu'une petite hache qui a un tranchant d'un côté, & de l'autre une eſpece de pipe. Cet inſtrument ſert ordinairement aux Indiens de hache & de pipe. Quand ils l'achetent aux marchands qui les fabriquent, ils en ôtent le manche qui eſt de bois, pour en ſubſtituer un autre fait de roſeau, qu'ils creuſent avec une adreſſe ſurprenante.

Je n'ignore pas l'intérêt que vous prenez à mon avancement, & je ſuis perſuadé que vous apprendrez avec plaiſir que je viens d'être promu à un nouveau grade. J'en ſuis d'autant plus ſatisfait que je ne quitte pas l'avant-garde de l'armée, ayant été incorporé dans le vingt-quatrieme régiment. Si je ſurvis à cette campagne, ſoit par faveur, ſoit par arrangement, j'ai l'eſpoir d'obtenir une compagnie à mon retour. Agréez les vœux ſinceres que je forme pour votre bonheur. Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVIII.

Du Camp de Freeman-Farm,
le 24 Septembre 1777.

MON CHER AMI,

Le pont de bateaux n'a pas été long-temps à conſtruire, & l'on a emporté des proviſions ſuffiſantes pour alimenter l'armée pendant l'eſpace de trente jours. Le treize du courant, nous paſſâmes la riviere d'Hudſon, & allâmes camper dans les plaines de Saratoga, où nous trouvâmes une grande maiſon auſſi commode que belle, un ſuperbe moulin à farine, & près de-là, une très-jolie égliſe entourée de pluſieurs maiſons qui toutes appartenoient au général Schuyler. Ces charmantes habitations ont été totalement abandonnées. Il y avoit, dans la plaine, une grande quantité de bled & d'avoine encore ſur pied. Le bled fut en un inſtant coupé, battu, converti en farine & diſtribué aux ſoldats : on coupa auſſi

l'avoine que l'on mit en réſerve pour les chevaux.

C'eſt ainſi qu'une vaſte plaine, qui, le matin, offroit aux yeux le ſpectacle agréable d'une moiſſon abondante, n'étoit plus, au coucher du ſoleil, qu'un triſte déſert, & un théâtre de dévaſtation. Que de malheurs inévitables la guerre entraîne à ſa ſuite! Si vos bavards ſuppôts de café qui, le verre à la main, livrent des batailles, & décident de ce que nos armées devroient faire, voyoient l'ennemi s'efforcer d'aborder ſur les côtes d'Angleterre, & les menacer d'une invaſion; ſemblables aux habitans de ce charmant hameau, ils fuiroient bien vîte à l'autre extrémité du royaume.

Le quinze du courant, l'armée ſe remit en marche & fit halte dans un endroit appellé *Dovacote.*

J'ai oublié de vous faire le récit d'un accident fâcheux arrivé à l'aimable lady Henriette Ackland, peu de temps avant que nous traverſions la riviere d'Hudſon, mais qui ne lui a rien fait perdre de ſa gaieté & de ſon courage. Elle continue à ſuivre la marche de l'avant-garde, & à partager les fatigues que nous eſſuyons.

Il falloit que nous nous tinſſions tellement ſur nos gardes, étant à la tête de l'armée, que nous paſſions ſouvent la nuit ſans nous déshabiller. Un ſoir, le feu prit ſubitement à la tente dans laquelle le major Ackland & lady Henriette étoient couchés. Un ſoldat qui étoit alors de garde s'élança au milieu des flammes, au riſque d'être ſuffoqué, & la premiere perſonne qu'il put ſaiſir fut le major : par le plus heureux des haſards, lady Henriette, ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit, & peut-être n'étant pas encore parfaitement éveillée, s'échappa en ſe gliſſant ſous les parois de la tente. Quelle dut être ſa douleur lorſqu'elle apperçut le major lui-même qui la cherchoit au milieu des flammes! Le ſoldat l'en retira de nouveau, mais il ne put l'empêcher d'avoir la figure & le corps brûlés en pluſieurs endroits. Tout ce qui ſe trouvoit dans la tente fut conſommé par le feu. Un chien favori fut la cauſe de cet accident ; il avoit, en gambadant, renverſé une table ſur laquelle étoit une chandelle allumée. (Le major conſerve toujours de la lumiere pendant la nuit, quand le poſte où nous nous arrêtons rend cettte précaution

néceſſaire). Cette chandelle en roulant mit le feu aux parois de la tente, & les flammes s'en emparerent en un inſtant.

Le dix-ſept, l'armée ſe remit en marche; nous réparâmes un grand nombre des ponts, & nous nous arrêtâmes dans un poſte avantageux, à environ quatre milles de diſtance de l'ennemi, qui eſt campé à *Still-Water*.

Je ne réſiſterai pas à l'envie de vous rapporter un trait qui, quoique peu important en lui-même, vous prouvera avec quel ſoin la providence veille à la conſervation de toutes les créatures. C'eſt la coutume, quand on eſt campé, d'attacher les chevaux derriere les tentes; lors de notre derniere halte, je fus réveillé, pendant la nuit, par un bruit incommode qu'occaſionnoit le tiraillement des cordes qui ſoutenoient ma tente. Je me levai auſſi-tôt, & je ne fus pas peu ſurpris de voir que ma jument avoit mis bas un poulain. Le lendemain, lorſque nous nous remîmes en marche, j'étois fort embarraſſé, je ne ſavois que faire du nouveau venu, & je craignois que ma jument ne fût pas en état de porter mon bagage; mais mes inquiétudes furent heureuſement diſ-

ſipées. La mere & ſon petit ſoutinrent fort bien une marche de dix-ſept milles, à travers des bois épais & de très-mauvaiſes routes, & il paroiſſoit auſſi bien ſe porter, quand nous arrivâmes à notre deſtination, que s'ils avoient paſſé la journée à errer tranquillement dans une prairie. Vous jugez bien qu'après cela je ne ſongeai plus à ſéparer ma jument de ſon poulain.

Le dix-huit du courant, l'ennemi s'avança pour empêcher que l'on réparât les ponts. Nous conjecturâmes qu'il avoit deſſein de nous engager au combat dans un endroit où il ne nous étoit pas poſſible de faire uſage de notre artillerie. Nous perdîmes quelques hommes dans une légere eſcarmouche, & la réparation des ponts fut effectuée.

Un détachement de nos travailleurs ſe rendit, il y a quelques jours, dans un champ de pommes de terre; & tandis qu'ils étoient occupés à en faire proviſion, ils furent attaqués par un parti ennemi, qui fit feu ſur eux, & en bleſſa ou tua près de trente, au lieu de les faire tous priſonniers, ce qui lui auroit été facile. Une conduite ſi cruelle & ſi inexcuſable ne peut ſervir qu'à envenimer

la haine qui ne ſe manifeſte que trop entre les deux partis, & à rendre plus ardent le déſir de ſe venger.

Le dix-neuf, l'armée, diviſée en trois colonnes, s'avança à la rencontre de l'ennemi. La colonne allemande, ayant en flanc l'artillerie & le bagage, ſuivoit le cours de la riviere à travers les plaines. La colonne angloiſe marchoit à quelque diſtance, ſur une ligne parallele, à travers les bois, & formoit la diviſion du centre, tandis que le corps avancé, les grenadiers & l'infanterie légere allemande faiſoient un long circuit à travers ces mêmes bois, & compoſoient la troiſieme diviſion ou l'aîle droite; nous avions auſſi à notre droite des pelotons d'Indiens, de Canadiens & de milices.

Le ſignal de faire avancer les colonnes fut donné entre une & deux heures, &, après une heure de marche, le parti avancé, formé par les piquets de la colonne du centre, ſous les ordres du major Forbes, attaqua un corps conſidérable d'ennemis qui étoient retranchés dans une maiſon & derriere des haies: après une vigoureuſe réſiſtance, les Américains commencerent à battre en re-

traite ; mais ceux qui étoient cachés dans les bois nous tuerent beaucoup de monde ; heureuſement, nos piquets furent renforcés par deux compagnies du vingt-quatrieme régiment, dont l'une ſe trouva être celle dans laquelle je ſervois ; & le major Forbes, attentif à porter par-tout du ſecours, détacha une piece d'artillerie. Nous arrivâmes préciſément au moment où l'ennemi prenoit la fuite.

Dans l'action, un chaſſeur du général Fraſer tira des mains des Indiens un officier ennemi, appellé *Van Swearingham*, capitaine au régiment du colonel Morgan. Ils alloient le dépouiller, quand il arriva fort à propos pour les en empêcher. Il lui fit rendre ſon porte-feuille, dont ils s'étoient emparés, & qui renfermoit pluſieurs papiers importans. L'officier offrit au ſoldat tous les dollars ou papiers-monnoie qui étoient en ſa poſſeſſion, regrettant de n'avoir point d'eſpeces ſolides à lui compter.

Ce ſoldat le conduiſit au général Fraſer, qui étoit venu rejoindre les deux compagnies qu'il avoit détachées. Ce général lui fit pluſieurs queſtions relatives à l'ennemi, mais

il n'en put obtenir d'autre réponſe, ſinon que l'armée étoit commandée par les généraux Gates & Arnold. Le général Fraſer irrité de ce ſilence, lui dit que s'il ne l'informoit pas exactement de la poſition de l'ennemi, il le feroit pendre ſur-le-champ. L'officier lui répondit avec le plus grand ſang froid : « Faites-moi pendre, ſi c'eſt votre plaiſir ». Le général voyant qu'il ne pouvoit rien tirer de lui, le quitta, après l'avoir laiſſé ſous la garde du ſieur Dunbar, lieutenant d'artillerie.

Mon domeſtique arriva dans ce moment avec des proviſions, &, après notre marche à travers les bois, & le petit choc que nous venions de ſoutenir, rien ne pouvoit venir plus à propos. Je priai Dunbar & ſon priſonnier de partager avec moi, &, nous étant aſſis ſous un arbre, tout en mangeant, nous fîmes, au capitaine, pluſieurs queſtions qu'il chercha toujours à éluder. Nous obſervâmes qu'il étoit dans une grande agitation : « Capitaine, lui dis-je enfin, croyez-vous qu'il nous reſte encore quelque choſe à faire aujourd'hui ? » Oui, oui, répondit-il, vous ne manquerez pas

d'occupation ; il y a dans ce moment-ci pluſieurs centaines de braves gens autour de vous. A peine avoit-il achevé de parler que nous fûmes aſſaillis par une décharge terrible, faite par un détachement ennemi, qui étoit caché dans un bois ſitué à quelque diſtance, en face de l'endroit où nous étions. Dunbar courut à ſes canons, en me diſant : A***, chargez-vous du capitaine. Comme il n'y avoit, avec la compagnie, qu'un ſeul officier & moi, je le confiai au ſoin du ſergent, pour le conduire à l'endroit où étoient détenus les autres priſonniers, avec ordre de le bien traiter. Je m'empreſſai de rejoindre ma compagnie, & je vis pluſieurs de nos ſoldats qui ſe retiroient après avoir reçu des bleſſures ; mais notre artillerie fit bientôt ceſſer le feu de l'ennemi.

Un inſtant après, nous eſſuyâmes un feu terrible, venant de notre gauche, & l'attaque fut vive. Dès la premiere décharge, une balle perça le cœur de votre ancien ami M. *Don*, lieutenant au deuxieme régiment. Je n'oublierai jamais la mort de ce brave officier. Au moment où il fut bleſſé,

il fit un bond terrible, & tomba ſur la terre. Le détachement ennemi qui nous avoit le premier attaqué, & qui étoit revenu à la charge, ceſſa une ſeconde fois de faire feu; mais l'action devint de plus en plus vive ſur la gauche; les ennemis, en faiſant un circuit pour nous préſenter le flanc droit, rencontrerent le corps avancé, poſté dans un bois, ce qui les obligea de reculer. Depuis ce moment (il étoit environ trois heures) juſqu'après le coucher du ſoleil, les Américains, nouvellement renforcés par des troupes fraîches, donnerent ſur la brigade angloiſe avec la plus grande vigueur. Les vingt, vingt-un & ſoixante-deux régimens furent les plus conſtamment attaqués, & combattirent pendant près de quatre heures ſans interruption; les grenadiers, le vingt-quatrieme régiment, ainſi qu'une partie de l'infanterie légere, n'agiſſoient que par intervalles. Le corps avancé ne prit part à l'action qu'occaſionnellement, parce qu'on n'avoit pas jugé à propos qu'il abandonnât la hauteur ſur laquelle il étoit poſté avec avantage.

Le général Philipps s'appercevant que la

brigade angloiſe, preſſée vivement de toutes parts, étoit ſur le point de plier, fit amener quatre pieces d'artillerie qui rendirent le combat plus égal, & il s'avança, au péril de ſa vie, à la tête du vingtieme régiment.

Le général Reideſel parut avec les troupes allemandes, & chargea l'ennemi avec la plus grande valeur.

Préciſément à l'entrée de la nuit, les ennemis s'enfuirent en déſordre, & nous laiſſerent maîtres du champ de bataille, mais l'obſcurité nous empêcha de les pourſuivre.

Nos troupes reſterent cette nuit ſous les armes, & s'avancerent le lendemain preſqu'à la portée du canon de l'ennemi. Nous avons fortifié la droite de notre camp, dont la gauche s'étend juſques ſur le ſommet des hauteurs, de maniere à protéger les plaines du côté de la riviere, où ſont les bâtimens & les hôpitaux. Le quarante-ſeptieme régiment & celui de *Heſſe-Hanau* ſont campés dans les plaines, pour prévenir tout danger, & veiller à la ſûreté générale.

Malgré tant d'obſtacles difficiles à ſurmonter auprès d'un ennemi puiſſant dont

l'armée eſt trois fois plus conſidérable que la nôtre, & renforcé à chaque inſtant par des troupes fraîches & aguerries, les Anglois ont remporté la victoire. Ils ont ſans doute donné par-là une preuve d'habilité & de courage dont il eſt peu d'exemples.

Quoique, dans cette action, tout l'honneur ſoit de notre côté, j'ai cependant lieu de craindre que les avantages réels qui réſulteront de ce combat ſanglant ne demeurent aux Américains. Notre armée eſt ſi conſidérablement affoiblie qu'elle eſt incapable de profiter de la victoire qu'elle a remportée, & nous ſerons peut-être obligés de différer l'expédition que l'on ſe propoſe depuis ſi long-temps. Le ſeul avantage apparent que nous avons recueilli du gain de cette bataille, c'eſt que nous ſommes reſtés maîtres de la plaine dans laquelle elle s'eſt donnée.

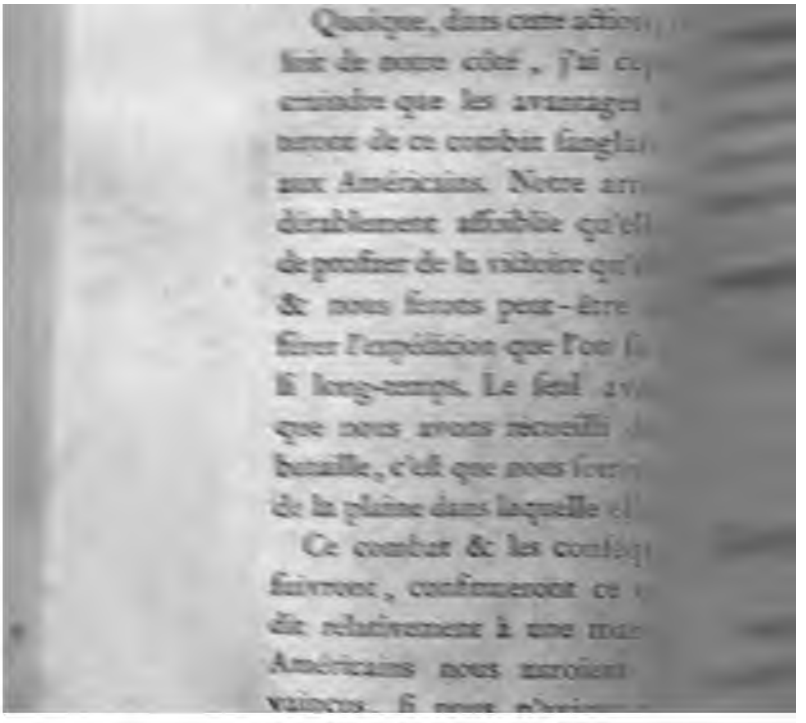
Ce combat & les conſéquences qui s'en ſuivront, confirmeront ce que je vous ai dit relativement à une marche forcée. Les Américains nous auroient infailliblement vaincus, ſi nous n'avions pas eu ſur eux l'avantage d'une bonne artillerie. Et quel auroit été le ſort d'un grand nombre de

nos

nos braves ſoldats, privés de toutes les conſolations, & ne trouvant pas même un hôpital pour y mourir en paix.

Le courage opiniâtre que les Américains ont fait paroître, a excité notre ſurpriſe & notre admiration. Nous ſommes actuellement convaincus que ce ne ſont pas des ennemis auſſi mépriſables que nous nous l'étions figuré juſqu'à ce jour ? Ils ſavent ſoutenir un choc régulier, & ce n'eſt pas ſeulement lorſqu'ils ſont retranchés derriere des paliſſades qu'ils ſont capables de réſiſter à leurs ennemis.

Nous avons perdu beaucoup de braves gens ; &, parmi eux, on doit principalement regretter le capitaine Jones, officier d'artillerie, qui fut tué auprès de ſa batterie. Le corps de l'artillerie s'eſt comporté, dans cette action, de maniere à mériter les plus grands éloges. La brigade, dont ce capitaine avoit le commandement, s'eſt ſur-tout diſtinguée ; les officiers & les ſoldats qui ſervoient la batterie ayant été tous ou tués ou bleſſés, à l'exception du lieutenant Hadden qui échappa à la mort par le plus grand des



haſards, une balle emporta ſon chapeau, au moment où il enclouoit un canon.

Je viens de recevoir l'ordre d'accompagner un détachement de travailleurs, envoyés pour conſtruire une redoute; cela m'oblige de remettre à une autre fois ce qui me reſte à vous dire touchant cette ſanglante action. Vous apprendrez ſans doute, avec plaiſir, que je n'ai reçu aucune bleſſure. Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIX.

Du Camp de Freeman-Farm;
le 6 Octobre 1777.

MON CHER AMI,

Nous n'avons guere recueilli d'autre avantage du dernier combat que l'honneur d'avoir vaincu. Les Américains ſont occupés avec une ardeur infatigable à fortifier la gauche de leur camp; & la droite eſt déjà inacceſſible. Au lieu d'un ennemi affoibli & découragé, nous avons en tête une armée

nombreuſe & intrépide, réſolue de défendre le poſte qu'elle occupe, comme nous le ſommes, de ne pas céder le nôtre, & commandée par des généraux vigilans & habiles à profiter des circonſtances.

Le lendemain du combat, dont je vous ai donné les détails, je fus chargé d'une commiſſion bien triſte. On me mit à la tête d'un détachement chargé d'enterrer les morts & de ramener les bleſſés. Nous en trouvâmes un nombre prodigieux à l'endroit où les régimens anglois ont réſiſté avec tant de bravoure au feu terrible de l'ennemi. Je vous ai décrit, dans une de mes précédentes lettres, les divers ſentimens qui affecterent mon ame avant & après la bataille; mais ceux que j'ai éprouvés dans cette derniere circonſtance ſont au-delà de toute expreſſion. Vous qui connoiſſez ma ſenſibilité, jugez à quelle cruelle épreuve elle a été ſoumiſe, quand je vis mettre quinze, ſeize, & juſqu'à vingt cadavres dans une même foſſe: j'eus ſoin cependant que mes ſoldats s'acquittaſſent de ce triſte devoir avec plus de décence que n'en avoient obſervé quelques détachemens chargés d'une commiſſion ſem-

blable, & qui ne ſe donnoient pas ſeulement la peine de couvrir de terre les têtes, les bras & les jambes. La ſeule différence que l'on met dans cette circonſtance entre le ſoldat & l'officier, c'eſt que ce dernier eſt enterré à part. Notre armée étoit remplie de jeunes officiers ſubalternes. Il en périt pluſieurs dans le dernier combat, & nous en enterrâmes, dans la même foſſe, trois qui ſervoient dans le vingtieme régiment; le plus âgé des trois avoit à peine atteint ſa dix-ſeptieme année. Ce dernier devoir rendu aux morts, quoique pénible pour un cœur compatiſſant, n'eſt rien, comparé à la triſte fonction de relever les bleſſés. Les premiers ne ſouffroient plus; les autres, en proie aux plus cruels tourmens, pouſſoient des gémiſſemens qui nous déchiroient le cœur. Ils étoient reſtés ſur le champ de bataille pendant toute la nuit; épuiſés par la perte de leur ſang & privés de tout ſecours, ils étoient prêts à expirer de foibleſſe. Les uns demandoient pour toute grace qu'on les laiſſât mourir; d'autres étoient plongés dans une funeſte léthargie; quelques-uns ſe ſentant ſoulevés, pouſſoient des cris affreux. Le moindre mou-

vement rendoit leurs ſouffrances plus aiguës, & les hôpitaux où ils devoient être tranſportés étoient à la diſtance de près d'un mille. Pluſieurs, ſecourus trop tard, n'avoient plus qu'un ſouffle de vie qu'on déſeſpéroit de retenir. Tous ces malheureux, mourant de froid & nageant dans leur ſang, offroient le ſpectacle le plus affreux & le plus affligeant dont j'aie jamais été témoin.

Dans le cours du dernier combat, un jeune officier, âgé de ſeize ans, appellé Hervey, & neveu de l'adjudant-général qui porte le même nom, après avoir été bleſſé en pluſieurs endroits, reçut ordre du colonel Anſtruther de quitter le champ de bataille; mais ſon héroïque courage ne lui permit pas de ſe retirer, tant qu'il ſe ſentit la force de combattre & d'animer, par ſon exemple, les ſoldats qu'il commandoit. Une balle lui ayant caſſé la jambe, ſa retraite devint indiſpenſable, &, au moment où on l'emportoit, une autre balle le bleſſa mortellement. Le chirurgien le pria de prendre une forte doſe d'opium, pour rendre ſes derniers momens moins douloureux. Il y conſentit ſans héſiter; & quand le colonel

& le major Harnage, qui étoient tous deux bleſſés, entrerent dans ſa tente, ils lui demanderent s'il n'avoit rien à leur recommander; il leur répondit: « Qu'étant mineur, ſes affaires ne lui cauſoient aucune inquiétude, mais qu'il les prioit de dire à ſon oncle qu'il étoit mort en guerrier! » Les annales romaines nous fourniſſent-elles un trait d'héroïſme ſupérieur à celui-là?

Au-delà du champ de bataille, où nous avons défait l'ennemi, tout eſt dangereux, tout eſt impénétrable; il ſemble que nous n'ayons triomphé que pour conſerver notre réputation. Nos efforts courageux ne nous ont procuré que de légers avantages: la ſeule choſe dont nous pouvons nous flatter eſt d'avoir agi en braves, & d'avoir ſoutenu l'honneur des armes britanniques. La nature de ce pays eſt infiniment peu favorable aux opérations militaires. Il eſt très-difficile de s'aſſurer de la poſition exacte de l'ennemi, & de ſe procurer des renſeignemens d'après leſquels on puiſſe agir en ſûreté. On court les plus grands dangers, ſoit en allant à la découverte des routes par où l'on doit paſſer, ſoit en cherchant à ſe procurer des

fourages ou les autres proviſions néceſſaires, en un mot, on eſt obligé de détacher de grands corps de troupes pour l'expédition la moins importante.

L'eſpoir du pillage que les Indiens avoient conſervé juſqu'à ce moment, & qui les avoit engagés à nous ſuivre auſſi loin, commençant à s'évanouir, voyant, en outre, qu'ils n'ont que des fatigues à eſſuyer & des dangers à courir, ils déſertent de jour en jour. Ils nous étoient très-utiles dans une eſcarmouche, ou quand il falloit aller au fourage, ces ſortes d'opérations convenant le mieux à leur caractere. Ils ne réſiſtent jamais à des attaques régulieres, ſoit par les raiſons que je vous ai indiquées, ſoit plutôt encore par crainte; l'obſervation que j'ai faite, lors de notre derniere rencontre avec l'ennemi, vient à l'appui de cette derniere conjecture. Les Indiens couroient de bois en bois; & lorſque notre régiment fut poſté ſur les liſieres d'un de ces bois, pluſieurs Indiens ſe firent des ſignes ſur le feu terrible que nous eſſuyions à notre droite. Un moment après, l'ennemi fondit ſur nous, &, dès la premiere dé-

charge, les Indiens s'enfuirent à travers les bois.

Quant aux Canadiens, on ne pouvoit pas prudemment compter ſur eux; ils ſont aiſés à décourager, & s'empreſſent de quitter le champ de bataille, dès qu'il y a la moindre apparence de danger. Les miliciens qui étoient venus ſe joindre à notre armée ſe retirerent dès qu'ils virent que les Américains faiſoient une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne ſe l'étoit d'abord imaginé.

La déſertion des Indiens, des Canadiens & des Provinciaux, dans un temps où leurs ſervices pourroient nous être ſi eſſentiels, eſt un contre-temps bien fâcheux. Cette circonſtance ſervira à convaincre à l'avenir les généraux du peu de confiance qu'on doit avoir dans de pareils ſecours.

Vous n'héſiterez pas ſans doute à avouer que la plus grande preuve de tendreſſe qu'une femme puiſſe donner à ſon époux, eſt de partager avec lui les fatigues & les dangers d'une campagne, & ſur-tout d'une campagne comme celle-ci. Les femmes ont ſuivi conſtamment l'artillerie & le bagage; & quand la derniere action s'engagea, la

baronne de Reideſel, lady Henriette Ackland, l'épouſe du major Harnage, & celle du lieutenant Reynell, du ſoixante-deuxieme régiment, ſe retirerent dans une petite cabane inhabitée; mais, quand le combat fut devenu général & ſanglant, les chirurgiens en prirent poſſeſſion, comme de l'endroit le plus commode qu'ils puſſent trouver pour donner les premiers ſoins aux bleſſés. Ces dames avoient déjà paſſé quatre heures dans cette cabane, lorſqu'on y apporta le major Harnage, qui avoit reçu dans l'action une bleſſure dangereuſe. Quelques inſtans après on leur annonça que le lieutenant Reynell venoit d'être tué. Madame de Reideſel & lady Henriette n'étoient guere capables de conſoler leurs compagnes. En proie à des inquiétudes trop bien fondées, elles craignoient d'avoir bientôt à déplorer le même malheur; lady Henriette ſur-tout qui avoit, parmi les combattans, ſon époux & ſon frere, ne conſervoit l'uſage de ſes ſens que pour ſentir toute l'horreur de ſa ſituation.

Environnées de morts & de mourans, incertaines de l'iſſue du combat, ne ſachant ſi elles reverroient encore ceux pour l'a-

mour deſquels elles avoient parcouru des pays ſi affreux, & bravé la faim & la fatigue, quelle ſituation pour des femmes, & pour des femmes ſenſibles! Elles avoient ſous les yeux le ſpectacle d'un carnage horrible, ſans être étourdies, animées par le tumulte, & ſans partager la gloire des combattans!

Une longue guerre eſt une excellente école pour les nations les moins aguerries; elle leur enſeigne à faire uſage de leurs armes, à tirer tout le parti poſſible des circonſtances, & les met ſouvent à portée de réparer, à la fin d'une campagne, les pertes qu'elles ont faites au commencement. La ſituation actuelle des ennemis en eſt la preuve. Leur armée, même avant la derniere action, recevoit fréquemment de nouveaux renforts, toutes les provinces s'empreſſoient à l'envi de leur fournir de nombreux corps de troupes. Dans le dernier combat, les Américains avoient évidemment ſur nous l'avantage du nombre; mais le courage de nos ſoldats & l'habileté de nos généraux ont amplement ſuppléé à cette inégalité.

Le nombre des officiers tués ou bleſſés

dans cette affaire eſt, en proportion, beaucoup plus grand que celui des ſoldats; ce qui doit être attribué à l'adreſſe ſinguliere des *Rifle-men* qui avoient ordre de tirer particulierement ſur eux. Toutes les fois que la fumée, occaſionnée par les décharges de mouſqueterie, commençoit à ſe diſſiper, ils étoient ſûrs d'en mettre pluſieurs hors de combat. Quelques ſoldats ennemis, qui ont été faits priſonniers ſur la fin de l'action, rapporterent qu'on étoit perſuadé, dans leur camp, que le général Burgoyne étoit tué. Ce qui avoit donné lieu à cette mépriſe, c'eſt que le capitaine Green, aide-de-camp du général Phillips, ayant été frappé d'une balle, tomba de ſon cheval, dont la ſelle étoit richement brodée, & le tireur qui l'avoit ajuſté, aſſura que c'étoit le général Burgoyne.

Les Indiens & les Canadiens auroient pu nous être d'un grand ſecours contre les *Rifle-men;* mais le peu qui nous reſtoient des premiers n'oſoient pas s'avancer juſqu'à la portée de leurs fuſils; & les ſeconds qui excelloient autrefois dans cette maniere de combattre, ſoit qu'ils aient perdu de leur

adreſſe, ſoit qu'ils fuſſent découragés par la perte de leurs meilleurs officiers qui s'étoient expoſés en téméraires pour les animer par leur exemple, n'agirent preſque point. Quelques détachemens de milice montrerent aſſez de bravoure, mais les chaſſeurs allemands furent les ſeules troupes que nous euſſions à oppoſer aux *Rifle-men*, qui cependant avoient ſur elles l'avantage du nombre.

Notre ſituation actuelle ne nous permet pas de reſter oiſifs. Les deux armées ſont ſi près l'une de l'autre qu'il ne ſe paſſe pas de nuit que l'ennemi ne faſſe feu ſur les corps avancés, & ſur-tout ſur les Allemands. Il ſemble qu'il ait deſſein de nous décourager par des attaques continuelles, ce que la grande ſupériorité qu'il a ſur nous, relativement au nombre, le met en état de faire, ſans courir le moindre danger.

Nous nous ſommes tellement accoutumés au feu, que nos ſoldats paroiſſent y être indifférens. Ils mangent & dorment tranquillement, au moment même où ils ſavent qu'ils vont être attaqués. Les officiers ſe couchent tout habillés, & les aides-de-

camp ſont ſouvent debout toute la nuit. L'ennemi eſt occupé à couper des arbres, & à ſe faire des retranchemens vis-à-vis d'un de nos poſtes avancés; &, lorſque j'y étois de piquet, j'ai ſouvent reçu la viſite de pluſieurs aides-de-camps qui venoient écouter le bruit que faiſoient les travailleurs. Croiriez-vous que l'ennemi a eu la hardieſſe d'amener une petite piece de canon ſi près de notre poſte, qu'ayant fait feu, la bourre eſt venue rebondir contre notre corps-de-garde.

Depuis quelque temps, nous paſſons preſque toutes les nuits ſous les armes. Un grand bruit, ſemblable à celui que pourroient faire pluſieurs chiens qui aboient, s'étant fait entendre à la droite de notre camp, & d'autres alarmes encore, ont donné lieu à cette précaution : on s'eſt imaginé que l'ennemi nous tendoit un piége, & qu'il méditoit une attaque; le général Fraſer, croyant d'abord que ce bruit étoit occaſionné par les chiens qui appartenoient aux officiers, donna ordre qu'on les retînt dans les tentes, chargeant en même temps le prévôt de faire prendre tous ceux qu'il rencontreroit.

La nuit ſuivante, le bruit fut beaucoup plus conſidérable. Nous envoyâmes alors à la découverte un détachement compoſé de Canadiens & de milices, & nous apprîmes que ce bruit étoit occaſionné par une grande quantité de loups qui s'étoient raſſemblés pour dévorer les cadavres. Ils reſſembloient aſſez à une meute de chiens; car quand l'un d'eux donnoit de la voix, les autres faiſoient *chorus;* & lorſqu'ils approchoient d'un corps mort, ils pouſſoient des hurlemens horribles juſqu'à ce qu'ils l'euſſent déterré.

Je vous envoie une vue du camp, des tentes qui nous ſervent d'hôpitaux, de notre parc d'artillerie, &c. priſe d'une redoute que nous avons ſur l'autre côté de la riviere. Vous pourrez, par ce moyen, avoir une idée du pays où nous ſommes campés. Cette vue a été deſſinée par ſir Francis Clerke, un des aides-de-camp du général Burgoyne, qui m'en a donné une copie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XL.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre;
le 10 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Les dépêches du lord Petersham, relatives aux malheurs que nous avons eſſuyés, arriveront en Angleterre long-temps avant que vous ne receviez ma lettre; vous ne ſerez pas alors ſurpris que je date de cette ville. Comme les gazettes ne peuvent rapporter tous les détails minutieux d'une campagne, je vais vous faire part des différentes opérations de l'armée juſqu'au moment où la capitulation a été ſignée.

Le lendemain du jour où je fis partir ma derniere lettre, un détachement de quinze cents hommes de troupes réglées ſortirent du camp entre onze heures & midi, avec deux pieces de canon de dix livres de balles, ſix autres de ſix livres, & deux mortiers. La raiſon qui avoit engagé le général à

faire partir ces troupes au milieu du jour; plutôt qu'au lever de l'aurore, étoit ſans doute de pouvoir profiter de la nuit pour faire retraite, au cas où nous ne ſerions pas vainqueurs.

Ce détachement devoit s'approcher de l'aîle gauche de l'ennemi, non-ſeulement pour découvrir s'il étoit poſſible de s'ouvrir un paſſage, mais encore parce que l'on reconnoiſſoit la néceſſité d'avancer ou de faire déloger l'ennemi pour favoriſer la retraite, & de mettre à couvert les fourrages, dont la diſette étoit ſi grande que nous étions dans un embarras inexprimable; comme ce projet étoit de la plus grande importance, le général Burgoyne prit avec lui les généraux Phillips, Reideſel & Fraſer, eſpérant, avec l'aſſiſtance de ceux de ſes officiers qui étoient les plus capables de ſeconder ſes vues, qu'il réuſſiroit dans l'exécution de ſon projet.

La garde du camp établi ſur les hauteurs fut laiſſée aux ordres des brigadiers généraux Hamilton & Specht, & les redoutes ainſi que la plaine à ceux du général Gall.

Ayant, ce jour-là, la garde du quartier,

je

je fus obligé de reſter dans le camp ; je ne puis par conſéquent vous rien dire des différentes poſitions que prit notre détachement. Peu de temps après qu'il fut parti, nous entendîmes le canon ronfler, & de fréquentes décharges de mouſqueterie.

Le major Campbell, du vingt-neuvieme régiment, qui étoit, ce jour-là, chargé de faire la ronde, vint à mon corps-de-garde, & me pria de prendre avec moi un ſergent & quelques ſoldats pour traverſer deux ravins qui étoient en face de mon poſte, & écouter ſi l'ennemi n'avançoit pas de ce côté. Tout étoit tranquille dans cet endroit ; mais comme le feu commençoit à devenir terrible ſur la gauche, je retournai à ma garde. Dans cette petite excurſion j'eus des preuves de la vigueur avec laquelle les Américains furent repouſſés dans notre dernier combat du dix-neuf ſeptembre, & de celle avec laquelle ils ſoutinrent le choc. Je vis parmi d'autres morts portant l'uniforme américain, deux hommes & une femme, formant un même groupe ; cette derniere avoit les bras étendus, & les deux mains pleines de cartouches.

Peu de temps après que je fus de retour à mon poſte, le feu parut devenir général des deux côtés, & même terrible; les chaſſeurs de l'armée qui étoient allés au fourage revinrent au grand galop dans le camp. Ils avoient abandonné leur charge pour conſerver leurs chevaux & eux-mêmes par une prompte fuite. Je ne puis me diſpenſer de vous citer ici un trait de courage d'un brave vétérant du vingtieme régiment. Il avoit été bleſſé à la bataille de Minden; étendu par terre, un dragon françois lui paſſa ſur le corps, & il reçut à la poitrine des contuſions dangereuſes; rétabli de ſes bleſſures, il ſe crut dès-lors invulnérable, & brava les Américains. Quand ceux-ci attaquerent les fourageurs, notre vieux ſoldat aſſis ſur le foin, dont il avoit chargé ſon cheval, ne broncha pas, & alla toujours ſon train, chargeant & faiſant feu ſur ceux qui l'attaquoient avec la même tranquillité que s'il n'eût rien eu à redouter de l'effet des balles. Il arriva ainſi au camp; lorſque ſon officier l'apperçut, il le réprimanda du danger auquel il avoit expoſé lui & ſon cheval: « Quoi, dit-il, mon officier, au-

riez-vous voulu que je jettaſſe mon fourage, j'aimerois mieux perdre la vie que de laiſſer mourir de faim ce pauvre animal ».

Vous avouerez que la défaite des chaſſeurs & la quantité de bleſſés qui revenoient au camp n'étoient pas de très-bon augure, mais vous ne pouvez concevoir quelle fut notre triſteſſe quand nous vîmes revenir le général Fraſer bleſſé, & vos anciens amis Campbell & Johns, officiers de notre régiment, marchant à côté de ſon cheval pour le ſoutenir. Je ne puis vous décrire cette ſcene; il faut que votre imagination y ſupplée. Tous les officiers, auſſi inquiets qu'affligés, lui demanderent avec empreſſement quelles étoient ſes bleſſures; la conſternation étoit peinte ſur tous les viſages. A toutes les queſtions qu'on lui fit, ſa ſeule réponſe fut un ſigne de tête, qui n'indiquoit que trop bien qu'il ſe ſentoit bleſſé à mort : il étoit ſi généralement aimé que non-ſeulement les officiers & les ſoldats, mais toutes les femmes, étoient attroupés autour de lui & montroient pour ſon ſort la plus vive inquiétude.

Quand il fut arrivé à ſa tente, & un

peu remis de la foibleſſe que lui avoit cauſée une perte conſidérable de ſang, il dit à ceux qui l'environnoient qu'il avoit vu celui qui l'avoit bleſſé ; que c'étoit un *Riſle-men* monté ſur un arbre, & que la balle l'avoit atteint un peu au-deſſous de la poitrine, & avoit pénétré juſqu'à l'épine du dos. Lorſque le chirurgien eut panſé ſa bleſſure, il lui dit froidement : Dites-moi, *Sone*, autant que vos talens & votre jugement le permettent, ſi vous croyez que ma bleſſure ſoit mortelle. Le chirurgien lui répliqua : Je ſuis fâché, mon général, de vous dire que je la regarde comme telle, & qu'il n'eſt pas poſſible que vous viviez vingt-quatre heures. Il demanda alors une plume & de l'encre, fit ſon teſtament, diſtribua pluſieurs petits cadeaux pour témoigner ſon amitié aux officiers qui l'accompagnoient, & demanda enſuite d'être conduit à l'hôpital général.

Il eſt impoſſible de décrire les ſentimens qu'éprouve un officier reſté au camp, à l'abri de tout danger, quand il voit à chaque inſtant arriver des bleſſés, quand il entend ſans ceſſe le bruit du canon & de la mouſ-

queterie, qui portent la mort dans le ſein de braves guerriers qui ſe ſacrifient pour leur patrie, & ſoutiennent un choc affreux, dans lequel peut-être ils vont être vaincus. Je ſens que j'aurois de la peine à me réſoudre à reſter au camp dans une ſemblable occaſion.

Après pluſieurs heures d'inquiétudes, le ſort de la bataille fut décidé à l'entrée de la nuit. J'avois peu d'eſpoir d'avoir part à cette action, mais je vis bientôt nos troupes rentrer avec précipitation dans le camp, & l'inſtant après, les généraux Burgoyne, Phillips & Reideſel. Il eſt impoſſible de décrire la conſternation qui étoit peinte ſur le viſage du général Burgoyne en particulier. Il courut au plus vîte aux gardes du quartier; j'étois allé poſer un piquet de l'autre côté du ravin lorſqu'il arriva au quartier de notre régiment; il demandoit avec beaucoup d'empreſſement l'officier de ſervice, dans l'inſtant où je rentrois; j'allai à lui: Monſieur, me dit le général, il faut défendre ce poſte tant qu'il vous reſtera un ſoldat. Vous devez aiſément concevoir que

ces ordres me firent ſentir le danger preſſant dans lequel nous étions.

Il n'y eut pas un inſtant à réfléchir ; les Américains fondirent auſſi-tôt avec la plus grande fureur ſur le poſte de l'infanterie légere, commandé par le lord Balcares, &, malgré le feu de nos canons chargés à mitraille, & celui de nos ſoldats qui étoit terrible, ils ſe précipiterent dans nos lignes. Le poſte fut défendu avec beaucoup d'intrépidité ; & les ennemis, ayant à leur tête le général Arnold, attaquerent nos retranchemens avec la même valeur. Ce général ayant été bleſſé, nous repouſſâmes les Américains, mais ce ne fut qu'à nuit cloſe. Je ne fus que témoin dans cette attaque, car notre quartier étoit à quelque diſtance des lignes ; mais nous n'étions pas aſſez éloignés pour être à l'abri du danger, & les balles pleuvoient ſur nous. L'ennemi attaqua nos lignes avec un tel acharnement que, depuis l'entrée de la nuit, juſqu'a l'inſtant où il fut repouſſé, le lieu de la ſcene étoit comme un nuage de feu ; c'eſt alors que nous éprouvâmes combien notre artillerie nous étoit néceſſaire.

Pendant que les Américains attaquoient nos lignes, un de leurs détachemens fondit ſur celles des Allemands, commandées par le colonel Breyman ; mais, ſoit défaut de courage ou de préſence d'eſprit, les troupes auxiliaires furent frappées de terreur dès qu'elles virent l'ennemi ; de ſorte qu'au lieu de défendre vaillamment leurs retranchemens, elles s'imaginerent que tout étoit perdu. Après une ſeule décharge, les Allemands abandonnerent leur fort à la hâte. Le brave colonel Breyman eut le malheur de perdre la vie en tâchant de rallier ſes ſoldats. L'ennemi s'étant emparé de leurs lignes, la droite & l'arriere-garde ſe trouverent entierement expoſées à ſon feu.

Nous avons perdu, dans cet engagement, pluſieurs braves officiers ; outre le général Fraſer, ſir Francis Clerke, aide-de-camp du général Burgoyne, a été tué ; le major Ackland a été bleſſé & fait priſonnier ; le major Williams, le capitaine Bloomfield & le lieutenant Howarth, du corps de l'artillerie, ſont pareillement tombés au pouvoir de l'ennemi, après avoir reçu des bleſſures. Celle du capitaine Bloomfield étoit ſinguliere,

vivement ſenti. On donna ordre de changer de poſition pendant la nuit, & nous allâmes nous poſter ſur les hauteurs au-delà de l'hôpital; par ce moyen, toute l'armée fut raſſemblée ſur les hauteurs & dans la plaine dont je vous ai envoyé une vue.

Nous exécutâmes ſans perte cette derniere évolution; ce qui força l'ennemi de faire auſſi des changemens dans ſes diſpoſitions. Le huit octobre, on changea de place; le bagage & tout ce qui pourroit embarraſſer ayant été éloigné, nous offrîmes la bataille, ayant le plus grand déſir de combattre en raſe campagne & dans un endroit où nous puiſſions diſcerner notre ennemi. Juſqu'alors toutes les actions s'étoient paſſées dans les bois, où il eſt impoſſible de preſcrire à une armée ou à un détachement la conduite qu'ils doivent tenir, où à chaque mouvement différent que fait l'ennemi, le général eſt obligé de changer les diſpoſitions qu'il a priſes; où enfin il ne peut donner à l'officier qui commande chaque corps que des ordres généraux, laiſſant à ſa prudence le ſoin d'agir ſelon que les circonſtances paroîtront l'exiger,

& s'en rapportant pour le reſte au courage de ſes troupes.

Nous nous imaginâmes dans un inſtant que les ennemis avoient envie de nous attaquer, car nous vîmes pluſieurs détachemens s'avancer en ordre de bataille avec leur artillerie, & il commença à nous canoner. Nous leur envoyâmes une bombe qui, comme nous nous y attendions, n'alla pas juſqu'à eux. Ils ſe mirent alors à pouſſer de grands cris, redoublerent de courage, continuerent à faire jouer leur artillerie : à la ſeconde bombe que nous jettâmes, nous tînmes le mortier ſi élevé qu'elle tomba exactement au centre d'une forte colonne, & creva auſſi-tôt.

Les Américains furent tellement épouvantés qu'ils s'enfuirent dans les bois, & ceſſerent de marquer l'envie de nous attaquer; ils s'y conduiſirent, pendant le reſte de la journée, de maniere à nous prouver qu'ils ne cherchoient plus à engager la bataille.

Le même matin, à la pointe du jour, le géneral Fraſer rendit le dernier ſoupir; &, ſuivant les ordres qu'il avoit donnés, il fut enterré ſans aucune pompe dans la

grande redoute, par les ſoldats du corps qu'il avoit commandé. Vers le ſoir, le convoi prit le chemin de la montagne, à la vue des deux armées. Lorſqu'il paſſa auprès des généraux Burgoyne, Phillips & Reideſel, ces officiers furent étonnés du peu de pompe avec lequel ſe faiſoit cet enterrement, auquel les ſeuls officiers ſous ſon commandement aſſiſtoient; & de peur que l'armée, qui ignoroit les diſpoſitions du défunt, ne s'imaginât que c'étoit un manque d'égards s'ils ne lui rendoient pas tous les honneurs qui lui étoient dus, ils ſe joignirent au reſte du cortege.

L'ennemi, avec l'inhumanité ordinaire aux Américains, fit feu ſur le convoi pendant qu'il paſſa, & auſſi long-temps que dura la cérémonie qui ſe fit ſur la foſſe. Le lieutenant Freeman, votre ami, m'a raconté que, pendant ce temps, on voyoit ſur le viſage de toutes les perſonnes préſentes un mêlange de ſenſibilité & d'indignation: ce devoit être une ſcène bien attendriſſante!

Dans la ſoirée, on nous donna avis que l'ennemi marchoit pour nous couper le chemin ſur la droite. Nous ne pouvions

prévenir cette manœuvre qu'en faiſant une retraite vers Saratoga ; c'eſt quelquefois une choſe de la plus grande conſéquence, & qui demande autant de prudence de la part du général, que de réſolution de celle des officiers & des ſoldats. La moindre faute peut occaſionner une confuſion générale, une bonne retraite eſt regardée comme le chef-d'œuvre d'un commandant. Tous ceux qui étoient dans le corps avancé, ont vivement regretté la perte du général Fraſer. Il avoit ſouvent dit que ſi l'armée avoit le malheur d'être obligée de faire une retraite, il répondoit qu'avec le corps avancé il ſauroit la mettre en ſûreté. C'étoit un des talens de l'officier qu'il s'énorgueilliſſoit le plus de poſſéder. Pendant la guerre d'Allemagne, il en avoit effectué une avec cinq cents chaſſeurs, en préſence de l'armée françoiſe. Comme il étoit de la plus grande conſéquence de protéger la retraite de notre armée, le général Phillips prit le commandement de l'arriere-garde qui ſe trouvoit alors formée du corps avancé.

A neuf heures du ſoir, l'armée commença à ſe mettre en marche ; le général Reideſel

commandoit l'avant-garde, nous exécutâmes cette retraite en paſſant à la portée du mouſquet de l'ennemi, &, quoique nous fuſſions fort embarraſſés de bagage, elle fut faite ſans perdre un ſeul homme. Il étoit près de onze heures avant que l'arriere-garde ſe mît en marche, & pendant près d'une heure nous nous attendions à tout moment à être attaqués, car l'ennemi s'étoit formé en bataille ſur le même terrein qu'il avoit occupé la matinée. Nous pouvions le diſcerner à la faveur des lanternes que les officiers tenoient à la main, & nous les voyions aller d'un côté & d'autre au front de leurs lignes; mais quoique les Américains tinſſent leur armée toujours ſur pied pendant cette nuit, ils ne commencerent à nous pourſuivre, dans notre retraite, que fort tard le lendemain. Je differe de vous envoyer la ſuite de nos malheurs juſqu'à ce qu'il ſe préſente une nouvelle occaſion; je ne veux pas en manquer une très-favorable qui ſe préſente maintenant pour vous envoyer celle-ci. Je ſuis, &c.

LETTRE XLI.

De Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, le 15 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Après une marche dans laquelle nous pouvions être attaqués de front, de flanc & de l'arriere, le neuf, à la pointe du jour, nous gagnâmes un terrein avantageux, & prîmes une poſition où nous étions en état de recevoir l'ennemi ; là nous fîmes halte pour donner aux troupes le temps de ſe rafraîchir, & aux bateaux celui de venir rejoindre notre armée. On en tira une proviſion quiput durer quelques jours, craignant bien que ce ne fût la derniere qu'ils nous fourniroient ; car, quoique les mouvemens de l'armée fuſſent à-peu-près les mêmes que ceux des bateaux, il y avoit beaucoup d'endroits où ils couroient riſque d'être attaqués, ſans que l'armée puiſſe leur donner des ſecours bien efficaces.

Après que les troupes ſe furent rafraîchies, & que les bateaux ſe furent remis en route, l'armée continua ſa marche par un très-mauvais temps & par des chemins affreux, & elle arriva à Saratoga très-avant dans la nuit, dans un tel état d'épuiſement que les ſoldats n'eurent ni la force ni le courage de couper le bois néceſſaire pour allumer du feu. Ils préférerent de dormir avec leurs habits, quoique mouillés, couchés par terre, & expoſés à la pluie qui continuoit à tomber avec beaucoup de force, & qui avoit commencé avec notre retraite.

Ce mauvais temps nous fut cependant de quelqu'utilité. Il ralentit, il eſt vrai, la marche de notre armée; il contribua plus encore que la longueur du chemin à nous haraſſer; mais il retarda en même temps la marche de l'ennemi, & l'empêcha de nous pourſuivre.

Nous devons de grands éloges à l'humanité du général Gates. Une malheureuſe néceſſité nous ayant forcé de laiſſer derriere nous nos hôpitaux & nos bleſſés; à la premiere nouvelle qu'il en eut, il envoya quelques

quelques chevaux-légers, pour les mettre à l'abri des inſultes & du pillage.

La pluie, qui tomboit abondamment, étoit encore une ſource de conſolations pour nos ſoldats, pendant leur marche, en ce que ſi l'ennemi nous eût attaqué, le ſort du combat auroit été décidé par la bayonnette. Cette idée s'étoit tellement emparé de l'eſprit des ſoldats, que, malgré que les forces ſupérieures de l'ennemi fuſſent connues, chaque ſoldat brûloit d'en venir aux mains.

Lorſque l'armée fut prête à ſe remettre en marche, après la halte, les peines & les inquiétudes que devoit éprouver le général furent rendues plus déſagréables encore par une circonſtance particuliere. Il reçut un meſſage de l'aimable lady Henriette Ackland, qui témoignoit le déſir ardent, ſi ce n'étoit pas agir contre les intentions du général, de paſſer dans le camp de l'ennemi, pour aller rejoindre ſon mari, & le prioit d'en demander la permiſſion au général Gates, ſe ſoumettant toutefois à ce que le général jugeroit à propos d'ordonner.

Le général, quoique bien convaincu de

la patience & du courage avec leſquels elle avoit déjà réſiſté à des épreuves terribles, ne put que laiſſer voir ſon étonnement ſur une ſemblable propoſition. Il lui paroiſſoit au-deſſus des forces de l'humanité qu'une femme auſſi délicate qu'elle le paroiſſoit & qu'elle l'étoit en effet, ait eu le courage de former un projet auſſi dangereux que celui d'aller ſe mettre au pouvoir de l'ennemi, probablement au milieu des ténebres, & ſans ſavoir dans quelles mains elle pourroit tomber. Après les peines d'eſprit qu'elle avoit eues à ſupporter, le corps affoibli par le défaut de repos, preſqu'entierement exténuée de beſoin, ayant ſur le corps, depuis plus de douze heures, des habits perc par la pluie; ſe trouvant enfin dans une groſſeſſe fort avancée, le parti violent qu'elle prenoit ne pouvoit-il pas être ſuivi pour elle des plus funeſtes conſéquences? Ce qui ajoutoit encore à la peine du général, c'eſt qu'il n'avoit pas un verre de vin à lui offrir pour la fortifier & la mettre en état d'exécuter cette dangereuſe entrepriſe. Tout ce qu'elle put avoir fut un peu de rum & d'eau croupie que lui donna la femme d'un

ſoldat. Après avoir pris ce chétif rafraîchiſſement, elle partit dans un bateau découvert que lui fournit le général, munie de quelques mots de recommandation pour le général Gates.

Le chapelain qui avoit fait la cérémonie funéraire du général Fraſer, voulut l'accompagner, & elle partit pour aller retrouver le camp ennemi, ſuivi de cet eccléſiaſtique, de ſa femme-de-chambre, & du valet-de-chambre du major, qui avoit alors une balle logée dans l'épaule, qu'il avoit reçue à la derniere bataille, en cherchant ſon maître qu'il ſavoit bleſſé. Mais revenons à l'armée.

Ce ne fut qu'à la pointe du jour, dans la matinée du dix, que l'artillerie & les dernieres troupes paſſerent le *Fish-Kill*, & prirent poſſeſſion des hauteurs & des redoutes que nous y avions d'abord conſtruites. A notre arrivée à Saratoga, un corps américain, de cinq à ſix cents hommes, ſe montra à nos yeux & commença à abattre les retranchemens qui étoient ſur les hauteurs; mais à notre approche il ſe retira, traverſant un gué de la riviere de Hudſon, & il ſe joignit

à un autre corps posté dans l'intention de nous disputer le passage.

Nous envoyâmes un détachement d'ouvriers, sous une forte escorte, pour réparer les ponts, & pour nous ouvrir un chemin sur la rive occidentale de la riviere, afin de gagner le fort Edward; mais l'ennemi s'étant posté sur les hauteurs de *Fish-Kill*, & paroissant disposé à livrer la bataille, l'escorte fut rappellée. Les milices que l'on avoit laissées pour couvrir les ouvriers s'enfuirent aussi vîte qu'ils purent, laissant dans l'embarras le détachement qui ne put par conséquent exécuter les ouvrages pour lesquels il avoit été envoyé.

Pendant que ces différens mouvemens se faisoient, les bateaux chargés de provisions eurent souvent à essuyer un feu vif, venant de l'autre côté de la riviere; quelques-uns furent coulés, & plusieurs hommes tués ou blessés, dans ceux qui résistèrent.

Le onze, l'ennemi continua ses attaques sur les bateaux; plusieurs furent pris & repris : mais comme ils étoient plus près du gros de l'armée américaine que de la nôtre, on trouva qu'il étoit nécessaire de

faire mettre à terre les proviſions, & de les tranſporter ſur la montagne, vu qu'autrement il eût été impoſſible de les ſauver. C'eſt ce qui fut effectué avec la plus grande difficulté, car l'ennemi ne ceſſa de faire feu pendant cette expédition.

Les intentions de l'ennemi n'étoient plus un myſtere pour nous. Il n'y avoit point de doute que le général Gates trouvant qu'il étoit plus avantageux, d'après la ſituation & les circonſtances où ſe trouvoient notre armée, de nous couper les vivres, & de nous haraſſer par le feu violent de leurs *Riſle-mens* qui étoient placés de tous côtés dans les bois, qu'en nous donnant une bataille en regle, & en s'en rapportant au haſard pour remporter une victoire.

On diſcuta, dans un conſeil de guerre, compoſé des officiers généraux, les moyens qu'il ſeroit avantageux de prendre pour pouſſer la retraite un peu plus loin. Le ſeul qui ſe préſentoit étoit accompagné de tant de dangers que ſa réuſſite étoit des plus incertaines; faute d'en avoir un meilleur, il fut réſolu qu'on l'adopteroit. Ce projet étoit de marcher pendant la nuit vers le

fort Edward. Il fut arrêté que les ſoldats porteroient leurs proviſions ſur leurs dos; qu'on laiſſeroit le bagage, l'artillerie & tout ce qui pouvoit cauſer de l'embarras en arriere, & que l'on ſe feroit à main armée un paſſage ſur la riviere, ſoit en-deçà, ſoit au-delà du fort Edward.

Pendant que l'armée ſe préparoit à exécuter cette entrepriſe hardie, quelques maraudeurs apporterent la nouvelle que l'ennemi étoit fortement retranché vis-à-vis des gués, & s'étoit mis en poſſeſſion d'un camp bien fortifié, ſur les éminences, entre le fort Edward & le fort George; qu'il avoit de la groſſe artillerie & des détachemens tout le long du rivage, pour obſerver nos mouvemens; & qu'il y avoit des poſtes ſi près de nous, ſur le même côté de la riviere, qu'il étoit impoſſible que l'armée fît la moindre évolution qu'elle ne fût auſſi-tôt connue.

Quoique l'armée américaine s'augmentât de jour en jour, & que le terrein ſur lequel elle étoit campée, autant par ſa ſituation que par les ouvrages que l'on y avoit conſtruits, fût inattaquable, le général

Gates agiſſoit avec autant de précaution que ſi la ſupériorité eût été de notre côté.

Notre marche vers le fort Edward étoit par-là devenue impoſſible. L'armée ſe poſta auſſi avantageuſement que le terrein pouvoit le permettre ; nous fortifiâmes notre camp, & nous nous préparâmes à tout ce que l'ennemi pourroit entreprendre pour profiter de notre ſituation déplorable.

On ne peut en effet en concevoir une plus fâcheuſe. Abattus par une ſuite de travaux & de combats ſanglans, abandonnés par les Indiens dans notre détreſſe, affoibli par les déſertions, & trompés dans l'eſpérance que nous avions eu de tirer parti des Canadiens & des milices que leur timidité empêcha de nous ſervir en quelque maniere que ce ſoit ; les troupes réglées ſe trouvoient réduites, par les pertes récentes de beaucoup de nos plus braves officiers & ſoldats, à trois mille cinq cents ſeulement, dans le nombre deſquels il y avoit à peine deux mille Anglois. Dans cet état de foibleſſe, nous ne pouvions pas effectuer une retraite ; nos proviſions étoient preſque conſommées ; nous nous trouvions entourés par une armée

quatre fois plus forte que la nôtre, qui ne ſe preſſoit point de nous attaquer, parce qu'elle connoiſſoit notre ſituation, & que ſes retranchemens ne pouvoient être attaqués d'aucun côté. Nos ſoldats étoient obligés d'être continuellement ſous les armes; l'ennemi faiſoit un feu continuel; les boulets qu'il nous envoyoit, & les balles des *Riflemen* cauſoient dans notre camp les plus grands ravages.

L'homme vraiment courageux s'abandonne rarement au déſeſpoir. Environnés de dangers & des difficultés de toutes les eſpeces, la valeur & la conſtance des troupes angloiſes ne ſe démentirent pas. Elles conſerverent tout leur courage, dans l'eſpoir, ou que les ſecours depuis ſi long-temps attendus de New-York arriveroient (ce dont l'armée ne doutoit nullement, d'après l'ordre qui avoit été envoyé de nôtre camp de *Hill-Water*, portant que les différentes armées devoient agir de concert avec la nôtre), ou que l'ennemi nous attaqueroit. On déſiroit ardemment qu'il prît ce parti, comme devant fournir l'occaſion de mourir glorieuſement, ou de ſe tirer avec honneur de

la poſition fâcheuſe où l'armée ſe trouvoit.

Il avoit été décidé que nous ſupporterions tout plutôt que d'abandonner notre poſte; & nous reſtâmes en conſéquence toute la journée du treize octobre dans l'attente de ce qu'elle produiroit.

Nous ne vîmes paroître aucun ſecours; & nos eſpérances commençant à s'évanouir, il fut jugé néceſſaire, dans la ſoirée, de faire un relevé exact des proviſions qui reſtoient & qui ne ſuffiſoient pas pour ſubſtanter l'armée pendant trois jours.

Dans cet état de détreſſe, on aſſembla encore un conſeil de guerre, auquel furent convoqués les généraux, les aides-de-camps, & tous les officiers commandans des corps. On y détermina, d'un commun accord, que dans les circonſtances préſentes il ne nous reſtoit rien à faire que de traiter avec l'ennemi.

On fit en conſéquence des propoſitions au général Gates qui les rejetta avec dureté. Il nous rappella la poſition fâcheuſe où nous étions; il nous fit ſentir que notre campagne avoit été pénible, que notre armée étoit conſidérablement diminuée, nos proviſions preſque conſommées, & que nous

étions dans l'impoſſibilité d'en avoir de nouvelles. Ces raiſons étoient ſpécieuſes ; nous en ſentions toute la force, & on ne nous accordoit pas une minute pour réfléchir. Malgré l'embarras où nous nous trouvions, il ne vint dans l'idée de perſonne de ſe ſoumettre ; ç'eût été nous avilir d'une maniere indigne de nous.

Le refus de nos propoſitions nous mortifia cruellement ; mais au lieu de nous laiſſer abattre, notre courage, au contraire, en acquit de nouvelles forces. Tandis que nous attendions une réponſe, nous ne pouvions goûter un moment de repos : notre inquiétude groſſiſſoit les objets à nos yeux, & nous reſtâmes dans cette ſituation déſagréable, juſqu'à ce que le traité de capitulation fût définitivement conclu.

Les obſtacles à la concluſion de cette capitulation paroiſſoient d'abord inſurmontables. Le général Gates, voyant notre embarras, ſe croyoit en droit d'exiger que l'armée ſe rendît ſans conditions ; ſes demandes furent rejettées avec dédain, & on lui laiſſa entendre que, malgré le petit nombre auquel nous nous trouvions réduits, s'il

perſiſtoit, nous aurions recours à nos armes, les troupes britanniques étant déterminées à fondre ſur l'ennemi, & à verſer juſqu'à la derniere goutte de leur ſang plutôt que d'acquieſcer à une ſoumiſſion honteuſe.

Le général Gates, qui a ſervi dans nos armées, étoit pleinement convaincu de ce que pouvoient les troupes britanniques dans un danger preſſant. Il reconnut qu'il ne devoit pas nous pouſſer au dernier degré de déſeſpoir, & jugea prudemment qu'il valoit mieux ſe relâcher ſur quelques points, que de haſarder un combat avec des hommes qui n'attendoient plus que la mort. Notre fermeté nous a mérité une capitulation honorable, & dont je ne relaterai pas ici les termes qui ont été inſérés dans toutes les gazettes.

Nous nous ſommes ſoumis à notre mauvaiſe fortune avec dignité, notre honneur eſt à couvert, & l'égalité de conduite dans nos généraux s'eſt ſoutenue, même dans le ſein de l'adverſité.

Le général Burgoyne, dans cette capitulation, a ſongé à l'avantage des troupes, en tout ce qui pouvoit ſe concilier avec le